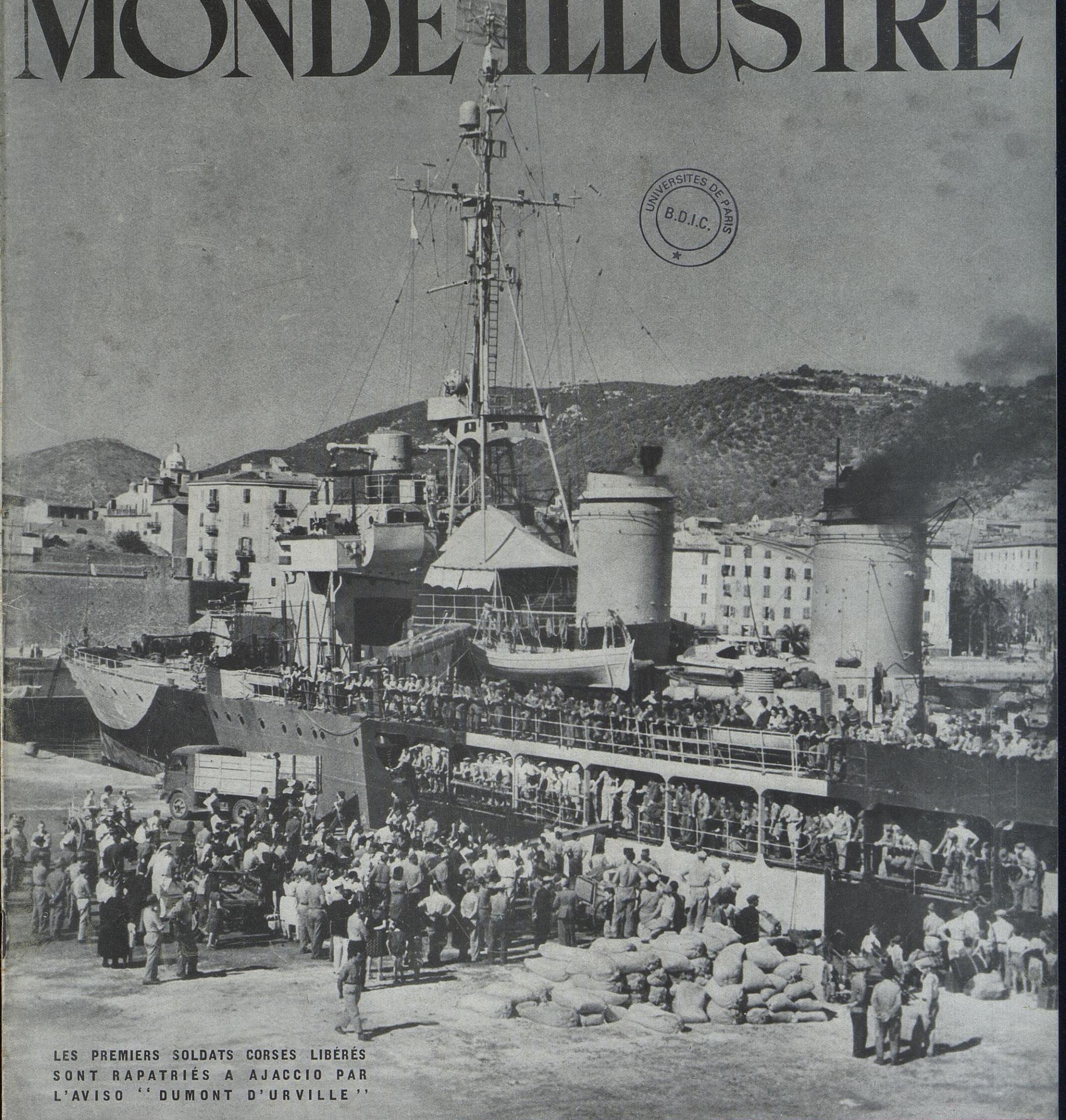


6 OCTOBRE 1945

PRIX : 30 FRANCS

# LE MONDE ILLUSTRÉ



LES PREMIERS SOLDATS CORSES LIBÉRÉS  
SONT RAPATRIÉS A AJACCIO PAR  
L'AVISO " DUMONT D'URVILLE "

**CORSE, TERRE RETROUVÉE**

F.P.9

*L. Ferrand*

*Poudre de Beauté*

385

FRANCIS GILLETIA

*Email Baril.*

PARIS

AS O PUBLICITE

CREATION JOSEPH CHARLES

UN LIT D'ENFANT  
**FRANCIA**  
OUI CERTES VOUS PLAIRA...

*Tous les Jeux et Jouets*  
69, RUE DE CLICHY • PARIS

L.D. PUBLICITE, 73, RUE DE CLICHY

A Pourou

*un Bouquet de fleurs rares  
... dans votre sac*

**CONCRETA**  
LA CIRE NATURELLE DES FLEURS

*Molinard*

Un rien... une trace de CONCRETA vous parfamera délicieusement pour de longues heures.

Ces charmants petits étuis sont portés dans le sac ou dans la poche sans crainte de taches, CONCRETA n'étant pas liquide.

MOLINARD : 21, Rue Royale, PARIS - 8<sup>e</sup> Arr'  
Distillateur de fleurs à Grasse depuis 1849



Grèves aux États-Unis. A New-York, les techniciens des grandes compagnies de radiodiffusion ont cessé le travail. Pour ne pas interrompre les émissions, les cadres ont dû remplacer les grévistes. On voit ici certains directeurs à l'œuvre dans la salle de contrôle de la "National Broadcasting Corporation".

Au moment même où M. Soong venait de quitter Paris après s'être entretenu avec le général de Gaulle et où le ministre des Affaires étrangères chinois avait fourni des explications sur l'attitude du général Lou-An, un autre aspect de la situation indochinoise était évoqué par les télégrammes de presse annonçant que les autorités britanniques en Indochine avaient proclamé la loi martiale dans tout le pays, ce qui signifie que les troubles s'intensifiaient.

Il apparaît bien que, cette fois, ce n'est pas seulement contre la France qu'ils se manifestent, mais contre toutes les nations européennes. Le Viet-Minh imprime donc au mouvement nationaliste un caractère de violente xénophobie.

On peut s'assurer que ce mouvement nationaliste est entièrement factice. Quelques ambitieux cherchent à tirer parti des circonstances, telle en est l'origine. Les meneurs sont des Annamites.

Pour bien saisir qu'il ne peut pas y avoir de nationalisme indochinois, il suffit de se rendre compte qu'il n'y a pas de nation indochinoise. Il y a cinq pays réunis par la France sous le nom d'Indochine : l'Annam, la Cochinchine, le Tonkin, le Cambodge et le Laos. Les races et les mœurs y sont diverses. La Cochinchine faisait partie de l'Annam lorsque nous l'avons occupée, c'était même le plus ancien fief des Annamites. On y parle d'ailleurs leur langue, mais la race est en partie thaïe et il y a aussi des Moï, descendants des Tsians, premiers occupants du sol. Les mœurs y sont généralement plus frustes qu'en Annam central. Le Tonkin a fait, lui aussi, partie de l'Annam, mais ce dernier se le dispute avec la Chine, qui le posséda un moment ; la majorité de ses habitants est chinoise et l'on y parle surtout le chinois. Le Cambodge est parfaitement différent : les habitants sont de race khmère et parents des Hindous. Autre race, encore, au Laos : les Laotiens sont purement Thaïs. Les Cambodgiens parlent cambodgien, la langue khmère qui n'a aucune parenté avec l'annamite et les Laotiens parlent laotien, langue thaïe apparentée au siamois et sans aucun lien avec l'annamite. Ces deux derniers peuples, surtout le cambodgien, sont beaucoup plus affinis que les trois autres. Ils sont de mœurs beaucoup plus douces ; leurs arts et leur folklore sont supérieurs à ceux de l'Annam. Dans cet Annam même, il y a une grande variété de noyaux ethniques. Enfin, en Annam, en Cochinchine et au Tonkin, on rencontre des Confucistes, des Taoïstes et des Bouddhistes, dans les trois pays ; au Cambodge et au Laos on ne trouve, maintenant, que des Bouddhistes.

L'histoire de ces cinq pays est une histoire de guerre les uns contre les autres. Les Annamites, race conquérante et impérialiste, se sont, il y a bien des siècles, installés par la force en détruisant en grande quantité les Tsians,

## LA FRANCE ET LE MONDE

# LA SITUATION EN INDOCHINE

sur les territoires de ces derniers. Pour le Tonkin, nous avons dit qu'ils le disputèrent à la Chine, qui l'occupa dans certaines périodes. Pour le Cambodge et le Laos, ils étaient constamment envahis et rongés par l'Annam, jusqu'à ce que la France vint les débarrasser de ce fléau.

Avec tout cela, on ne peut pas faire une nation unie. Il n'y a donc pas, répétons-le, de nation indochinoise.

Les gens du Viet-Minh, dont on ne connaît pas encore exactement les prétentions au point de vue territorial, bornent peut-être — mais c'est loin d'être sûr — leurs revendications à l'Annam, dans lequel ils englobent la Cochinchine et le Tonkin. Cependant, il est d'ores et déjà certain que dans ces territoires, même, nombreux sont les indigènes qu'ils n'ont pu rallier. C'est que la France a apporté dans toutes ces contrées des bienfaits qui y étaient inconnus. D'abord la tranquillité et la justice, cette justice, qui, jusqu'à notre arrivée, était rendue d'une façon entièrement fantaisiste ; elle a construit, établi des hôpitaux, amélioré l'état sanitaire qui était effrayant et diminué la mortalité qui était considérable ; elle a élevé des barrages pour régulariser l'irrigation, facilité la culture, en bref son œuvre morale, économique et sociale a été considérable.

Il faut néanmoins constater que les meneurs sont parvenus à remuer une bonne partie de la masse. Ce sont des populations atones, rendues malléables par des siècles de domination et d'exploitation opérées par ce que nous appellerons leurs élites. La propagande des Japonais — qui, en même temps, donnaient des subsides et des armements au Viet-Minh — les a travaillées dans le sens d'une prétendue indépendance, pendant trois ans. Par ailleurs, les mêmes Japonais ont razzé leur pays et diminué la surface des cultures alimentaires pour les remplacer par des cultures utiles aux armements ; la situation économique est, en conséquence, devenue désastreuse : c'est la famine, et les agitateurs ont eu beau jeu auprès de ce peuple endoctriné et malheureux.

Mais au Tonkin, en Indochine et même en Annam, il sera retourné de notre côté aussi facilement, sans doute, qu'il a été tourné contre nous — cela surtout dans les deux premiers de ces pays.

Au Cambodge et au Laos, où l'on est plus clairvoyant sur le rôle de notre pays et où l'on redoute d'être en butte aux exactions et aux entreprises à la fois d'un Annam devenu libre de tous ses mouvements, d'un côté, et du Siam de l'autre, on est resté fidèle cent pour cent à la France.

Certains Français s'inspirant d'une idéologie de parti qui, pour être en fait respectables, ne s'en laissent pas moins, en l'occurrence, entraîner à la légère, ne se rendent pas compte de ce qui se produirait si on laissait, tout d'un coup, l'Indochine livrée à elle-même, sous une poignée d'écervelés et d'ambitieux, surtout dans l'état où elle se trouve après les déprédations japonaises. Ces Français, croyant servir les populations de l'Indochine, prêchent au contraire, sans s'en apercevoir, en faveur de solutions qui ne manqueraient pas d'avoir des résultats tragiques pour ces populations.

Par ailleurs, cette affaire indochinoise a des prolongements qui assurent des perspectives s'étendant au delà du territoire de l'Union. L'épisode Lou-An donne bien à penser.

A Tchoung-King, on a déclaré que c'était un malentendu et qu'en outre le général commandant au Yunnan avait une certaine indépendance. Mais que, de toute manière, la Chine n'avait aucune revendication territoriale sur l'Indochine. M. Soong a dit la même chose, lors de son passage à Paris.

Alors de deux choses l'une : ou bien le jeu de Tchoung-King est impénétrable — et à ce sujet il faut noter d'une part que la formule d'absence de revendication territoriale est ambiguë et, d'autre part, que, sur place, dans leur zone, les Chinois occupants font propagande en faveur du Viet-Minh — ou bien le gouvernement central n'a pas une autorité absolue sur ses subordonnés — et alors l'unité de la Chine ne serait pas aussi solide que nous le pensons, l'histoire des Tonkinois nous revenant en mémoire.

Mais, pour l'instant, le général Alessandri est passé ; nos soldats sont à Hanoï, les hommes de Leclerc sont en route pour le rejoindre, et le reste du monde approuve la thèse française. Alors...

S. de GIVET.

# LE MÉTIER DU MIRACLE

par Maurice DRUON

**C'**EST à Kessel, je crois bien, qu'on doit d'avoir prononcé le premier : « Le cinéma, métier du miracle. » Il est peu de formules qui aillent aussi droit à leur but.

Miracle, ces fortunes, ces gloires universelles qui s'établissent en quelques semaines et disparaissent parfois aussi rapidement. La publicité emploie sans cesse le mot d'étoiles ; or le peuple du cinéma est bien, en effet, au-dessus des foules actuelles, comme un firmament, avec ses astres de première, de seconde ou de septième grandeur, ses constellations inamoviblement accouplées, ses petites étoiles filantes sur lesquelles on n'a pas même le temps de faire un vœu et ses comètes qui passent dans une traînée d'or, laissant parmi les masses terrestres un long frémissement.

Miracle, le mouvement d'amour qui monte simultanément de deux salles noires, l'une dans un bourg des Carpathes, l'autre dans une ruelle d'Aden, lorsqu'apparaissent sur l'écran le même sourire, le même regard émis, à deux années-lumière de là, dans un studio de Californie.

Miracle, cette adoration d'êtres immatériels, inaccessibles à la multitude qui les doue, tels des bienheureux, de toutes les félicités.

Miracle, par la jeunesse de ceux auxquels ce destin échoit.

Miracle aussi par sa rareté même ; miracle, si l'on songe aux milliers de pèlerins de la chance, sans cesse en marche vers les Meques de stuc et de toile peinte, dont le visage n'est jamais touché de la lumière surnaturelle des projecteurs, dont le nom ne flamboie jamais dans les buissons ardents des tubes à néon, et qui pourtant piétinent, toujours croyants, dans les basses besognes du temple, attendant d'être enfin distingués des grands-prêtres qui trônent — lunettes épaisses et doigts surchargés d'or — Phariséens déjà de ce culte naissant.

Tout miracle a ses charlatans — et qui sont crus, — tout miracle, ses marchands nécessaires, mais qu'il faut périodiquement épouvanter.

Un cinéaste me disait voici un an passé, en Algérie, alors que s'apprêtait le retour de la liberté sur le continent :

« Je ne sais pas ce que sera le cinéma français de demain ; je sais seulement qu'il doit être porteur d'un message. »

Je reprendrais volontiers sa phrase en changeant toutefois « cinéma français » par « cinéma en Europe », car ce qui est valable pour la France l'est désormais pour les vingt-cinq peuples qui forment l'occident du vieux monde.

Un-snobisme intellectuel porte encore beaucoup de gens, et non de moindre esprit, à hausser les épaules lorsqu'on propose le cinéma comme objet à leurs réflexions ; et les auteurs appellent souvent « travailler pour le cinéma » le fait de gagner en peu de temps, avec un minimum de méditation, ce qui leur permettra de vivre facilement pendant qu'ils écriront une œuvre qui ne leur rapportera rien.

Le cinéma n'est pas méprisable parce qu'il se réalise dans une usine ; ses machines, ses fils, ses rails, ses transformateurs sont les outils qui agissent sur cette nouvelle matière première de l'art : la lumière. Autant mépriser la sculpture parce qu'elle réclame un ciseau et un maillet.

Le cinéma n'est pas un genre d'expression inférieur parce qu'il s'adresse aux foules. Les tragédies de Sophocle et d'Euripide étaient faites pour le peuple d'Athènes, convié tout entier au théâtre, et l'archonte s'y passionnait autant que le savetier. Le fait de créer pour la multitude n'est jamais un obstacle à la grandeur du créateur, voire à son génie ; au contraire cela peut en être la condition même. Cette ressemblance avec le spectacle antique, cette possibilité de secouer du même rire le riche et le pauvre, de faire essuyer la même larme à l'ignorant et à l'érudit donnent au cinéma son caractère sacré.

Nul ne saurait hausser les épaules devant ce qui peut expliquer l'homme à lui-même.

Le film américain, le film russe ont été durant cette guerre porteurs de messages. Aussi bien « un Jour de guerre », « l'Arc-en-Ciel », « Leningrad », aussi bien les films de Capra, de Litvak, de Wyler ont permis à chaque combattant, à chaque combattante, à chaque citoyenne et à chaque citoyen des Etats soviétiques comme des États-Unis de se sentir autre chose qu'un pion malchanceux sur un échiquier incompréhensible, ont permis à ces millions d'hommes et ces millions de femmes de saisir les raisons de leur lutte, de donner une justification à leurs souffrances, d'apprécier les gains de leurs victoires ; et aussi de dire aux autres hommes ce qu'ils voulaient sauver, ce qu'ils voulaient détruire, et comment ils y parvinrent.

Voici qu'au petit matin brumeux de notre paix, sous des nuées épaisses, par des chemins éventrés, dans des cités en ruines, l'homme d'Europe va avoir de nouveaux combats à livrer où son sang n'est pas engagé mais pourrait l'être bientôt, des combats contre la misère, la famine, le désordre social, le fanatisme, contre la vie présente et contre lui-même.

Parce qu'il est l'art que notre temps a ajouté aux autres arts, parce qu'il est le contemporain (et l'une des contreparties) du chômage massif, du char de cent vingt tonnes, du lance-flammes et de la bombe atomique, j'en appelle au métier du miracle pour qu'il aide l'homme actuel à reconnaître ses routes et à sortir de l'apocalypse qu'il a lui-même engendrée.

Or cela est bien plus difficile à réaliser que les films de guerre, car il ne s'agit plus maintenant d'une entreprise de propagande, mais de sensibilité individuelle et d'intuition, mais de sincérité autant que d'imagination et de culture autant que de sagesse. En ce domaine l'Angleterre, la France, la Scandinavie, la Méditerranée ont une contribution essentielle à fournir à elles-mêmes et au monde.

Si l'on songe à définir les éléments du message dont le cinéma d'Europe doit être porteur, on peut le faire très généralement de la façon suivante.

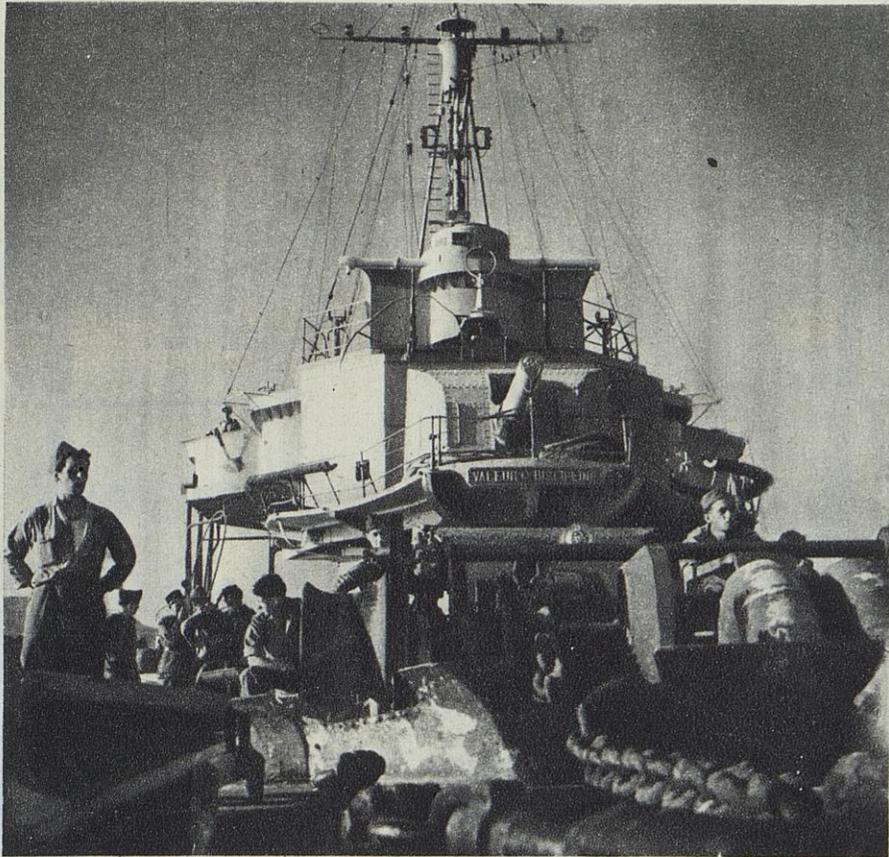
L'homme est de plus en plus lié à la totalité de ses semblables ; chaque peuple, pour pouvoir vivre, est solidaire de tous les autres, les hommes pour s'entendre ont besoin de se comprendre et pour se comprendre de se connaître. Le cinéma, documentaire ou non, est le mode le plus important, le plus universel et le plus aisé de cette interconnaissance. Les auteurs d'un film ne devraient jamais oublier que ce qui passe sur un écran — l'ambiance, les caractères, la forme des maisons, la manière de vivre — va se fichir profondément dans l'inconscient des enfants et l'ignorance des ignorants, et que dépendent de leur probité intellectuelle des milliers de jugements lointains exacts ou faux. Le cinéma doit porter d'un peuple à l'autre un message de connaissance.

L'homme, d'autre part, en tant que citoyen, va avoir de plus en plus à se prononcer sur une foule de questions complexes auxquelles il est mal ou non préparé. Mais ses réponses vont déterminer la forme de la société et en fin de compte son propre bonheur ou son propre malheur. Au film de lui apporter des éléments d'appréciation, de lui révéler des problèmes qu'il ignorait. Il n'est pas indispensable pour cela d'avoir un cinéma didactique ou ennuyeux. L'installation de l'humanité dans une nouvelle époque du monde offre à l'imagination des ressources infinies, et dans le rire comme dans le conflit et dans le drame, il s'agit seulement dans la fiction de ne pas isoler l'homme de la société, parce qu'il en est ainsi dans la réalité.

Enfin, les morts par millions, les dévastations, les tortures, les charniers ont mis l'existence humaine à basse valeur et blasé notre sensibilité. Il faut rapprendre à l'homme à s'émouvoir du malheur d'autrui, de l'angoisse d'une mère, des chagrins ordinaires, d'un deuil isolé. Il faut rapprendre les sentiments humains. Et pour cela il ne s'agit pas de changer les sujets mais de les hausser ; il ne s'agit pas de rechercher coûte que coûte l'extraordinaire et le fantastique, car le sublime est intérieur et il est simple. Il s'agit de retrouver pour un art nouveau le chemin classique et d'élever les caractères de fiction à l'exemple, au symbole, au mythe.

Ce sont là les premières questions que devraient se poser ceux qui ont entre les doigts l'audience, la croyance des peuples et qui peuvent en disposer pour le meilleur et pour le pire.

Il se pourrait alors que le cinéma accomplit ce plus grand miracle d'être aussi le métier du message.



L'avis « Dumont d'Urville » va effectuer sa première liaison Marseille-Ajaccio.



En mer, les soldats se groupent par affinités.

L'ACCOMPLISSEMENT du plan de démobilisation des troupes métropolitaines et coloniales a donné à certaines grandes villes de France une incontestable animation de militaires de toutes les armées. C'est peut-être à Marseille que le fait est le plus impressionnant.

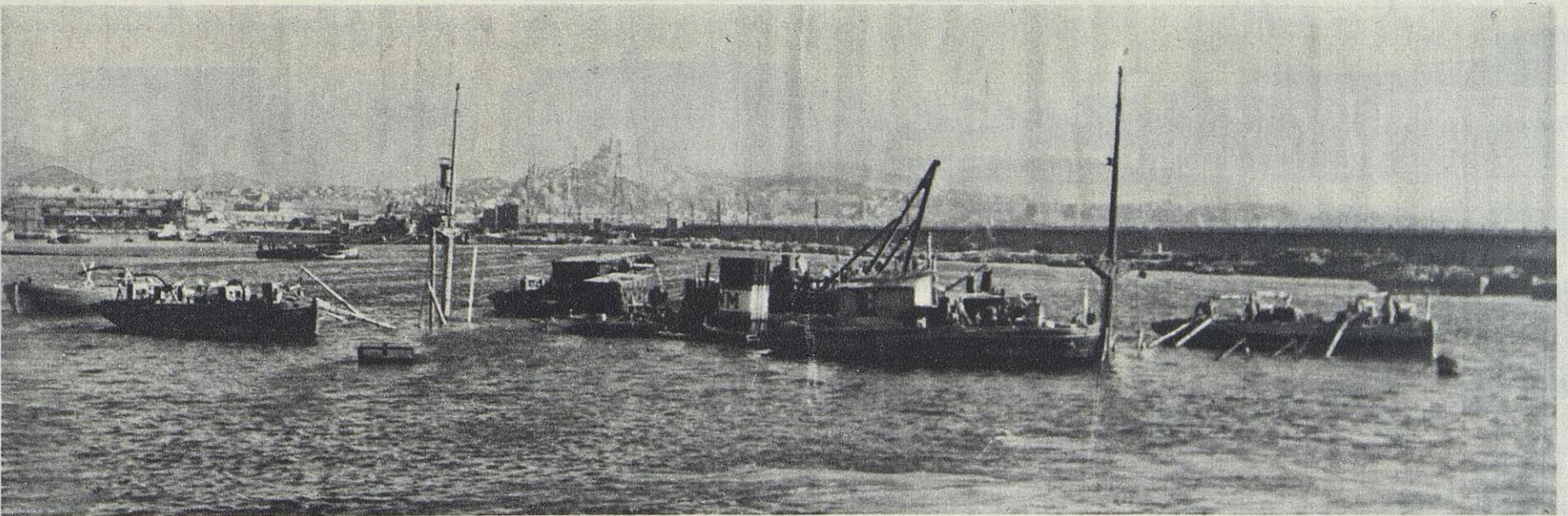
Le long des artères principales, c'est un inhabituel spectacle que celui de ces militaires venus d'outre-continent, déambulant à toutes les heures du jour et de la nuit. De nature, le militaire est bruyant. Mais, il l'est plus encore maintenant qu'il sent l'imminence de son retour, de la vie civile... de la liberté...

## LES PREMIERS CORSES LIBÉRÉS RETROUVENT L'ILE DE BEAUTE

toujours magnifiquement décorées. Et puis...

...Et puis, le bateau quitte la rade. Pendant quelques milles encore nous allons suivre les crêtes abruptes du littoral. Au loin, Marseille n'est plus que le dôme de Notre-Dame de la Garde qui disparaît peu à peu dans le crépuscule du soir.

De Marseille à Ajaccio, il y a 180 milles. Le « Dumont-d'Urville » n'appartient pas à un type rapide. Assez lent, il est spécifiquement l'unité navale au long rayon d'action. Son « tirant d'eau » ne dépassant guère cinq mètres, sa charge en est réduite considérablement. Aujourd'hui, le temps est beau. Aussi,



Une épave dans le port de Marseille. La guerre laisse toujours ses traces dans la cité phocéenne.

Mais pour atteindre la Corse, encore faut-il pouvoir disposer de moyen de liaison. Encore faut-il des navires...

Aussi, à Marseille, certains troubles, souvent graves ont-ils éclaté. Car toutes les raisons, même les plus valables, sont toujours difficiles à faire admettre à des hommes qui n'ont qu'une hâte : celle de retrouver leur foyer.

### LE VOYAGE DU « DUMONT-D'URVILLE »

Indiscutablement, l'état actuel de notre flotte marchande est quelque chose de peu brillant. La cessation des hostilités ne nous a pas encore rendu nos importantes unités qui servent présentement au transport des troupes.

Il importait donc à la marine militaire, qui, elle, est dans une situation plus prospère, de mettre en œuvre des moyens tendant à l'accomplissement de cette lourde tâche.

Depuis nos avances en Allemagne, quelques bateaux avaient ramené en Corse des prisonniers et déportés. Mais depuis la fin des hostilités, des militaires libérés originaires de l'île de Beauté, attendent à Marseille qu'une unité navale assure le voyage. Ce fut le rôle du bateau-avis « Dumont-d'Urville ».

Sur le quai de la Pinède, l'animation qui précédait le départ possédait un quelque chose que l'endroit n'avait pas vu depuis longtemps. Ce sont d'abord toutes ces personnes aux allures typiquement marseillaises qui se pressent sur le quai. Et puis, ce sont tous ces hommes en uniforme dont les poitrines sont presque

le commandant a-t-il pu autoriser un nombre d'hommes et de bagages plus important que si le temps avait été défavorable.

Pour couvrir les 180 milles, la traversée ne durera pas moins de dix-sept heures. Ces dix-sept heures, les libérés que l'on rapatrie les passeront sur le pont. Effectivement, la disposition et l'installation du bord ne permettent pas de les pourvoir chacun d'une couchette.

Il en est de même pour la nourriture. Au dernier moment, avant de partir, sur le quai de la Pinède, l'Intendance les a pourvus d'une ration américaine qu'ils mangent maintenant qu'ils sont à bord; et puis, vraisemblablement, ils n'ont rien de mieux à faire...

De Corse, d'où ils sont partis il y a trois ans, afin

d'aller rejoindre les bataillons gaullistes, tous, autant qu'ils sont là, se sont dispersés afin d'aller grossir les rangs tant de Leclerc que ceux de De Lattre ou bien de Montsabert. Maintenant, étendus et enroulés dans des couvertures kaki, ils parlent peu. La tête un peu redressée par une mulette, quelques-uns d'entre eux regardent s'éloigner les côtes de France que beaucoup n'auront peut-être même plus l'occasion de revoir, mais beaucoup plus encore se tiennent dans la même position sur le gaillard d'avant, afin d'être des premiers à apercevoir la terre du pays.

Parmi tous ces hommes en uniforme, voici un prêtre qui débouche du gaillard d'arrière. Cheveux blancs, barbe en éventail : c'est le R.P. Basse, qui fut pendant longtemps l'aumônier des sous-marins français, va se retirer dans un couvent de Bastia. Il passe. Sa longue robe de capucin fait entendre des frou-frous de toile rêche.

A l'étage au-dessous, quelques passagers civils qui ont l'avantage d'avoir le droit d'embarquer sur des bateaux de guerre, faveur particulièrement rare, se cantonnent dans le coin où sont installés des *rocking-chairs*. Le commandant en second, qui est chargé de l'administration intérieure du bateau, les regarde avec des coups d'œil mauvais. Il pense certainement qu'il eût mieux aimé embarquer une dizaine de soldats libérés en plus que tous ces civils qui peuvent se permettre d'attendre le prochain avion.

Car la seule liaison actuelle entre la Corse et le Continent, c'est l'avion qui, une fois par semaine, parcourant le trajet Paris-Marseille-Alger, s'arrête à Ajaccio pour le courrier et les passagers de marque.

Et pendant ce temps, sur le pont du « Dumont-d'Urville », des hommes qui se sont battus pour la liberté de la France, frissonnent de froid et sont à la merci de toutes les intempéries.

L'arrivée devant Ajaccio est un spectacle unique. Depuis un bon moment, on a laissé les îles Sanguinaires qui portent si bien leur nom, le soir, quand le coucher du soleil darde ses derniers rayons et leur prête des reflets pourpres. La ville apparaît alors dans un assemblage savant de maisons aux formes parallélépipédiques.

Mais, sur le pont, les libérés ne font plus semblant de sommeiller; ils se pressent sur le gaillard d'avant et



En vue de la Corse. Ils ont rêvé de ce moment pendant des mois.



L'administration ne perd pas ses droits...



Elle a su l'attendre...

taillement et des vêtements, fut énorme. Dès leur arrivée, il y a quelques mois, tous les déportés furent habillés et chaussés.

Pendant un certain temps, l'ensemble du ravitaillement général fut sensiblement meilleur que celui du continent. Pour la Corse, le gros avantage consistait à recevoir son ravitaillement d'Afrique du Nord. Tandis que maintenant ce ravitaillement lui est fourni par le continent...

La Corse est uniquement un pays de touristes qui ne peut vivre avec ses seules ressources. Celles-ci sont pauvres. A franchement parler, la seule industrie de la Corse est encore celle de la châtaigne.

Evidemment, au point de vue viande, comme nous le faisait remarquer le nouveau préfet de l'île, M. Ravaille, au cours de l'exposé qu'il voulut bien nous faire, la production saisonnière peut être considérée comme étant faible. Mais là encore, cette année, la sécheresse qui sévit sur toutes les côtes de la Méditerranée, a considérablement affaibli le bétail en amoindrissant la partie nutritive du fourrage.

Là aussi, il y a le marché noir. Evidemment, la Corse, c'est la France. On ne peut guère concevoir un coin de France sans que la bonne marche de ravitaillement général ne soit marquée de ces funestes signes. Dans les campagnes de l'île, les simples bergers ont amassé de l'argent dans de telles proportions que beaucoup d'entre eux sont devenus plus riches que leur propriétaire...

Le manque de carburant, le mauvais état des filets, ont abouti à l'affaiblissement du rendement de la pêche. Pourtant les pêcheurs sortent quand même. Et si peu soient-ils, ils rentrent avec du poisson.

Ce poisson va directement vers les marchés illégaux. Un commerçant d'Ajaccio nous a avoué qu'il n'avait pas mangé de poisson depuis plus de sept mois.

Pourtant, en Corse, certains articles sont plus abondants que sur le continent. Le vin, par exemple, y est en vente libre. Pour le tabac, le fumeur touche douze paquets par mois, de cigarettes de tabac du pays mélangé à du tabac algérien.

Mais les stocks de tabac algérien commencent à diminuer sensiblement car l'île ne doit plus rien recevoir d'Afrique du Nord.

Mais, bien au-dessus de toutes ces questions de ravitaillement, il subsiste encore dans les rues des villes corse, comme Ajaccio, l'effervescence que décrit Mérimée. A l'heure actuelle, cette effervescence est poussée à son comble par des élections cantonales et l'approche des élections législatives.

La politique, en Corse, est quelque chose de très particulier. Pour employer un pléonasme célèbre, il faut répéter que la Corse est une île entourée d'eau de tous côtés... Ce qui exprime bien qu'avant toute chose la Corse est un corps indépendant dont les convictions peuvent parfois paraître différentes de celles des autres hommes.

Telle fut la conclusion de M. Ravaille, préfet aimable et souriant. Le « Dumont-d'Urville » fait entendre sa sirène. Il faut partir. Déjà... quitter cette île, à l'abord rude, mais qui recèle tant de charme, tant d'aspects divers et pittoresques. Il faut partir... déjà.

Reportage Christian GUY et Henri FRECHON.



Le premier pas sur le sol de la petite patrie. Parents et amis sont fidèles au rendez-vous.

s'appuient contre le bastion avec une telle force que l'on pourrait se demander s'il ne cédera pas.

Dans le ciel, le soleil est déjà haut. Les gens qui flânaient sur les cours bordant le port nous ont aperçus de loin. A présent, ils sont sur le pier et, dès que nous sommes à portée de la voix, les soldats les interpellent du bord.

Les premiers libérés posent le pied sur la Corse, terre si longtemps désirée, terre retrouvée.

#### VUE D'ENSEMBLE SUR LA SITUATION EN CORSE

Pendant les trop longs jours qui les ont fait rester en panne à Marseille, les démobilisés ont eu çà et là

l'occasion d'apprendre quelle était la situation générale en Corse.

Dans certains cas, cette situation générale apparaît beaucoup plus brillante que sur le continent. Dans d'autres, au contraire, elle semble l'être moins encore. Certes, on a toujours été beaucoup plus heureux en Corse que dans les faubourgs parisiens... Le climat, les sites pittoresques ont évidemment une énorme influence sur le caractère. Et puis, au point de vue alimentaire, la Corse a quand même eu le bonheur d'être le premier département français libéré.

Les communications ont été vite rétablies. Cela permet de prompts liaisons avec les différents points de l'île. L'apport américain, au point de vue du ravi-



Le premier pèlerinage est pour ce caporal, devant qui se prosternèrent les rois d'Europe...



Pour le retour du petit, il y aura du raisin sur la table et la maman est soupçonneuse sur le poids du cagoût...



Ils avaient retrouvé la petanque, à Marseille. Mais comme les boules roulent mieux, sans les platanes d'Ajaccio...



Les noms des rues ont changé. Mais les nouveaux sont déjà dans tous les cœurs...

# NOUS AVONS BESOIN DE LA FRANCE

PAR SIMON  
HARCOURT-SMITH

À la Conférence de la Paix de 1919, deux idées, se mouvant dans deux directions diamétralement opposées, se rencontrèrent en une tragique collision. Le président Wilson affirma avec passion sa croyance dans le progrès moral du genre humain, surtout parmi les petites nations. Avec non moins de véhémence, et considérablement plus de mordant, Georges Clemenceau proclama l'homme occidental, le démocrate occidental, comme étant aussi cruel et aussi stupide que son ancêtre romain ou gothique. L'optimisme du président Wilson l'emporta, avec des conséquences fatales pour toutes nos existences.

Maintenant, c'est le tour de l'ombre de Clemenceau. La politique des Alliés, qui eut son point culminant dans la Charte de San Francisco, est un triomphe pour les principes de Clemenceau, un retour aux idéaux, non pas de la Ligue mais bien plutôt à ceux de la « Sainte Alliance », sauf que Talleyrand, Metternich et Alexandre de Russie rêvaient seulement de diriger l'Europe, tandis que nous envisageons la maîtrise du monde.

Toutefois, si les buts se sont agrandis, l'idée fondamentale n'a pas changé. Nous avons constaté à San Francisco, le fait brutal, antilibéral, que cinq petites nations, de huit millions d'habitants chacune, ne sont plus égales maintenant à une grande nation qui en possède quarante. La machinerie délicate et dispendieuse de la guerre moderne, par exemple l'avion de nuit avec son radar, ses téléphones sans fil, son train d'atterrissage escamotable et ses canons lance-fusées, ne peut être manufacturée et payée que par une grande puissance.

Même un petit Etat, profondément industrialisé comme la Belgique, était obligé avant la guerre d'acheter le matériel pour sa modeste aviation à la France ou à la Grande-Bretagne. Et, avec la bombe atomique, la balance penche encore bien plus lourdement encore au désavantage des petits Etats.

Nous nous sommes alors mis entre les mains d'un conseil de Cinq Grandes Puissances dont le pouvoir n'est limité par rien si ce n'est par les précédents et le bon sens. C'est le retour, et avec intérêt, de l'équilibre de la force, la politique de la force dans sa forme la plus cynique. Mais, tout au moins, sommes-nous en présence des réalités de la situation.

Maintenant, pour que l'équilibre de la force joue son rôle dans le sein du Conseil de sécurité, il serait préférable que ses membres disposassent d'une puissance égale. Or, elles en sont loin. Nous pouvons, pour le moment, exclure la Chine de nos considérations. Ni industrialisée, ni unie sous le gouvernement extrêmement centralisé qui est la triste mode des jours que nous vivons, elle ne pourrait, pour un temps imprévisible, influencer dans un sens ou dans l'autre pour étouffer un conflit entre n'importe lesquels de ses quatre grands associés. Le futur gouvernement du monde, en fait, et tout particulièrement de ces régions qui sont si précieuses aux Français et aux Anglais — le bassin de la Méditerranée et le littoral européen de l'Atlantique — est à la merci des Etats-Unis, de l'U.R.S.S., de la France et de l'Angleterre. De ces puissances, seules les deux dernières sont réellement européennes, ou croient avec sincérité que le génie européen est constitué par quelque chose de plus que par les statistiques de la production de l'acier. Et elles sont l'une et l'autre dépassées, dans une proportion de trois ou quatre contre un, par chacune de leurs gigantesques associées. Avec les années, il est probable que cette disproportion augmentera. Et la disproportion industrielle — particulièrement dans le cas de la France — sera encore plus désastreusement importante.

Nos deux pays sont épuisés. La France, par l'occupation allemande, l'Angleterre, par l'effort qu'elle a fourni pour combattre Hitler toute seule pendant si longtemps. En effet, nous avons été obligés de faire un effort militaire presque de 50 % au-dessus de notre maximum de sécurité; nos placements à l'étranger ont disparu en grande partie, notre commerce avec l'étranger a été usurpé par des alliés plus fortunés.

Il n'est pas besoin que je rappelle aux Français les souffrances qui ont affaibli leur pays. Nous sommes tous deux, dans les temps les plus favorables, en position d'infériorité, à la fois démographique et industrielle, vis-à-vis de nos deux alliés. Et cette infériorité a été augmentée de façon aiguë par les événements de ces cinq dernières années.

Pourtant, nous continuons à nous comporter comme si, en terme de politique de force, nous étions capables de nous exprimer sur un pied d'égalité avec la Russie et l'Amérique. Et nous nous accordons le luxe d'orientations qui, à l'usage, ne peuvent que nous faire perdre notre temps, et nous briser le cœur. La France du général de Gaulle s'est tournée vers la Russie à la fin de l'année dernière. L'Angleterre de M. Churchill — peut-

être le sang des Jérôme bouillonnait-il en lui — fut attirée de l'autre côté de l'Atlantique pour devenir la docile associée de l'Amérique.

Je ne fais pas de reproche à ces Anglais qui conçoivent notre destinée comme un mariage transatlantique entre ce qui est appelé poliment les races anglo-saxonnes de langue anglaise. Dans un monde encouragé à négliger ou à mal comprendre l'histoire, à ignorer les tendances économiques, nous pouvons être reconnaissants de ne pas être affligés de théories encore plus stupides.

Et je ne blâme pas non plus le général de Gaulle d'avoir voulu montrer au monde comment une France renaissante pouvait affirmer son indépendance et son autorité. Tant que des explications convaincantes ne seront pas offertes, tous les bons Européens d'Angleterre déploreront l'exclusion de la France des conférences de Yalta et de Berlin. Et nous, croyons avec ferveur que la survie de la civilisation de l'Europe occidentale dépend de l'existence d'une France forte.

Mais les politiques poursuivies par nos deux pays jusqu'il y a environ un mois, paraissent devoir causer le naufrage de l'Europe et paralyser l'organisation du monde nouveau dans son berceau. Car, avec l'Angleterre se courbant devant l'Amérique, et la France soupirant vers Moscou, nous risquons la division du globe en deux zones ennemies et la métamorphose du conseil de sécurité en un foyer de guerres.

Et maintenant que le Prêt-Bail est agonisant, que nos gaïfes communes vis-à-vis du Levant perdent leur première acuité, arrêtons-nous pour considérer où sont nos véritables destinées... en tant que dirigeants communs d'une Europe occidentale unie.

Je parle maintenant uniquement du point de vue anglais. Nous ne pouvons demeurer isolés plus longtemps. La générosité et l'affection de notre Empire ne remédiera pas à notre faiblesse en Europe. Une alliance serrée avec l'Amérique signifie une soumission à une manière de vivre matérielle, technologique, qui constituerait une trahison à l'égard de l'Europe. Dans une telle combinaison, nous occuperions de toute évidence une position désavantageuse. Bien plus, qui peut affirmer, la main sur le cœur, sa certitude dans le succès d'une combinaison anglo-américaine — à moins que nous soyons prêts à faire ce que les Américains nous demanderont? Economiquement et politiquement, l'Angleterre oblique vers la gauche; aucun parti ici ne croit plus sérieusement à l'entreprise privée sans contrôle. L'Amérique, derrière un mur de Chine de tarifs, se transforme en la dernière citadelle de « l'individualisme brutal » et regarde, soupçonneuse et exaspérée, tandis que notre nouveau gouvernement travailliste monte à l'assaut de la propriété privée.

Combien plus riches sont les possibilités d'une association franco-anglaise et, par son intermédiaire, d'un bloc de l'Europe occidentale. La différence de nos langages nous a trop longtemps rendus aveugles à nos intérêts communs et à nos points de ressemblance. Nous devons éviter une nouvelle invasion de l'Allemagne vers l'Ouest. Seul, chacun de nous est dans une infériorité numérique qu'on peut évaluer à deux contre un. Réunis, et, encore bien mieux si nous dirigeons en commun une association des Etats de l'Europe occidentale, nous pourrions dissiper pour toujours la menace qui nous vient de l'autre rive du Rhin. Nous avons émergé de guerres civiles, de révolutions et des expériences politiques les plus étranges, pour nous retrouver, en cette année 1945, à peu près au même point de développement politique — les deux démocraties les plus mûres du monde. Nous nous tenons avant tout à mi-chemin entre le grand commerce américain et le socialisme d'Etat russe. Seuls, il nous faut choisir l'un ou l'autre. Ensemble, nous deviendrons l'isolant idéal entre deux principes qui ne nous satisfont ni l'un ni l'autre.

On serait stupide d'ignorer les difficultés psychologiques et sentimentales qui se mettent en travers de notre alliance permanente. Peut-être l'offre d'union faite par

*Simon Harcourt-Smith dont le nom peu répandu en France est fort connu en Angleterre. Entré dans la carrière, où il fut secrétaire d'ambassade, il s'éloigna de la diplomatie officielle en 1937. Il en garde de fortes attaches et une profonde perspicacité. Il se consacre alors au journalisme et dans la World Review, et dans l'Evening Standard, le journal conservateur de Lord Beaverbrook, il remplit avec brio la rubrique diplomatique. Il combat durant cette guerre sous l'uniforme britannique. C'est un des premiers articles qu'il écrit depuis sa démobilisation que nous vous présentons aujourd'hui.*

M. Churchill était-elle prématurée? Fachoda, après tout, n'est pas à cinquante ans de distance. Les chansons enfantines et les noms de stations de chemin de fer nous rappellent constamment un conflit immémorial. L'armistice de 1940, nos nerfs fatigués et une propagande insidieuse ont ravivé l'habitude de l'hostilité anglo-française, cette habitude qui fit que lord Raglan, commandant du contingent anglais dans la guerre de Crimée, désignait toujours l'ennemi par le mot de « Français », même lorsqu'il se trouvait dans la compagnie, gênée, de ses collègues français. C'est peut-être cette même habitude qui inspira le dédain de Pétain pour les armées anglaises dans la dernière guerre.

Mais il faut nous rendre compte que nos anciennes rivalités étaient des fantaisies que, seules, des circonstances exceptionnelles pouvaient nous permettre.

La chevalerie française, chargeant avec un si tragique courage à Azincourt, les gardes anglais montant à l'assaut de la fatale colline de Fontenoy, symbolisèrent une lutte pour la puissance qui ne fut possible qu'à un temps où le conglomérat germanique était épuisé et divisé. Dans la guerre de Cent Ans, le Saint-Empire romain combattait désespérément les envahisseurs venus de l'Est, ne s'occupant pas de ce que faisaient les rois de France et d'Angleterre; et tout le long du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Allemagne était encore malade du traité de Westphalie. Des conflits anglo-français étaient alors possibles. Il est toutefois significatif que pendant toute la période où l'ombre pesante de l'Empire Hispano-Teutonique des Habsbourg s'étendait sur l'Europe, c'est-à-dire d'environ 1500 à 1690, aucune guerre d'importance ne troubla les relations anglo-françaises.

Et combien insignifiantes sont ces batailles dans les Flandres, ou ces canonnades héroïques des frégates françaises et anglaises, à côté des bienfaits que nous avons échangés: la dette de nos penseurs envers Descartes, de nos poètes envers Racine, l'inspiration que Voltaire et les « encyclopédistes » tirèrent de la philosophie politique anglaise, ce que doit la peinture française du XIX<sup>e</sup> siècle à Constable, l'influence de Mallarmé, d'Apollinaire et de Cocteau sur les écrivains anglais modernes...

Mais on pourrait énumérer sans fin. Le fait est que les civilisations française et anglaise se complètent l'une l'autre. Sans vous, nous devenons frustes; sans nous, vous vous trouvez opprimés par un Darnand. Reconnaissons donc où est notre véritable intérêt...

Nous sommes nombreux en Angleterre qui aimerions voir des rapports si serrés avec la France que la défense et les affaires étrangères de nos deux pays soient sous un contrôle commun. Nos forces armées seraient équipées avec un matériel commun (à cela nous attachons une grande importance), seraient entraînées ensemble, et nos politiques étrangères ne feraient qu'une. Nous pensons que, autour d'une union anglo-française, bientôt se grouperaient la Belgique, la Hollande et le Danemark, que l'Italie implorerait son admission et que ni l'Espagne, ni le Portugal ne pourraient se tenir à l'écart. Nous verrions la Ruhr incorporée dans le système, qui formerait alors une entité aussi puissante que l'Amérique ou la Russie.

Dans cette confédération, ou ce bloc, la France et l'Angleterre doivent jouir d'une égale autorité. Mais un partage équitable de nos responsabilités ne devrait pas être difficile à établir. Et les avantages s'étendraient bien loin au-delà de la simple question de la sécurité occidentale. Presque toute l'Afrique, par exemple, pourrait être sous le contrôle d'un comité international; une mise en commun analogue des ressources coloniales françaises, hollandaises et anglaises en Extrême-Orient pourrait se produire — avec un bénéfice incalculable pour toutes les parties en présence.

Tout cela n'est encore qu'un rêve, il faut l'admettre, mais c'est un rêve qui préoccupe de plus en plus de nombreuses personnes en Grande-Bretagne, surtout parmi les jeunes. Nous ne savons pas si notre intérêt est payé de retour en France, il l'est certainement en Belgique. Mais s'il en était ainsi, alors le prochain pas consisterait dans la rencontre de Français et d'Anglais pour la discussion des possibilités pratiques.



## MESSAGE DU MAIRE DE COVENTRY AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

*La ville de Coventry adresse ses souhaits amicaux et ses encouragements aux lecteurs du Monde Illustré et, par son intermédiaire, au peuple de France.*

*L'histoire qui est relatée révèle le sacrifice consenti par une cité anglaise, afin que les peuples libres puissent vivre.*

*Durant les sombres journées de 1940 et de 1941, alors que l'ennemi bombardait notre ville de jour et de nuit, alors que la France était envahie, nous n'avons jamais douté de la résurrection de l'âme de votre pays.*

*Dans cette cité de Coventry, comme dans beaucoup de villes françaises où les armées libératrices des Nations Unies ont combattu jusqu'à la victoire, il y a d'indiscutables témoignages du sacrifice de nos deux pays.*

*Les membres de votre mouvement de résistance, les F.F.I., ont cette année visité notre cité. Ils ont pu constater la vitalité de notre peuple, la vitalité de la résistance anglaise. Ils ont vu aussi le problème auquel nous devons faire face pour la reconstruction. Ils ont également, je l'espère, pris la résolution déterminante d'unir les libres démocraties dans les devoirs de la paix.*

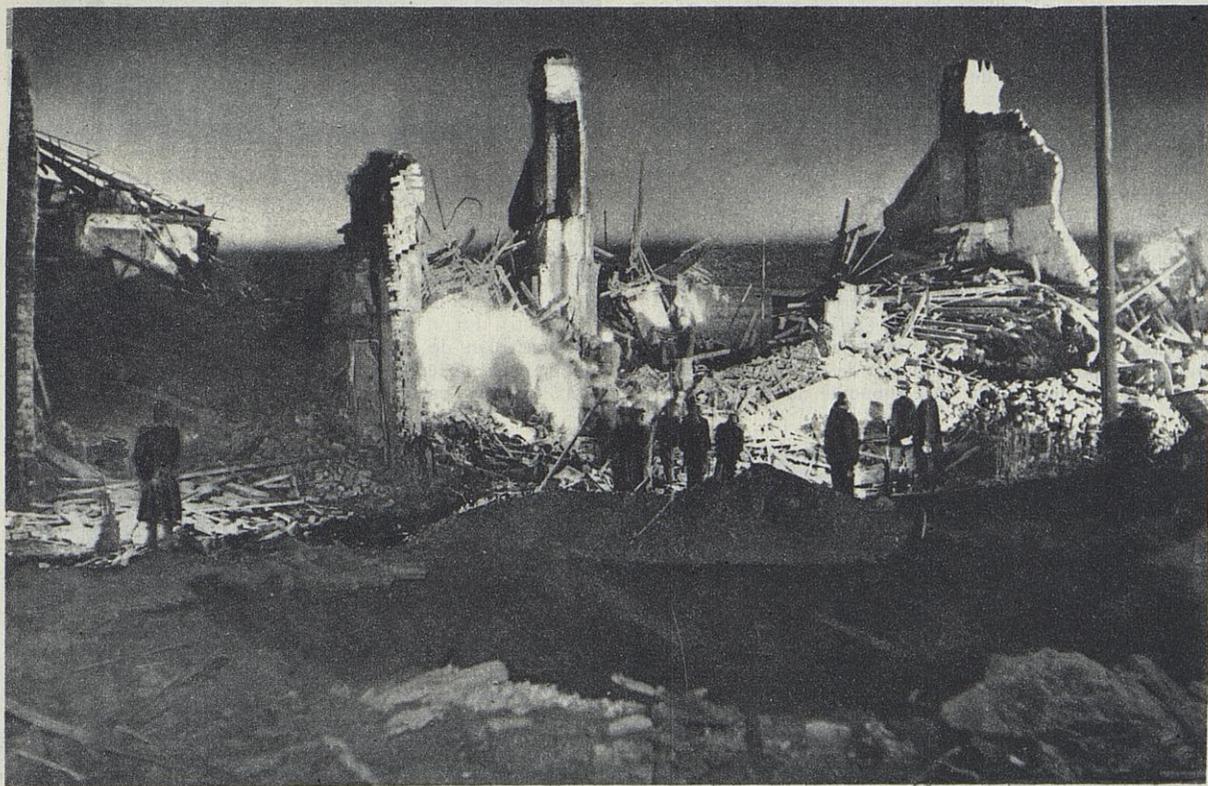


L'un des terrains d'envol d'un aérodrome utilisé par les Allemands dans le nord de la France fut nommé « Coventry-strasse ». Ce camp d'aviation était la base de l'une des escadrilles qui bombardèrent Coventry en 1940. L'armée trouva cette plaque au cours de l'avance éclair de 1944 et l'envoya au maire de Coventry. Aucune décision n'a encore été prise au sujet de son utilisation, mais il lui sera certainement donné une place d'honneur dans la ville nouvelle.

UNE nouvelle cité est née des ruines, de nouvelles idées ont couvé sous les cendres, le raid de l'aviation allemande du 14 novembre 1940 n'a jamais atteint son but d'anéantissement. Coventry, dont le nom sera à jamais inscrit dans les livres d'histoire a démontré au monde que l'existence d'une ville ne dépend pas de ses pierres, mais de ses habitants. La mentalité énergique et immuable de cette population de travailleurs demeurera un exemple par l'œuvre accomplie dans les conditions les plus adverses que l'imagination puisse concevoir.

Quel est le tragique bilan de Coventry au matin du 15 novembre 1940, après une pluie de 500 tonnes de bombes ? Les chiffres sont plus évocateurs que les mots : 563 morts, 3.000 blessés graves dans les deux hôpitaux éventrés, 4.000 aux postes de secours. 30.000 maisons endommagées, dont 3.780 complètement détruites ; 300

prévu le désastre : le maire, Mr. George E. Hodgkinson, président du Comité d'urgence nationale et du Comité d'invasion, est l'un des pionniers de la défense passive dont les innovations ont été suivies et adoptées par la suite sur tout le territoire de la Grande-Bretagne. Les premiers exercices se déroulèrent avant la guerre et, lors des premiers raids d'août, septembre et octobre 1940, l'équipement des « N.F.S. » (National Fire Service) fut complété et perfectionné. La standardisation du matériel fut la mesure la plus importante et permit aux équipes des villes avoisinantes de venir prêter main forte aux services locaux. Des conduites d'eau de secours en caoutchouc durci furent posées à même le sol, facilitant ainsi les réparations rapides 50.000 bâches furent entreposées aux environs de la ville et servirent à toiter provisoirement les bâtiments éventrés. Des can-



Après le bombardement de Coventry. A la lumière des projecteurs, dans les décombres, on recherche les victimes.

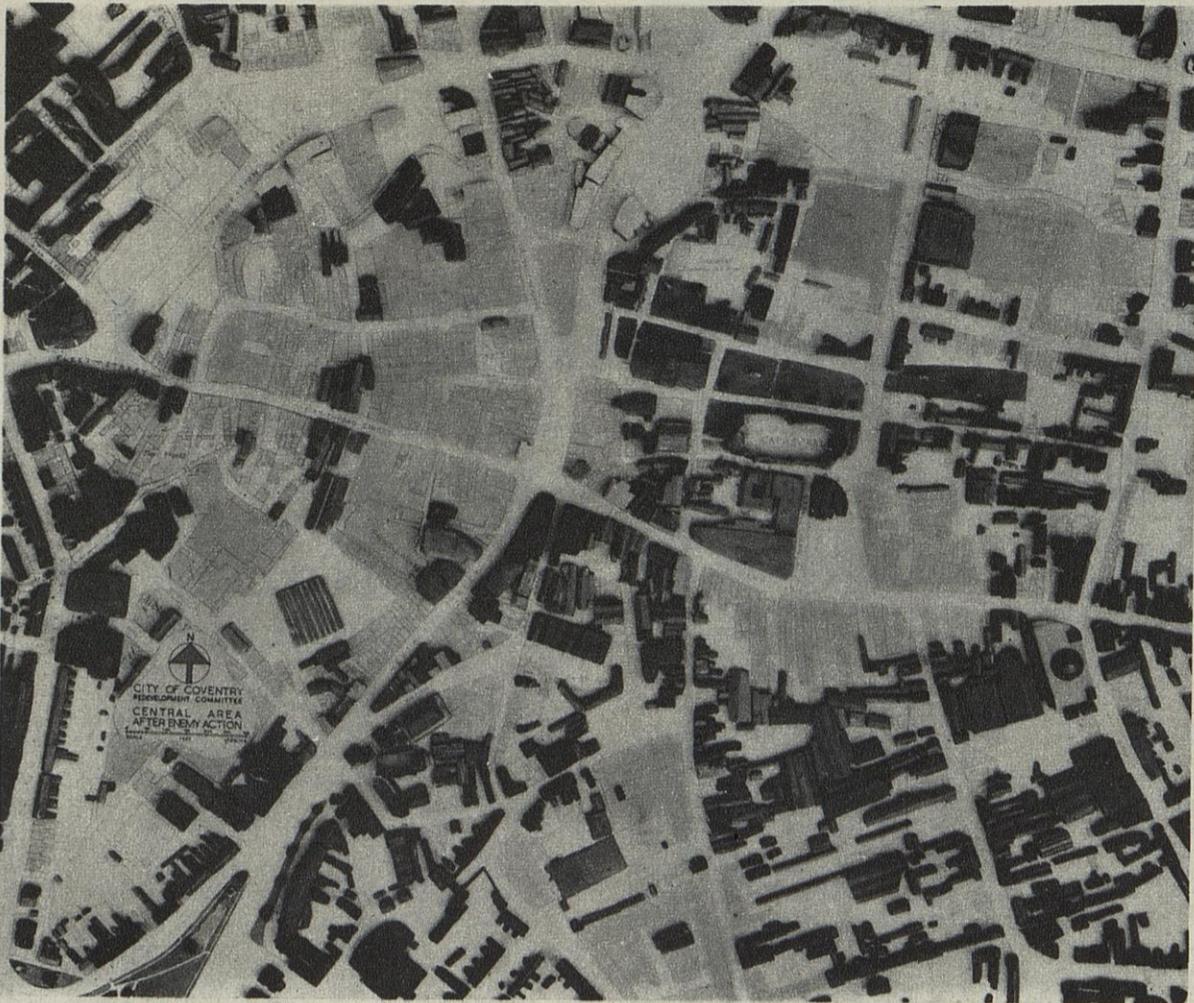
fuites dans la tuyauterie de gaz, 350 coupures dans les lignes électriques, l'eau ne jaillit plus des robinets. Les chaussées sont percées d'énormes cratères arrêtant la circulation des ambulances et voitures de pompiers, le centre de la ville est en feu et, pourtant...

A midi, les usines Alvis fabriquant les compresseurs pour les moteurs de « Spitfire », quoique touchées, sont de nouveau en plein rendement. Vingt-quatre heures plus tard, la dernière tôle est ajustée aux magasins provisoires d'alimentation, dix semaines après la catastrophe, les habitants de Coventry ont retrouvé une vie normale. Grâce à l'efficacité des services municipaux, l'électricité éclaire les « homes », les ménagères cuisent au gaz et la pression d'eau est rétablie, la production de toutes les usines est plus élevée qu'avant novembre 1940, et pas un décès dû à une maladie contagieuse n'est à signaler.

Le crédit de ce tour de force revient entièrement à la municipalité dont l'esprit averti avait pour ainsi dire

tines populaires mobiles capables chacune de nourrir 50.000 personnes furent organisées et les arrangements nécessaires en main-d'œuvre et matériaux prévus pour la réparation dans les vingt-quatre heures de toutes les maisons encore utilisables. Le déblayage immédiat de certaines ruines permit la construction rapide de réservoirs à eau sur l'emplacement des caves pour obvier à la destruction possible du canal qui eut lieu par la suite ; cette méthode fut adoptée ensuite par toutes les grandes agglomérations anglaises.

Ce programme prouva sa valeur d'une façon indéniable pendant les six années de guerre au cours desquelles cinquante-trois raids des bombardiers allemands n'arrêtèrent jamais la vie de Coventry. Sur 67.000 maisons, 60.000 furent endommagées, dont quelques-unes cinq fois. A ce jour, 50.336 ont été complètement réparées et 1.000 habitations ininflammables construites ; 1.252 morts est le total des pertes humaines pour toute la durée des hosti-



Plan de la partie centrale de Coventry au lendemain du bombardement de novembre 1940. Les parties foncées de la carte représentent les bâtiments qui subsistèrent à la catastrophe.

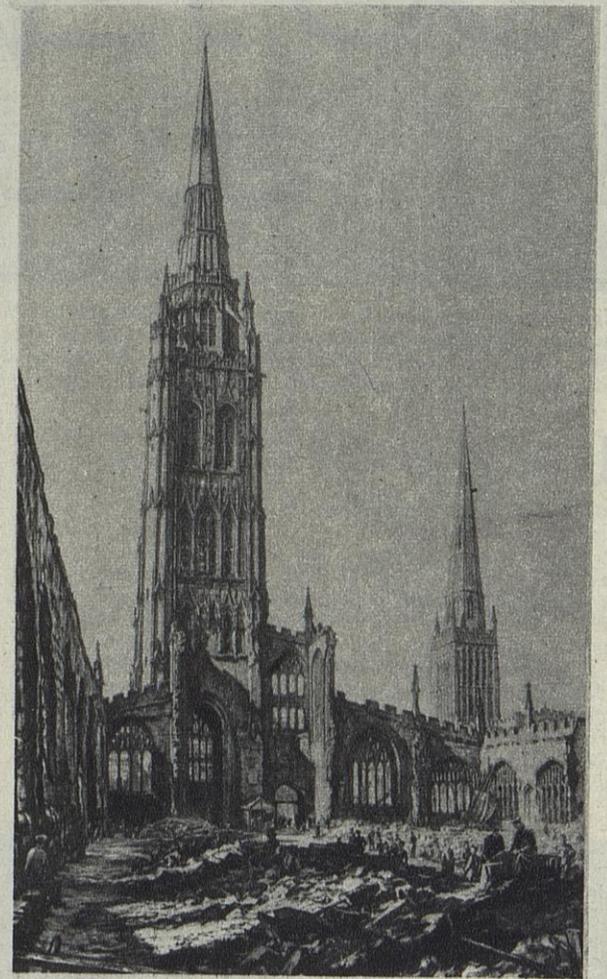
Le nombre limité des décès demeure un sujet d'étonnement pour le visiteur continental imbu de la propagande germano-nazi. Le danger des maladies contagieuses tels que le typhus et la typhoïde fut écarté immédiatement par les mesures prises par le service de santé. Les autorités inondèrent la ville d'une propagande intensive invitant la population à bouillir l'eau et le lait, le pourcentage de chlorisation de l'eau fut augmenté et des inoculations en masse, effectuées sur 50.000 personnes, furent terminées en trois jours. Les mouvements anormaux de population, la vie dans les abris, le surpeuplement dû au problème du logement n'ont à aucun moment de la guerre affecté le niveau élevé de la santé à Coventry. Les statistiques de mortalité infantile révèlent une décroissance continue, même en dépit des années tragiques de la bataille de Grande-Bretagne. Les jardins d'enfants furent développés de bonne heure, leur principal objet étant de décharger de leur responsabilité les mères de famille désirant travailler pour la dé-

fense nationale : de plus, cette méthode permit d'assurer un service médical rationnel avec le minimum de médecins. Les repas et le lait pris obligatoirement dans les écoles, ainsi que la distribution gratuite d'huile de foie de morue et d'extraits de fruits, compensa les restrictions néfastes aux enfants grandissants. Les années de « blood, sweat and tears » seront rapidement oubliées, Coventry tourne maintenant son regard vers l'avenir.

Pour apprécier le plan de reconstruction proposé par la municipalité et comprendre l'esprit dans lequel il a été conçu où le passé se mêle intimement à l'avenir, il faut se rappeler que Coventry s'enorgueillit de neuf cents ans d'histoire et surtout que les vautours allemands ont laissé comme témoins de leur passage des ruines émouvantes, fierté de la première cité-martyre.

Une vieille légende datant de l'an mille veut que la belle lady Godiva vêtue seulement de sa longue chevelure blonde posa la première pierre de la ville de Coventry lors d'une promenade en compagnie de son époux le

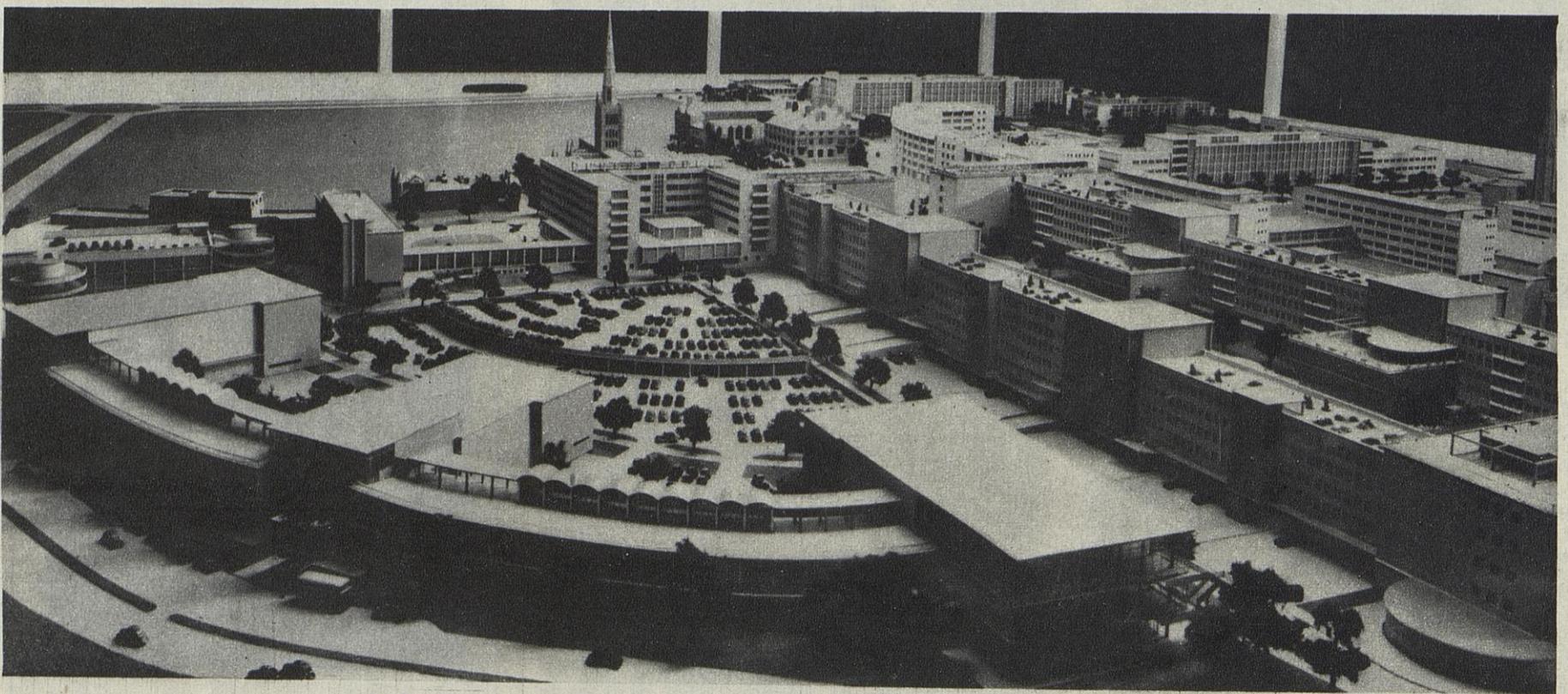
comte Leofric de Mercia dans les bois du Warwickshire si doux au cœur de Shakespeare. Plus tard, la fondation d'un monastère de Bénédictins contribua au développement et à la richesse de la ville. Les moines recevaient les pèlerins, soignaient les malades et se disputèrent pendant les cinq cents ans de l'existence du monastère avec les autorités civiles ! En 1345, Edouard III accorda une municipalité indépendante à la ville de Coventry par l'attribution d'une Charte d'Incorporation. La guerre des Roses créa des divergences d'opinions et la ville passa tour à tour du camp de Lancaster au camp de York : pendant la guerre civile, toutefois, elle resta fidèle au



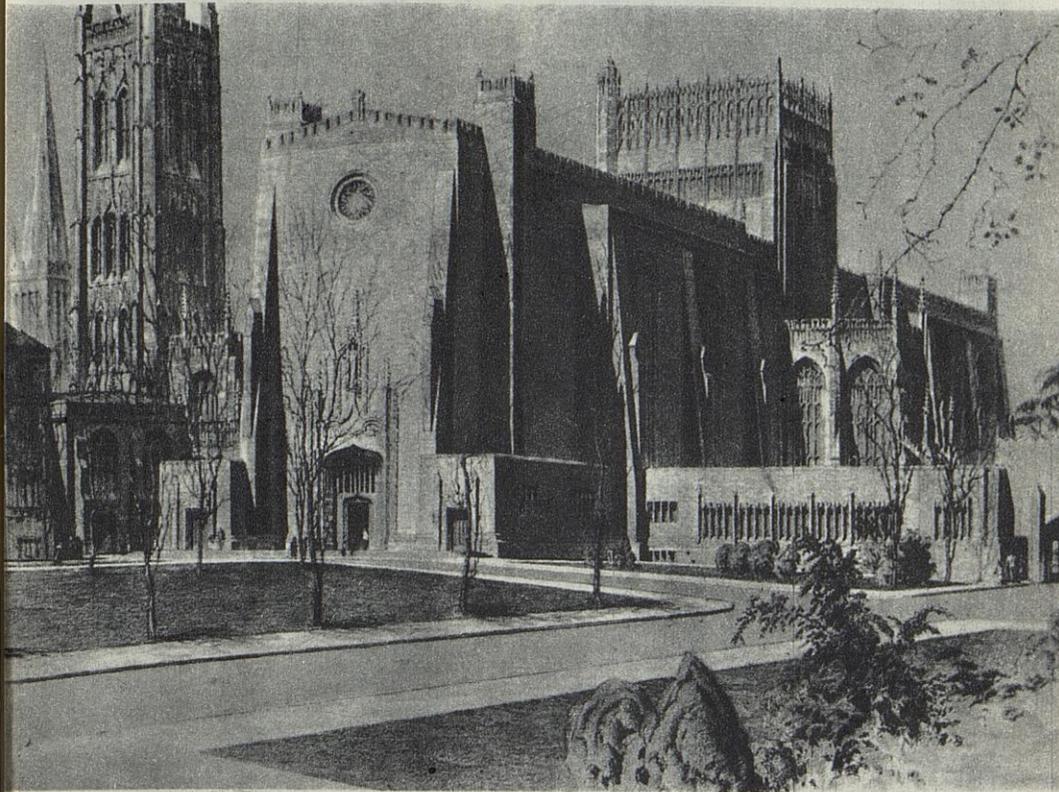
Dessin des ruines de la cathédrale. Le centre sera occupé par le jardin de la Paix...

Parlement. Quelques monuments existent encore dont les trois clochers célèbres des églises de la Sainte-Trinité, du Christ et de la cathédrale.

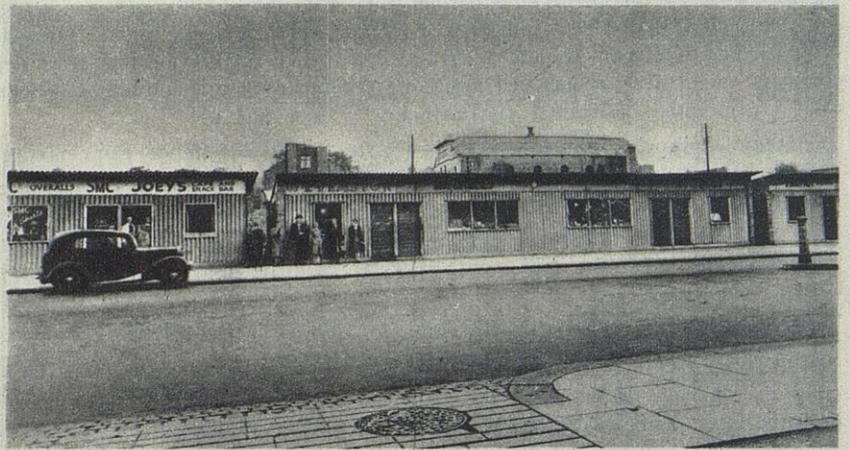
Coventry fut « blitzed », mais non complètement détruite, le plan de reconstruction est spécialement conçu pour ce cas particulier et ne peut s'adapter partout. Toutefois, certains problèmes d'un ordre général ont été ré-



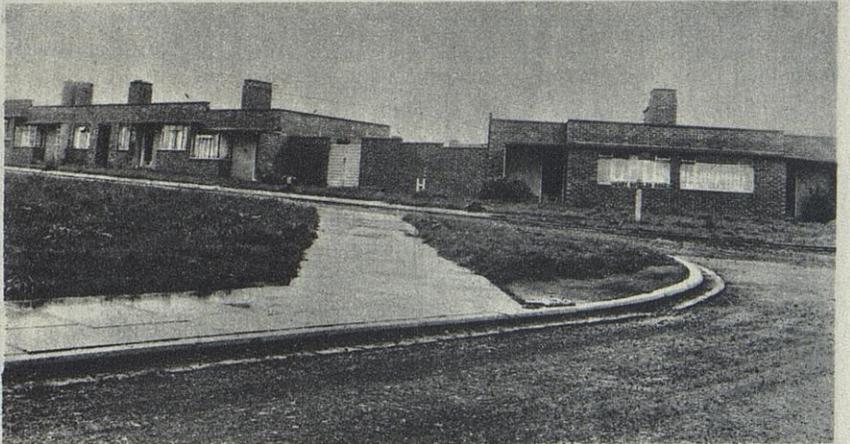
Le futur Coventry. Les bâtiments de droite sont les bâtiments commerciaux, construits sur arcades.



Détail du bâtiment central de la nouvelle cathédrale.



Magasins provisoires érigés au lendemain du raid allemand. Les parois sont en tôle doublée d'asbestos.



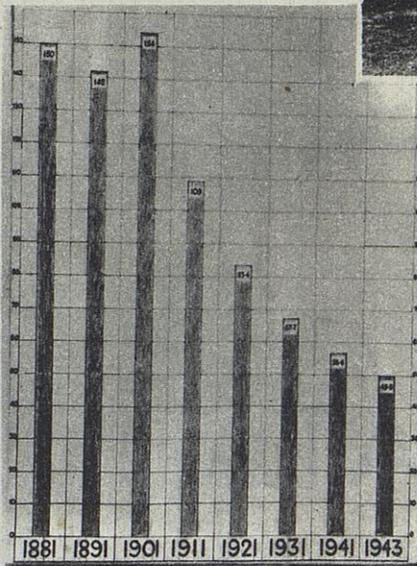
solus d'une manière originale et intéressant ceux qui contribueront à la reconstruction de nos belles cités françaises.

Seuls, les monuments historiques subsisteront; le nouveau plan pour le centre de la ville ignore complètement la propriété privée qui disparaîtra pour laisser place au commerce et aux distractions. Des parcs à voitures ont été prévus au centre de la ville. Un même plan sur un moindre échelle a été préparé pour les quartiers résidentiels, mais ne pourra entrer en opération que dans une cinquantaine d'années à l'expiration des baux.

Les magasins seront tous occupés dans un périmètre facilement accessible de toutes les directions, la considération primordiale a été donnée au confort et à la sécurité des acheteurs. Les bâtiments commerciaux seront tous construits sur arcades, supprimant ainsi l'usage des parapluies, instruments dangereux et encombrants dans les rues très fréquentées. Il n'y aura plus lieu de traverser la chaussée, des passages souterrains et aériens relieront les « buildings » entre eux.

Les habitations seront groupées en « cités résidentielles » comprenant chacune son jardin d'enfants, son école, son centre communal, sa clinique et quelques magasins d'alimentation.

Une cité universitaire construite à l'ombre des monuments historiques au milieu d'un parterre de fleurs possèdera son musée, sa piscine, son infirmerie et ses propres terrains de sports.



On dut, pendant la guerre, improviser un type d'habitation ininflammable dans la construction duquel il n'entre pas un seul morceau de bois.

Statistique indiquant la décroissance de la mortalité infantile en dépit de six années de guerre.

Ce projet grandiose rend double service comme on peut s'en apercevoir par la maquette, l'architecture moderne s'adapte mieux aux besoins de la population du XX<sup>e</sup> siècle et, en même temps, met en valeur certains monuments autrefois noyés dans le désordre des ruelles tortueuses.

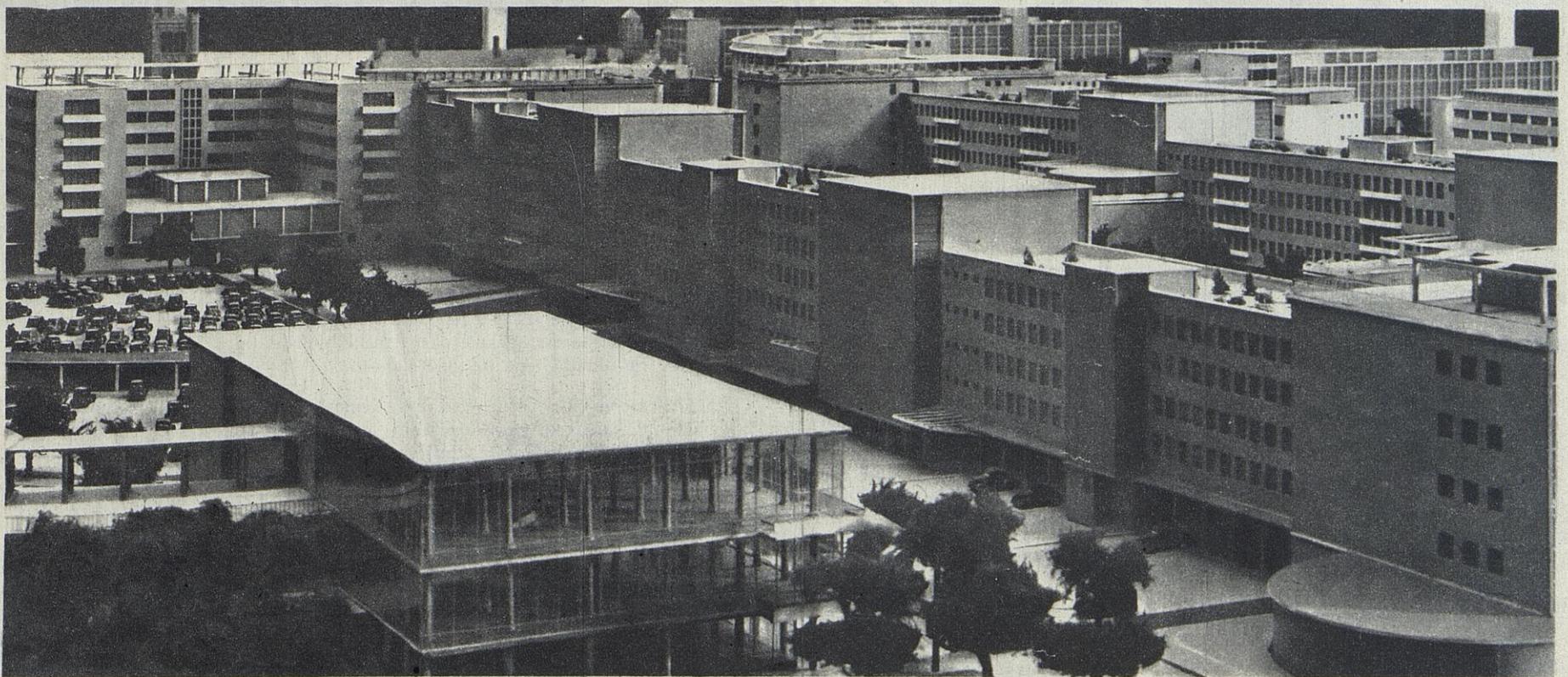
Coventry resta pendant les années de souffrance un exemple sans précédent pour le reste de la Grande-Bretagne, la coopération de ses habitants fut telle qu'au plus fort des bombardements les hospices provisoires fermèrent leurs portes. La B.B.C. rapporta à plusieurs reprises la remarquable hospitalité montrée envers les moins fortunés. Certaines familles reçurent jusqu'à douze personnes sous leur toit et, ceci, volontairement.

La commémoration du raid de 1940 par la plaque érigée par les Allemands sur un aérodrome de la France occupée prend, en 1945, une signification bien différente. Coventry justifiera sa devise épiscopale :

« *Adjuvante Deo resurgo* », « Avec l'aide de Dieu je me relève ».

Reportage de J.-C. de BEAUJEU.

Photographies de COBAN et MOHANEY, Londres.



Détail des bâtiments commerciaux, que l'on voit sur la maquette du futur Coventry.

**B**ORA-BORA est une petite terre perdue dans le Pacifique, à 100 milles exactement de Tahiti. Et, il y a quelques semaines, c'était grande fête à Bora-Bora. Grande fête, car Matahi, le grand Matahi, qu'on n'avait pas revu depuis cinq ans, qu'on avait même cru mort, est revenu, avec une auréole sans égale : celle de « premier résistant » du Pacifique.

Matahi — un nom prestigieux dans les îles de la Société — Pour l'indigène, il n'en est pas de plus célèbre de Papeete à Nouméa.

Vous avez lu ce nom — vous l'avez publié. Vous avez vu Matahi — et vous vous souvenez encore de son visage, aux traits purs, énergiques — tels qu'il nous apparut, pour notre émerveillement, dans cet étonnant film muet qui avait pour titre : *Tabou*.

La gloire, est allée le chercher à domicile. Elle ne l'a pas séduit.

Elle s'était présentée, il y a quinze ans, poussée par le hasard, sous forme de pellicules en rouleau, de caméras qu'accompagnait une quantité fort appréciable de bank-notes. Mais les bank-notes n'ont jamais tenté Matahi. Il accepta de poser, de « tourner », autant par curiosité que par amusement. Et ce que F.W. Murnau enregistra sur sa pellicule, fut — beaucoup plus que le scénario — la véritable histoire de Matahi. Une histoire d'Amour, une carte du Pacifique.

Peut-être vous souvenez-vous des origines de « Tabou ». Elles firent grand bruit, à l'époque, dans la presse en général, dans la presse spécialisée en particulier, aussi bien dans le Nouveau Monde que dans l'Ancien.

Une équipe de cinéastes, partie de Hollywood, projette de filmer — au cours de vacances aux îles de la Société — quelques scènes, une sorte de documentaire romancé sur les mœurs et les coutumes des Tahitiens. Des acteurs expérimentés accompagnent Murnau et sa troupe. Des essais sont tournés. Ils ne satisfont personne ; le jeu des acteurs est trop sophistiqué, trop « hollywoodien » loin des sunlights et près des cocotiers et sur les lagunes aveuglantes de soleil au déclin du jour. Le naturel de studio devient affectation. Pour Murnau, ses acteurs vêtus de pagnes, ne sont plus des êtres réels, mais des automates, des fantoches. Il n'est pas long à comprendre qu'il n'en tirera rien de plus que ce qu'ils ont donné. Et cela, pour une raison bien simple : ils n'ont pas compris l'âme tahitienne — ils n'ont pas baigné dans l'atmosphère franche et délicate de ces primitifs dont ils veulent copier la vie.

Alors Murnau tente ce que ses collaborateurs appellent une folie. Il choisit un pauvre pêcheur de Bora-Bora...

— ils n'ont pas baigné dans l'atmosphère franche et délicate de ces primitifs dont ils veulent copier la vie.



Matahi, héros de film, héros de la résistance.

## MATAHI vedette de Tabou

### HÉROS DE LA RÉSISTANCE

Ce pêcheur pauvre vivait dans une hutte. Il était jeune, beau et fort. Il adorait sa femme, Rori. Leur existence se déroulait paisible. On les citait en exemple, à cause de leur amour. Ils n'avaient aucune ambition, que celle d'être heureux.

Tous les deux tinrent, avec un bonheur qui dépasse les espérances de F.W. Murnau, les premiers rôles de « Tabou ». Le succès de cette bande fut tel, dès sa projection à Hollywood et à New-York, qu'une foule de propositions plus avantageuses les unes que les autres, émanant d'impresarii ou de firmes cinématographiques fondirent sur Matahi et sa jeune femme. On leur offrait mille dollars par semaine.

A ce pactole, ils préférèrent leur vie simple et laborieuse. Ils aimaient Bora-Bora et Matahi fit savoir que rien au monde ne lui ferait quitter son île.

✽

Et les années passèrent. Rori mit au monde onze enfants. Elle est toujours aussi jolie. Ses trois aînés ont marché sur les traces du père : ce sont les meilleurs pêcheurs de Tahiti.

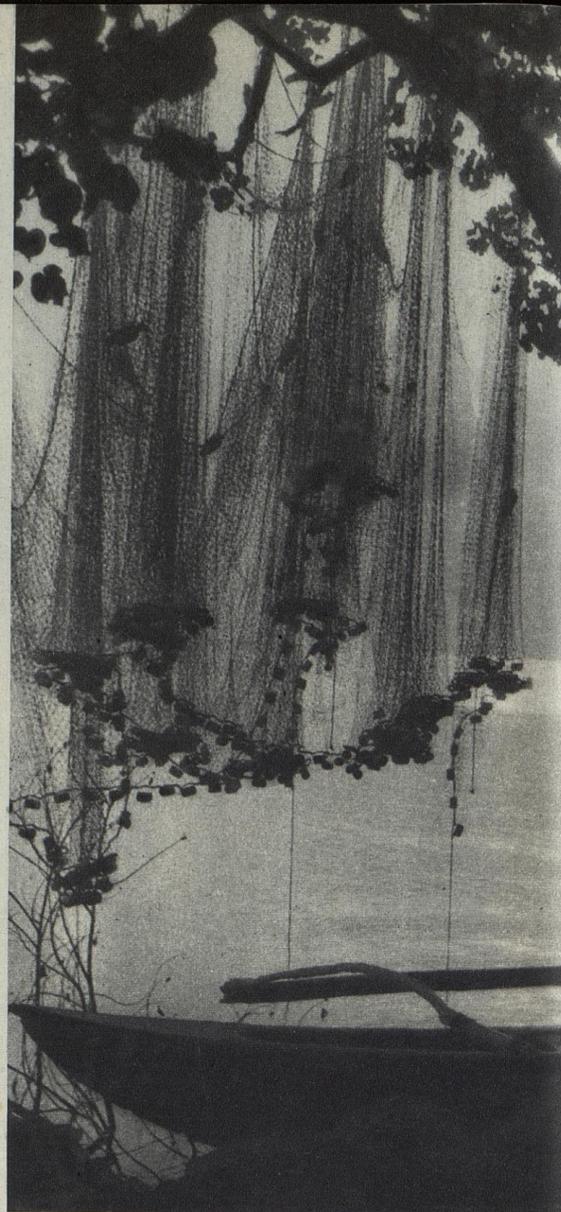
Dix ans... 1940... Les Allemands envahissent la France. A Bordeaux on demande

l'armistice. A Londres, un général déclare : « La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre ». Cette phrase, les appels qui la suivirent, traversent les Océans. Le monde les entend. Bora-Bora n'est qu'une petite île à 100 milles de Tahiti, mais elle est quelque part dans le monde, on y a entendu la voix de de Gaulle. Et Matahi, l'un des premiers.

Il va de case en case, parle, palabre, se démène — et lorsque la semaine suivante, la vedette qui fait le trajet Bora-Tahiti, accoste dans cette île, elle débarque sept volontaires. Les premiers résistants, les premières recrues des forces françaises libres dans le Pacifique. A leur tête est Matahi. En quelques semaines, leur effectif se trouve porté à 300.

Ils sont instruits, équipés avec des moyens de fortune. Un beau jour une épopée commence. Ils quittent les îles pour des rivages inconnus. L'Afrique, les campagnes héroïques, la marche triomphale à travers les déserts. Ils sont au Tchad, au Fezzan. Matahi est blessé deux fois. A Bir-Hakeim il a failli mourir. Sa croix de guerre est constellée d'argent et de bronze. Sur le ruban, les palmes disputent leur place aux étoiles et sur sa manche brille le galon de sergent.

Le rêve de Matahi, c'est de débarquer dans la métropole, de participer à sa



Soleil couchant à Bora-Bora. (Photo Pierre Verger.)



Matahi souffle dans un coquillage. Ce doit être là une manière très personnelle d'écouter le bruit de la mer...

Une scène du film « Tabou ». Matahi et Rori.

libération. Mais son état de santé empire. Sa blessure l'a mis hors de service. La guérison demande plusieurs mois.

✽

Lorsque Matahi, enfin rétabli, embarquera pour Tahiti, il apprendra que des 300 camarades qu'ils étaient au départ, 75 seulement vivent encore. Les autres sont tombés au Tchad, à Marsah-Matrouh, à Bir-Hakeim.

La population de Bora-Bora l'a accueilli comme un triomphateur. Rori avait tressé pour ses filles et pour elle-même les plus beaux colliers de fleurs.

Matahi a repris ses filets et son harpon. Comme par le passé, il pêche. Il a retrouvé sa vie paisible. Bien des fois il avait pensé ne plus jamais revoir sa case, cette île qu'il aime tant, que nulle fortune au monde n'aurait pu lui faire quitter. Et qu'il a quittée pourtant, un jour.

On ne lui avait rien offert. On ne lui donnait rien. C'était lui, Matahi, qui donnait, se dévouait. Il quittait Rori, ses onze enfants, sa barque, ses pêches et ses lagunes.

Matahi, le Tahitien, le primitif, donnait tout cela, parce qu'au delà des Océans, une voix avait appelé au secours de la France. Et que la France avait besoin d'hommes comme lui, Matahi le pêcheur de Tahiti.

Stéphane PIZELLA.

# “LA RÉPUBLIQUE DE DEMAIN”

## ANTICIPATIONS CONSTITUTIONNELLES

La situation actuelle donne l'impression d'un porte-à-faux général.

Tous les anciens chefs politiques sont sur le devant de la scène et tous les anciens partis sont en place, comme auparavant. Mais, derrière les anciens chefs, apparaissent de nouveaux chefs et les anciens partis ne ressemblent plus à eux-mêmes.

Prenons la gauche : les radicaux apparaissent intransigeants, les socialistes gouvernementaux, les communistes assouplis dans leur tactique et leur doctrine. Tous acceptent de collaborer sur le terrain neutre de la C. G. T.

Le *Figaro* annonce lui-même qu'il se prépare une majorité de gauche comme on n'en aura jamais vu. Cette majorité se retrouvera dans les deux assemblées, parce que personne ne doute plus que la Constituante, si elle est élue, n'institue un nouveau Sénat.

Le point crucial du débat révisionniste, ce sera l'institution « sénatoriale ».

Le Sénat a été attaqué avec une vigueur particulière par les partisans de la Constituante. On lui reproche d'être un frein et d'empêcher toutes les réformes démocratiques. Le grief n'est pas légitime, puisque notre législation sociale fait assez bonne figure dans le tableau du progrès démocratique occidental, notamment depuis 1881, date à laquelle le vieux Louis Blanc, survivant de 1848, Clemenceau et Pelletan se mirent d'accord pour un programme de « justice sociale, couronnement de la révolution française ». Le Sénat a laissé faire et il a laissé passer. Il n'a jamais dressé d'obstacle que lorsqu'il sentait la Chambre désireuse d'être un peu ralentie du dehors.

Le véritable grief récent, c'est que l'Assemblée du Luxembourg passait pour une forteresse radicale et qu'on l'accusait de malmener les Cabinets qui n'étaient pas radicaux. En bonne justice distributive, il faudrait reconnaître que le Luxembourg n'avait pas hésité à renverser Léon Bourgeois et Edouard Herriot, tous deux radicaux de stricte observance, à propos des lois financières.

Enfin, et surtout, le Sénat apparaissait comme l'émanation « villageoise » de la démocratie française, ce qui faisait dire à Gambetta, dans un langage plus noble, qu'il était « le grand conseil des communes de France ». A la vérité, il était essentiellement recruté sous l'influence des conseillers généraux, des conseillers d'arrondissement et des maires ruraux.

Le vif désir de la démocratie urbaine, c'est d'obtenir une part plus large dans l'élection de la seconde assemblée.

Mais c'est une chose de démocratiser le Sénat en le faisant élire par un corps électoral beaucoup plus vaste ; c'est une autre chose de supprimer le rouage indispensable à la double délibération. Deux avis valent mieux qu'un, assure la sagesse des peuples.

L'objectif essentiel à atteindre, après la démocratisation de l'autre assemblée, c'est son association pratique à la Chambre des députés. Il ne faut plus que les deux Chambres s'isolent. Il faut, dans les grandes circonstances, les amener à coopérer. Cette coopération fréquente assurerait le règlement d'un grand nombre de problèmes essentiels de la politique française en suspens. Ajoutons qu'il est des heures où l'association de la Chambre et du Sénat présenterait seule l'image de la souveraineté nationale totale. Il n'y aurait qu'avantage à leur donner l'occasion d'unir leurs responsabilités respectives, de les arracher à leur « particularisme », à cet esprit de corps qui se révèle dans les assemblées délibérantes comme ailleurs, pour leur per-

*Nous publions aujourd'hui le troisième article de notre série, consacré à la « République de Demain ». Nos lecteurs ont pu lire, dans nos deux derniers numéros, les opinions de MM. Ribière (Libé-Nord, U.D.S.R.) et Joseph Denais (Féd. Rép.) et, cette semaine-ci, l'opinion d'Albert Milhaud (Parti Rad. et Rad. Soc.).*

mettre d'élever le débat à la tribune la plus retentissante du pays, celle de l'Assemblée nationale qui ne tolère ni médiocres causes ni médiocres avocats.

Quelqu'un a dit : « Les Français ne se sentiront en république que lorsqu'ils auront leur député et leur sénateur. » Vieille habitude indestructible du passé.

Ajoutons que le sentiment républicain se trouvera unanime pour imposer l'élection du Président de la République par les deux Assemblées. Peut-être peut-on prédire un regain d'activité au fameux amendement Wallon.

Une république des gauches ne s'engagera pas dans la voie qui l'amènerait au plébiscite : même un système de république « présidentielle » n'est pas à prévoir. On reviendra à la traditionnelle Assemblée nationale (Chambre et Sénat) se réunissant à Versailles pour désigner le chef qui représentera le régime à l'Élysée

Il serait même à souhaiter que l'on eût recours fréquemment à la convocation de l'Assemblée nationale.

Ne serait-elle pas tout indiquée pour éviter le fastidieux régime des « navettes » à la veille du vote du budget ? Qu'on le discute séparément et qu'on vote ensemble sur les points litigieux, rien ne serait plus démocratique.

L'Assemblée nationale devrait se voir confier la mission d'assurer la stabilité gouvernementale. Le Pré-

sident du Conseil devrait être habilité pour ne poser la question du Cabinet que devant les deux Assemblées réunies.

Que chacune des deux Assemblées puisse faire tomber un ministre responsable de son propre ministère ne devrait pas emporter, comme conséquence, la chute d'un gouvernement tout entier.

Etendre la solidarité ministérielle jusqu'à la couverture des erreurs d'un ministre est une faute incalculable. Rien ne justifie la chute d'un ministère tout entier sous le prétexte que l'un de ses membres s'est mis dans son tort vis-à-vis des députés ou des sénateurs. D'ailleurs, chaque ministre se montrera plus avisé lorsqu'il ne se sentira plus protégé par la solidarité générale du gouvernement.

En un mot, il ne faudrait poser la question de confiance que sur la politique générale et sur la responsabilité seule du chef du gouvernement agissant, d'accord avec tout son ministère, et il ne faudrait renverser le cabinet que lorsque, simultanément, Chambre et Sénat réunis seraient en conflit avec un gouvernement qui n'apparaîtrait plus en accord, dans ses actes essentiels, avec le programme qui aurait servi de base à la formation de sa majorité.

Cette majorité, d'ailleurs, devrait être constituée par une entente contractuelle destinée à être maintenue pendant une législation. On ne peut entrer et sortir d'une majorité comme on entre et on sort d'un music-hall. Il y a deux responsabilités : celle du gouvernement et celle de la majorité — qui doit être disciplinée et soumise à des accords délibérés au commencement de chaque législature.

En cas de désaccord et de chute de ministère : arbitrage du pays par le moyen de la dissolution. La politique n'est pas un jeu. La tribune n'est pas faite pour des attitudes théâtrales, mais pour des échanges de vues sérieux, raisonnés, visant l'intérêt public uniquement.

Si la Chambre des députés est élue par les départements, à la représentation proportionnelle intégrale, le Sénat devra représenter des circonscriptions formées soit des grands arrondissements, soit des petits arrondissements regroupés.

Dans chaque arrondissement, le candidat serait désigné par le suffrage universel à deux degrés.

On aurait ainsi une assemblée de députés élus au suffrage universel direct et une seconde assemblée élue au suffrage universel à deux degrés, suffrage, en d'autres termes, indirect.

La première chambre représenterait la population des départements et, conséquemment, toutes les populations de la France.

La deuxième chambre représenterait les divers territoires du département et, finalement, tous les divers territoires de la France.

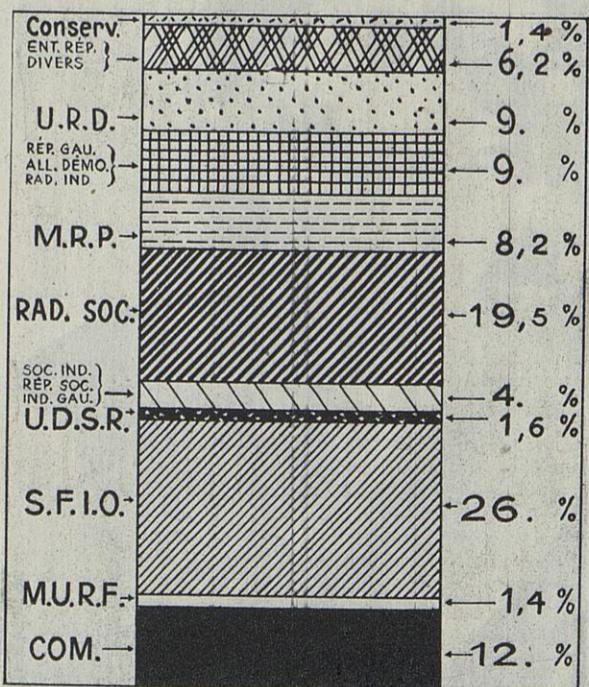
La liste pour l'élection des populations, le scrutin uninominal pour les territoires, une compensation favorable aux petits départements faiblement peuplés serait ainsi trouvée. Tous les intérêts du pays seraient couverts.

Mirabeau disait, dès 1878, au moment où l'on préparait la convocation des États-Généraux, qu'« au-dessous de mille délégués, la France ne serait pas représentée ».

Il ne serait pas excessif de donner un peu plus de six cents députés au pays et un peu moins de quatre cents sénateurs !

Albert MILHAUD.

COMPOSITION POLITIQUE DES NOUVEAUX CONSEILS GÉNÉRAUX





dont beaucoup comptent parmi les plus précieux de la terre. Ceci sans préjudice des 162.500 monnaies et 35.000 médailles du Cabinet des Médailles ; des 3.500.000 estampes du Cabinet des Estampes et de nombre de bibelots et œuvres d'art de la plus haute origine.

Le seul énoncé de ces chiffres démontre qu'il était impossible de songer à déplacer en totalité cette masse prodigieuse. On dut se borner à mettre en sûreté les éléments les plus beaux, parfois irremplaçables, du département des Manuscrits et de la « Réserve », qui centralise la fine fleur du département des Imprimés ; ainsi, bien entendu, que les médailles et monnaies.

Les collections évacuées furent repliées chez le comte de Blacas, au château d'Ussé. Le premier convoi de retour partira le 8 octobre. Il comprendra deux camions de 12 tonnes et il faudra six voyages semblables pour assurer le rapatriement intégral.

Pendant toute la durée de la guerre, la Bibliothèque vécut donc au ralenti, privée qu'elle était temporairement de la partie la plus riche de ses collections, mais sans jamais interrompre complètement — sauf quelques jours en juin 40 — son office de centre exceptionnel de documentation et de travail. Office dont la grandeur et l'importance se mesurent sans peine si l'on songe que deux mille volumes, en moyenne, sont donnés en communication au seul département des Imprimés, et que l'on vient de toutes les parties du monde consulter ici des documents inestimables, introuvables ailleurs.

La richesse étonnante de la Nationale et la diversité des ouvrages que l'on y trouve tiennent à ce fait qu'elle est l'héritière directe de la fastueuse Bibliothèque des rois de France, accrue de règne en règne avec un soin jaloux et avec des moyens puissants. Elle fut commencée en fait par Charles V qui laissa 973 volumes au lieu

M. Julien Cain, dans sa bibliothèque personnelle de Louve-ciennes.

L'entrée de la cour d'honneur de la Bibliothèque Nationale. Dans le fond : la façade de l'hôtel construit par François Mansard.

## LA VIE REPREND SON COURS NORMAL A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



**L**a tempête de la guerre a passé sur la Bibliothèque nationale comme sur tant de nos institutions, dispersant hommes et collections. Aujourd'hui, la vie reprend peu à peu son rythme normal. Après plus d'un an de déportation au camp de Buchenwald, M. Julien Cain retrouve à la date du 1<sup>er</sup> octobre 1945 ses fonctions d'administrateur d'une des plus riches bibliothèques du monde. En même temps, les éditions rares, les manuscrits précieux sortent de leurs cachettes proches ou lointaines.

Les risques de guerre ont, en effet, posé à la Bibliothèque nationale, comme à tous les musées ou conservatoires d'œuvres d'art, un problème d'une extrême gravité : celui de la sécurité de ses collections. Or, on compte en chiffres ronds rue de Richelieu : plus de cinq millions d'imprimés courants, ou fonds de travail ; 125.000 éditions rares ; 135.000 volumes de manuscrits,

Évangélistes du XI<sup>e</sup> siècle, copié et peint par Gérard, abbé de Luxeuil.

La salle des catalogues, avec ses armoires métalliques où dorment les millions de fiches permettant d'identifier sans erreur possible le livre désiré.





Le standard d'où les fiches de demandes de communication sont acheminées par tubes pneumatiques jusque dans les magasins les plus éloignés.



Un des 13 monte-livres desservant les étages de la Nationale.



Il existe un poste des gardiens au centre de chaque magasin. Ici aboutit le tube pneumatique venant du standard.



des 20 hérités de Jean-le-Bon. A peine née, cette œuvre fut partiellement anéantie, pour faits de guerre, précisément. Le duc de Bedford, régent du royaume de France pour le prétendant Henri V Plantagenet, fit, en effet, transférer à la Tour de Londres les précieux manuscrits. Louis XI, avec la patience et la ténacité qui le caractérisèrent, reprit le travail à la base et chaque siècle apporta désormais sa pierre à l'édifice. Les guerres d'Italie lui valurent, entre autres, les bibliothèques des Sforza et des Visconti, auxquelles Louis XII adjoignit à son avènement celle des Orléans.

Le XVII<sup>e</sup> siècle vit la fortune de ce qu'on appelait alors la « Librairie du Roi ». Pour flatter le goût très vif de Louis XIV pour les belles choses, Colbert et Louvois firent un assaut serré d'ingéniosité dans la chasse à la pièce rare. Usant des facilités que leur donnaient leurs fonctions respectives de secrétaires d'Etat à la Marine et aux Affaires étrangères, l'un écréma l'Orient, tandis que l'autre en faisait autant en Occident. Les 6.000 volumes hérités de Louis XIII devinrent 70.000 en 1697.

La révolution apporta en bloc à la Bibliothèque quelque 100.000 livres provenant du pillage des châteaux.

Depuis ce moment, la Nationale s'accroît plus modestement mais régulièrement, principalement par le jeu du « Dépôt Légal ». Instituée par François I<sup>er</sup>, cette mesure oblige tous les éditeurs à remettre à la Bibliothèque deux exemplaires de chaque ouvrage sortant des presses, ce qui peut représenter de 10 à 20.000 volumes selon les années. Cet apport automatique est complété par des dons souvent somptueux, faits par des bibliophiles; ou encore, par des échanges de « doubles ». La Nationale dispose enfin d'un budget pour ses achats en ventes publiques. Malheureusement, ce dernier est si mequin qu'il est indigne à la fois d'une institution de cette importance et d'un pays ayant un passé comme le nôtre.

Pour assurer le classement, la manipulation et l'entretien d'une somme de volumes aussi compacte, ainsi que des départements annexes des Médailles et des Estampes, la Bibliothèque nationale dispose d'un personnel fixe de deux cent cinquante personnes: conservateurs, bibliothécaires, gardiens, employés d'administration, etc..., auxquels s'adjoignent des « auxiliaires » et des « contractuels » dont le nombre porte généralement l'effectif total jusqu'à neuf cents personnes.

Le logement des livres est assuré par plus de cent kilomètres de rayons, équipant parfois neuf étages dont trois en sous-sol, desservis par huit ascenseurs, treize monte-charge, neuf escaliers et un réseau de tubes pneumatiques chargés d'acheminer les fiches de demande de communication directement au cœur de chaque magasin. L'un de ceux-ci, le grand comble Richelieu, s'étend à lui seul sur 175 mètres et deux étages. Comme il entre à la Nationale environ 25.000 ouvrages et 500.000 périodiques nouveaux chaque année, ce sont huit cents mètres de rayons qu'il faut trouver pour les recevoir.

Le livre, comme toute chose en service, s'use et se détériore. Il entre généralement broché; on commence donc par lui donner un habit solide: la reliure. Depuis la guerre, cette opération a été interrompue faute de carton. La consultation de l'ouvrage n'est pas la seule cause de détérioration qui le guette. Les agents atmosphériques sont au moins aussi redoutables. L'air d'une grande ville est constamment chargé d'anhydride sulfureux par les fumées de toutes sortes qui le saturent. L'humidité ambiante transforme cet anhydride en acide sulfurique qui ronge peu à peu le papier, tout comme il désagrège les façades des maisons.

Pour parer à ce danger, la Bibliothèque nationale possède un dispositif perfectionné permettant de filtrer, laver et dépolluer complètement par passage dans des filtres à huile et dans des bains alcalins appropriés l'air qu'une



La grande salle de travail pouvant contenir près de 600 lecteurs. Elle fut construite par Labrousse, en 1859, sur l'emplacement de l'Hôtel de Nevers.

Les livres placés sur la tablette supérieure sont accessibles à la main sans le secours d'échelons outre que la rambarde visible en bas et à droite.

puissante machine insuffle automatiquement dans les magasins et dans la salle de travail. L'atmosphère ainsi renouvelée périodiquement est aussi pure qu'on peut espérer l'obtenir. La machine entretient aussi, toujours automatiquement, entre 45 et 60 degrés le point d'hygrométrie, ou d'humidité de l'air la plus favorable à la conservation des livres. L'hygrothermie, ou température des locaux, est également maintenue entre 18 et 28 degrés, en temps normal, bien entendu.

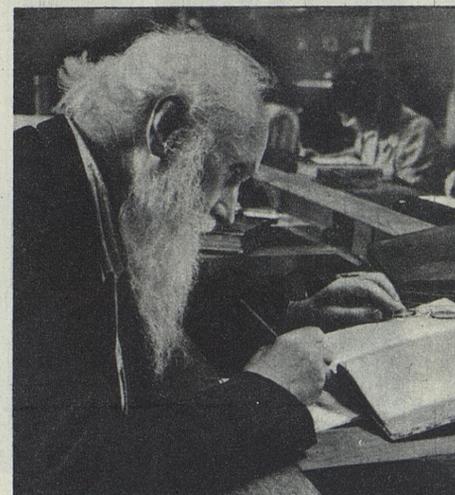
Quant à la protection contre l'incendie, elle est assurée par six bouches à eau dans la cour, trente-deux colonnes montantes, deux kilomètres et demi de canalisations et cent cinq postes alimentés par deux dispositifs distincts: les canalisations de la ville et des réservoirs spéciaux à compression permanente. Toutefois, dès que les circonstances le permettront, l'eau sera remplacée par l'acide carbonique, qui ne détériore pas les ouvrages.

Une installation de cette envergure a été extrêmement difficile à réaliser. Comme la plupart de nos bibliothèques européennes, la Nationale n'est pas logée dans des locaux spécialement conçus et construits pour elle. D'où des complications et des lenteurs inconnues de certaines bibliothèques américaines que leur origine récente a permis d'élever selon un plan logique.

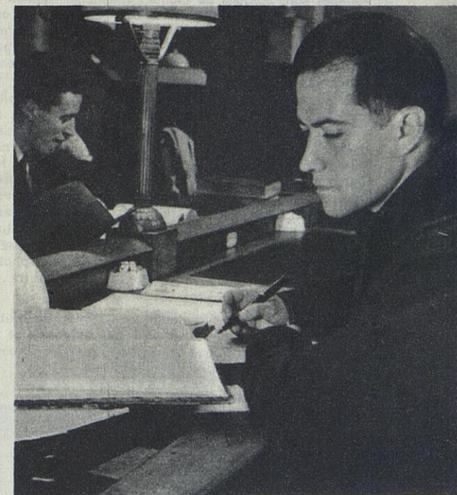
La Nationale prit pied seulement au XVIII<sup>e</sup> siècle dans une première partie des locaux qu'elle occupe encore aujourd'hui. Jusque là, elle vécut une vie errante, suivant d'abord ses maîtres dans leurs diffé-



La réparation d'un manuscrit. Un tulle très fin est collé sur la page suivant une technique extrêmement délicate. Il est à peu près impossible de s'apercevoir de la réparation sans un examen attentif.



Toutes les catégories sociales sont représentées...



...dans la salle de lecture de la Nationale.



Deux manuscrits d'origine malaiso-polynésienne, affectant une disposition en éventail.



Une Apocalypse du XIII<sup>e</sup>, sur le pupitre volant dont on se sert pour étudier les ouvrages précieux.

rentes résidences : à Blois avec Louis XII ; à Fontainebleau avec François I<sup>er</sup> ; au Louvre avec Charles IX. Puis, elle sépara ses domiciles des leurs : au collège de Clermont (aujourd'hui Louis-le-Grand) sous Henri IV ; rue de la Harpe au temps de Louis XIII ; enfin, rue Vivienne (maintenant Vivienne) où Colbert l'installa sur l'emplacement de l'actuel passage Vivienne.

Sous la Régence, la faillite de Law rendit libre l'Hôtel de Nevers, qui s'élevait au coin des rues de Richelieu et des Petits-Champs et faisait partie du fameux palais Mazarin. La future Bibliothèque nationale y trouva asile et peu à peu s'étendit sur tout l'emplacement où nous la trouvons aujourd'hui. Cette extension fut lente, puisque, en 1877 étaient encore enclavés dans les locaux de la bibliothèque : deux photographes, un hôtel meublé, un café, un pharmacien, un laboratoire, un dépôt d'huiles grasses minérales et de liqueurs, un marchand de bois, un marchand de vin et trois ateliers d'artisans. Voisinage rassurant, comme on le voit, quant aux risques d'incendie ! Houdon eut également longtemps son atelier dans l'enceinte de la bibliothèque. C'est là que fut sculpté, notamment, le Voltaire de la Comédie Française, dont le modèle en plâtre figure toujours dans la maison.

Les aménagements successifs de la Nationale n'allèrent pas sans porter de graves atteintes aux somptueuses demeures où elle s'installa. Pour construire la grande salle de travail actuelle, l'architecte Labrousse jeta bas, en 1859, le vénérable Hôtel de Nevers et les écuries fameuses de Mazarin, où cent chevaux pouvaient tenir de front.

Plus respectueux du passé, l'architecte Roux-Spitz ne toucha pas à l'extérieur de l'Hôtel Tubœuf, édifice de pur style Louis XIII qui forme l'angle des rues Vivienne et des Petits-Champs. Par un prodige de technique, il se borna à le vider, comme un œuf que l'on gobe sans casser la coquille, pour construire dans cette enveloppe historique respectée une nouvelle demeure adaptée au besoin des livres.

Les trésors de la Nationale n'ont pas de prix. Certains volumes sont uniques au monde, comme le fameux évangélaire de Charlemagne, écrit tout en lettres d'or sur parchemin pourpre, ou comme cet exemplaire du *Christianismi Restitutio*, de Michel Servet, arraché de si peu au bûcher auquel le condamna Calvin que ses pages sont demeurées roussies à jamais par la flamme.

Pour préserver ces raretés de l'usure inévitable que constitue pour elles leur consultation, quelles que soient les précautions prises, la Nationale a créé depuis peu un service de *microfilms* qui tendra à enregistrer page par page tous les textes fragiles sur films du format cinématographique de 35 mm. de large. Le plus gros infolio pourra être ainsi ramené à peu près au volume d'une forte noix. Un appareil spécial, muni de lentilles et de jeux de glaces, permet aux lecteurs de restituer la page dans sa dimension originale, ou à peu de chose près. Ainsi, les manuscrits pourront être étudiés sur photographies et non sur communications directes. Autre avan-

Un des tableaux de commande de la machine automatique assurant la « climatisation » des magasins et de la salle de travail, ainsi que le dépoussiérage et l'humidification de l'air.



La photographie d'un document pour la bibliothèque de « microfilms », dont la consultation remplacera peut-être complètement un jour l'étude directe du manuscrit ou de l'imprimé.

Certains ouvrages, rapatriés prématurément sur l'ordre des Allemands, sortent des coffres de banque où ils ont cherché refuge pendant les bombardements.



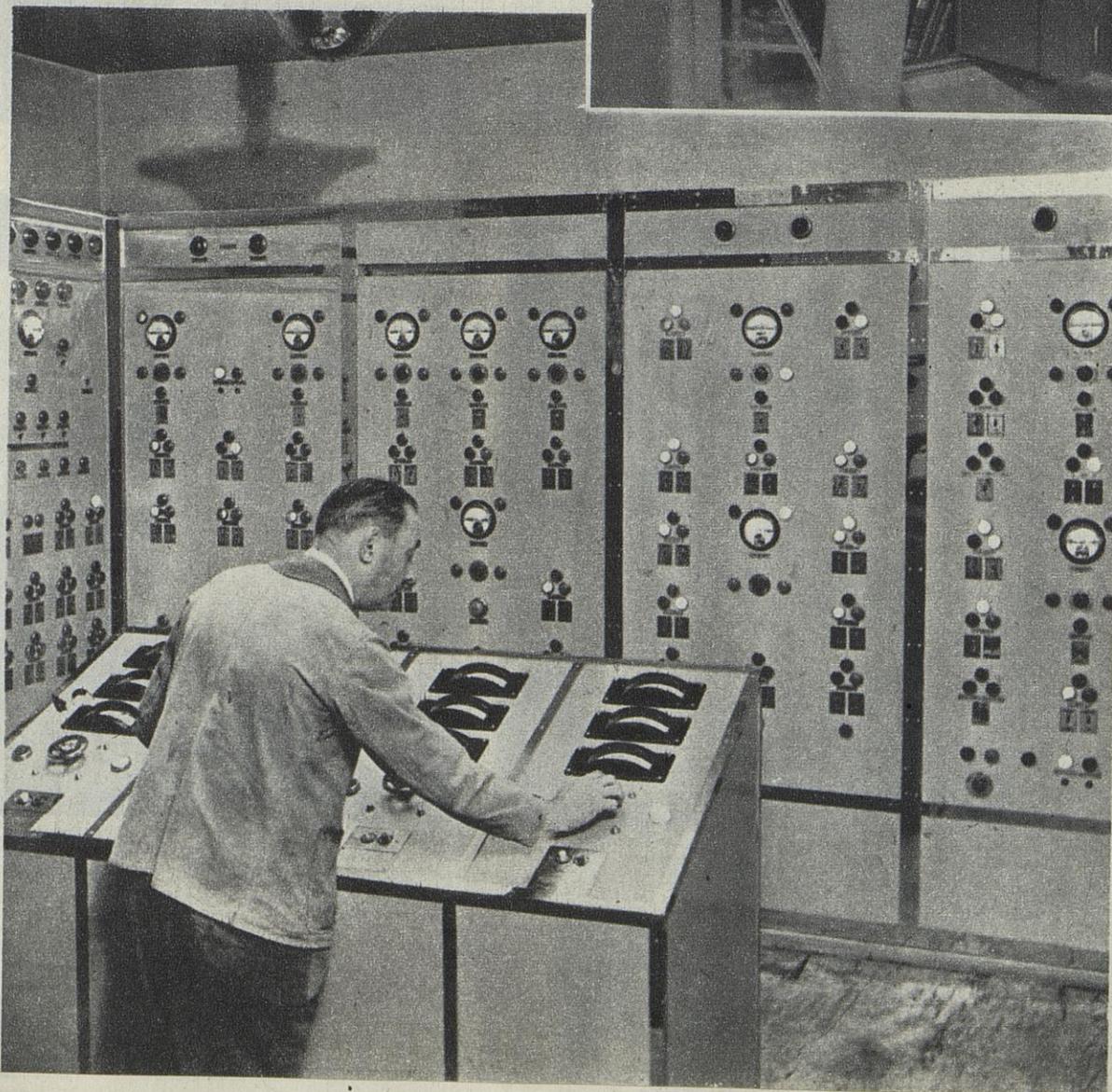
tage : la possibilité d'envoyer en province ou à l'étranger des *fac-simile* d'une scrupuleuse fidélité.

C'est ainsi que le modernisme, sous une main intelligente, loin d'être en opposition avec le passé, concourt puissamment à la préservation de reliques qui comptent parmi les plus belles créations de l'esprit humain dans le domaine de l'art et de la pensée.

MARCEL LASSEAUX.

Reportage photographique : Albert BOITIER.

Le magasin sévèrement défendu de la « Réserve », où est centralisée la fine fleur des volumes du département des imprimés.





Brume. Un matin, un petit bateau de pêche français, d'apparence anodine, s'éloigne des côtes françaises.

#### CEUX DES « DEUX-ANGES »

**I**LS sont là trois, par ce matin d'août, sur le quai de Pont-Aven, occupés à repeindre leur bateau : une petite pinasse à moteur qui porte l'immatriculation de Concarneau et l'inscription : *Les Deux Anges*. Tous trois visages burinés et hâlés : trois hommes, trois matelots, trois héros que le ministre de la Guerre, M. Diethelm, devait quelques jours plus tard décorer de sa propre main, à Rennes, lors de l'inauguration de l'exposition « L'Armée française et la Bretagne ».

Ils ont des noms du pays d'Armor : Louis Yequel, le patron ; Gildas Bihan et Gaston Guillaume, les matelots. Avec un quatrième, Paul Bihan, qui se trouve aujourd'hui en mer, ils constituaient l'équipage des « Deux-Anges », qui, complètement remis à neuf, terminera bientôt sa carrière mouvementée au musée de la Marine.

C'étaient eux les *passseurs d'océan*, ceux qui, déjouant la surveillance des Allemands, amenaient jusqu'au bateau, venu d'Angleterre, les patriotes traqués par la police nazie, et les agents de renseignements qui, leur mission terminée, rejoignaient Londres, emportant avec eux les plans des défenses ennemies, et autres documents de première importance.

Quand nous leur avons demandé comment ils opéraient, comment ils étaient parvenus à remplir si longtemps cette tâche périlleuse, ils nous ont répondu :

— Bah ! les Allemands étaient si lourds !

#### UN VOLONTAIRE DE 40

De la chance, il en fallut, certes ! Et du courage, alors ! Mais ils ont oublié de nous en parler. Ils ont oublié tout comme oubliera aussi de le faire ce jeune homme au visage décidé, au regard énergique, Daniel Lomenec'h, un autre fils de Pont-Aven, aujourd'hui lieutenant de vaisseau, qui venait d'Angleterre sur un autre bateau de pêche, à la rencontre des « Deux-Anges ». La vie de Daniel Lomenec'h, durant ces quatre dernières années, serait digne d'inspirer un roman : elle n'est que risques et aventures. A l'armistice de juin 40, Lomenec'h n'a que dix-neuf ans. Il est encore « potache » au lycée de Quimper. Mais il a entendu l'appel du général de Gaulle. Il n'aura dès lors de cesse, qu'il n'ait réussi à rejoindre les Forces françaises libres. Il part en septembre, avec quatre compagnons, à bord d'un thonier de Concarneau, « Le Lusitania ». Il n'y a pas de vent, et le bateau mettra quatre jours pour atteindre les côtes anglaises.

Après les interrogatoires d'usage, les services de renseignement britanniques lui proposent de faire des liaisons avec la France occupée. On ne lui cache pas les risques. Ce genre de mission est considéré comme extrêmement périlleux. Mais Lomenec'h accepte immédiatement.

Pendant un mois et demi, il va suivre les cours de commando. Puis c'est le départ de Falmouth, au début de novembre 1940. Daniel Lomenec'h a pris place sur un petit voilier, « Le Grec », qui, par la suite, devait être capturé par les Allemands. Le bateau arrive deux jours après, sans incident, à Port-Manech, sur l'estuaire de l'Aven et du Belon, un peu au-dessous de Concarneau. Lomenec'h se sépare de ses compagnons et gagne Pont-Aven à pied, en longeant la rivière. Il a pour mission de constituer un réseau sur les côtes françaises, réseau qui prendra en charge les liaisons avec l'Angleterre. Il va successivement établir des contacts à Douarnenez, Caen, Cherbourg, Le Havre, Dieppe, puis La Baule, Nantes et Saint-Nazaire.

#### PREMIERES MISSIONS

Les contacts sont pris. Il n'est plus maintenant que de regagner l'Angleterre. Malheureusement, le bateau qui devait revenir prendre Lomenec'h au début de décembre, est surpris par une tempête, et au lieu d'arriver à Port-Manech est entraîné jusqu'à Sainte-Marie-en-Quiberon. Lomenec'h attend vainement et, ne voyant rien venir, se décide à agir seul. Il achète un bateau à Camaret, « L'Emigrant ». C'est un langoustier de seize mètres. Il n'a pas navigué depuis deux ans. Il est de ce type de bateau camarétois, trapu, un peu lourd et difficile à manier pour les profanes. Mais qu'importe... !

Sur ces entrefaites, les marins échoués à Quiberon, ont retrouvé la trace de Lomenec'h et parviennent à le rejoindre, au prix de grosses difficultés. Mais outre Lomenec'h et les cinq matelots, de nombreux passagers vont encore prendre place à bord du langoustier : deux Polonais, des prisonniers anglais évadés, des Français recherchés par la police allemande, parmi lesquels se trouve Andrieux, qui devait devenir par la suite l'un des as du groupe Lorraine.

Le départ ne fut pas facile. Le bateau avait obtenu des

# LES "PASSEURS D'OCÉAN"

## ceux qui déjouaient la surveillance nazie

Allemands, grâce à des complicités et des démarches audacieuses, une autorisation de se rendre à Lorient. Mais tous les autres papiers étaient faux : le rôle, le congé, l'acte de francisation et, bien entendu, l'identité des hommes d'équipage. A six heures du matin, le jour du départ, une fouille inattendue des Allemands faillit bien tout compromettre. En fin de compte, tout se passa bien, et bientôt le langoustier gagnait le large, prenant non pas la direction de Lorient, comme le mentionnait l'autorisation de sortie, mais celle de l'Angleterre.

A quelques milles en mer, les douze hommes camouflés dans la cale, derrière une simple cloison de bois, pouvaient remonter sur le pont aux côtés de l'équipage. Mais la mer était grosse. Dès quatre heures de l'après-midi, le bateau faisait eau. Il n'en passa pas moins, pour gagner du temps, entre la côte et l'île d'Ouessant, ce qui à cette époque année — début de décembre — est une opération extrêmement dangereuse.

Dès le lendemain, la côte anglaise était en vue, et, bientôt, la barque entra dans le petit port de Newlyn, près de Penzance, en Cornouaille.

Deux mois plus tard, Daniel Lomenec'h était de retour en France. La traversée se fit sur le même bateau, mais bien entendu, débaptisé et repeint. Ils étaient quatre à bord : Alaterre, qui est aujourd'hui consul de France à Montréal ; Jean Le Roux, un lieutenant radio ; Milon, agent de renseignement, et Lomenec'h. Cette fois, la mission est plus précise : il s'agit de développer un réseau de renseignements en Bretagne même. Ce sera le fameux réseau « Johnny » qui devait apporter à l'état-major allié, de si précieux renseignements. Ceci se passe en juin 1941. Bientôt, sous la direction d'Alaterre, quatre postes émetteurs vont fonctionner. La mission est terminée. Et Daniel Lomenec'h qui a passé deux mois en France, regagne à nouveau l'Angleterre.

#### PERFECTIONNEMENTS

A son retour en Angleterre, Daniel Lomenec'h est désigné pour suivre les cours de l'Ecole navale. Il en sort huit mois après avec le grade d'enseigne de vaisseau. Dès lors, il va de nouveau se mettre au service de l'espionnage allié. Tous ses efforts vont tendre à créer une pseudo-flottille de pêche, susceptible d'assurer régulièrement la liaison avec la France. Il s'agira de prendre un point donné, en mer, le courrier de tous les réseaux, de débarquer et de reprendre les agents de renseignement, et aussi d'amener aux forces de la Résistance intérieure des armes et des explosifs.

Daniel Lomenec'h a proposé à l'Amirauté britannique de construire un pseudo bateau de pêche, spécialement aménagé pour les liaisons et dont il prendra lui-même le commandement. Une barque de dix-sept mètres est immédiatement mise en chantier. Elle va posséder trois moteurs de six cents chevaux, et comme armement, six mitrailleuses jumelées, deux canons de vingt millimètres, deux mortiers, deux lance-grenades et un nombre important de mitraillettes. Le bateau, par son aspect extérieur, est en tous points semblable à un bâtiment de pêche. Il



Brume. Un matin, un petit bateau de pêche britannique, dont on aperçoit les mitrailleuses jumelées, s'éloigne des côtes anglaises.

peut transporter dix mille litres d'essence. Il mettra six heures pour atteindre la côte sud de la Bretagne.

Outre ce bateau, un certain nombre de chalutiers et de pinasses à moteur vont également être mis en service pour ces liaisons. Ce sont notamment le « Dinan », le « Président-Herriot », l'« Armoussoul », le « Korrigan », le « Petit-Marcel », l'« Emigrant », d'autres encore, au total une douzaine. Ils ont pour base Helfort-River, où les services dont dépend Lomenec'h disposent à terre de trois immeubles, dont l'accès est interdit aux Britanniques eux-mêmes.

Bientôt tout est prêt à fonctionner...

#### ...« L'ANGELE ROUGE VIENDRA VOUS VOIR » !

C'est le message convenu. Il vient d'être lancé par la radio de Londres. Dans une ferme voisine de Pont-Aven, à Rudeval, sur la route de Riec-sur-Belon, le chef l'a enregistré. Il a donné à ses hommes l'ordre de se tenir prêts. Les hommes, ce sont : Yequel, Guillaume et les deux Bi-



Les deux bâtiments se sont retrouvés au lieu fixé. Sur le document du haut, on aperçoit le filin qui relie les deux navires durant le transbordement. En bas, le courrier caché dans le bidon rond va être passé à bord des « Deux-Anges ».

han. Il leur a dit aussi qu'il y aurait deux personnes à prendre. Elles ont pour l'instant trouvé refuge en un lieu où personne ne songerait certainement à aller les chercher: dans une petite mercerie de Pont-Aven, chez trois dames qui jouissent d'une fâcheuse réputation — on les dit en effet collaborationnistes —, chez les demoiselles Barbarin qui, durant près de trois ans, ont accepté ce rôle de « réprouvées », afin de n'attirer aucun soupçon sur leur activité. C'est à la stupéfaction de tous, qu'un jour, dévoilées, elles devront prendre la fuite devant la Gestapo qui venait pour les arrêter.

Le départ aura lieu à quatre heures, le lendemain.

Il fait encore nuit quand le chef arrive sur le quai avec le courrier. Il y en a plus de cent kilogs, dans de grosses valises. Deux hommes l'accompagnent: les deux passagers. Il faut faire vite, car le couvre-feu n'est pas encore levé, et les douaniers allemands fréquentent les parages. Courrier et passagers disparaissent rapidement dans une petite cale secrète dont l'orifice circulaire est camouflé complètement par un gros cordage lové.

A cinq heures, les « Deux-Anges » ont déjà descendu l'Aven, et attendent à Port-Manech le contrôle des Allemands. Un matelot est descendu avec le permis de pêche jusqu'au bureau de la douane, la « Gast », où la sortie est consignée sur un registre. Puis c'est la fouille: ils sont généralement deux, dont l'un particulièrement arrogant et méticuleux. Il se plaît à rappeler chaque fois, qu'il fut durant la guerre de 1914-18, prisonnier à Marseille, et qu'il a bonne mémoire. Avant de sauter sur le bateau, il s'enquiert d'un ton ironique:

— Nicht Tommies ?

Les matelots prennent un air faussement indigné:

— Nicht Tommies !

## RENCONTRE EN MER

Le contact a lieu généralement aux environs de deux heures de l'après-midi. Yequel, Guillaume et les deux Bihan scrutent aussi l'horizon. Il faut faire attention, car le bateau anglais ne se différencie pas sensiblement des autres barques qui croisent au large: immatriculation de Concarneau ou de Guilvinec, pavillon tricolore. De plus, pour accentuer encore la similitude, le bateau, dès son arrivée en vue des côtes françaises, stoppe deux de ses moteurs et marche à une vitesse normale. Les « Deux-Anges » répètent sans cesse leurs signaux avec le mât et la drisse. Enfin, à un mille, environ, ils l'ont aperçu: un matelot a répondu, là-bas, aux signaux en agitant une couverture. Il s'agit maintenant, pour les « Deux-Anges », d'accoster, et ce n'est pas la tâche facile, surtout quand la mer est grosse. Ça y est ! L'équipage du bateau anglais est sur le pont. Daniel Lomenec'h est parmi eux, mais les matelots pontavenois ne le connaissent pas encore, du moins sous sa véritable identité.

Les passagers clandestins des « Deux-Anges », qui depuis longtemps ont quitté leur cachette, passent sur le bateau anglais tandis que les agents de renseignements envoyés par Londres, descendent sur la pinasse. Le courrier est balancé sur le pont anglais, et les « Deux-Anges » reçoivent de leur côté des bidons d'essence de cinquante litres qui contiennent les instructions destinées aux réseaux de renseignement et aux mouvements de résistance. Ils reçoivent aussi des armes, des explosifs et d'autres bidons contenant, réellement ceux-ci, de l'essence.

Vingt fois les deux bateaux sont séparés par les lames, vingt fois remis côte à côte. Et, pourtant, l'opération dure à peine un quart-d'heure. Il ne faut pas s'éterniser, car on est à la merci d'un patrouilleur ennemi ou d'un de

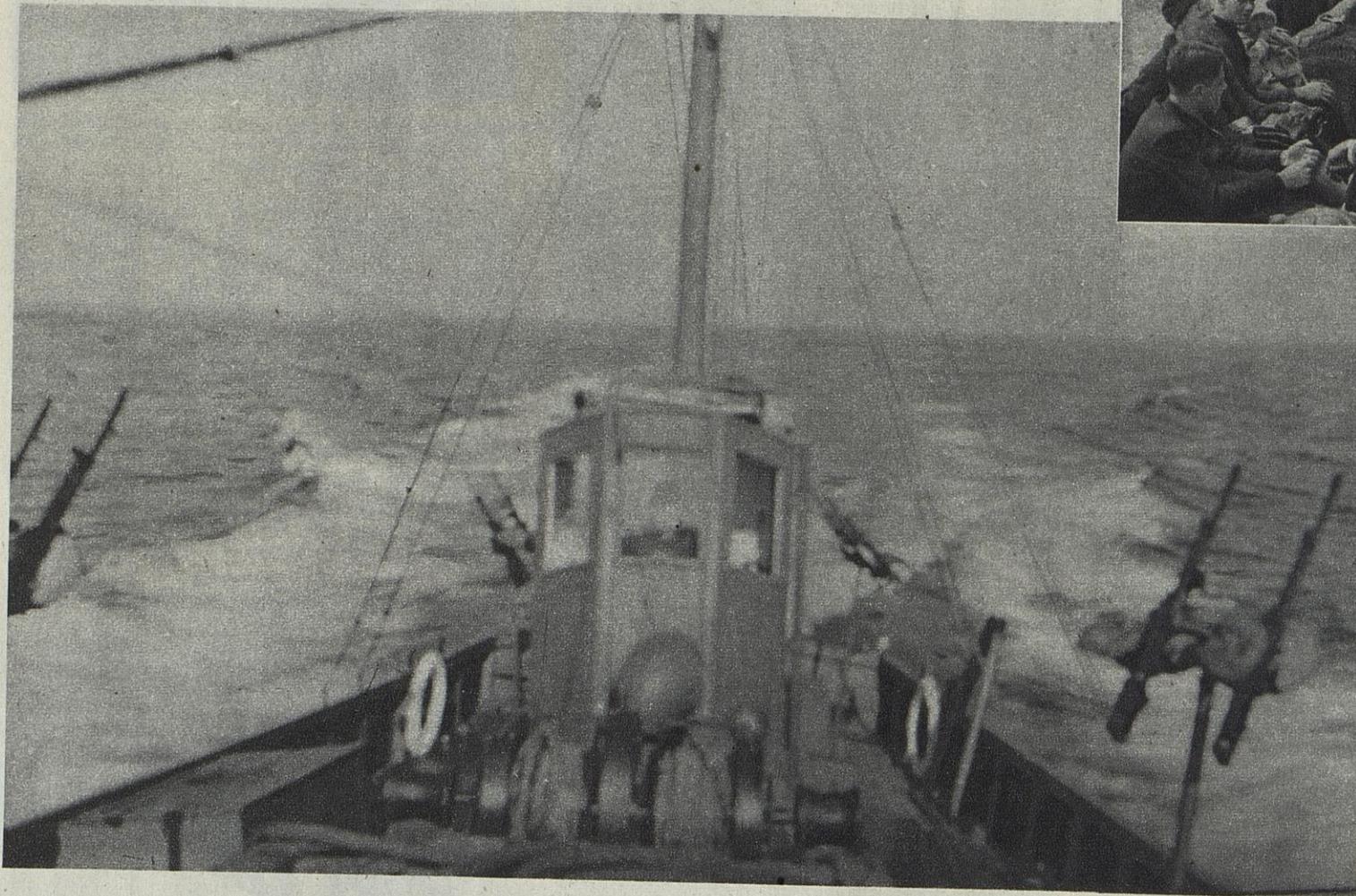
page des « Deux-Anges », qui se trouve à ce moment dans ce dernier port, a connaissance de l'arrestation des matelots du « Papillon des Vagues » qui faisait aussi quelques liaisons. Abandonnant leur bateau, déjà saisi par les Allemands, Yequel, Guillaume et les deux Bihan parviennent à s'enfuir. Des raisons de sécurité les obligent à se séparer. Mais tous continueront jusqu'à la libération à servir la résistance.

## LE NAUFRAGE DU « JOUET-DES-FLOTS »

On pourrait rappeler ici l'aventure qui fut celle de Gildas Bihan, l'un des matelots. Caché deux mois durant à Douarnenez, après sa fuite, il réussit à embarquer de nouveau sur un bateau de pêche en instance de départ pour l'Angleterre, le « Jouet-des-Flots ». Ils sont trois à bord, le patron, un matelot, et Bihan. Le 2 février 1944, ils quittent Douarnenez pour Guilvinec, où ils



Les passagers clandestins attendent le transbordement. En veston clair, le colonel Roulier, l'un des chefs du service français de renseignements.



Détail des « Deux-Anges ». On voit que la protection antiaérienne était assurée par quatre mitrailleuses jumelées.

Mais certainement leur cœur bat-il bien fort, lorsque l'un des Allemands jette un regard inquisiteur sur le cordage enroulé, qui camoufle l'ouverture de la cachette ! Pourtant, il ne s'attarde pas et descend dans la cale, cherche, fouille, déplace les objets, frappe aux cloisons, puis, ne remarquant rien d'insolite, remonte sur le pont.

Ça y est, c'est fini, ils sont partis!... Ouf !

Cap sur la Jument et les îles Glénans ! Il y a cinq milles à faire dans sud-suroît de la Jument. Après quoi, il n'est plus que d'attendre l'heure.

✱

A Falmouth, Daniel Lomenec'h a été averti de la liaison. Il s'est rendu à l'Amirauté, où il a reçu consignes et instructions. Avec son bateau, à bord duquel se trouvent, sous son commandement, six hommes et deux officiers, il se rend aux îles Scilly, où auront lieu les opérations de camouflages. Le navire est repeint, les inscriptions changées à chaque mission. Le navire doit prendre à chaque fois une silhouette différente et cela n'est pas un mince travail. En quelques jours cependant, tout est terminé. Et c'est le départ. L'équipage, et Lomenec'h lui-même, sont habillés en pêcheurs. Trois vedettes rapides et quatre appareils de chasse escortent le bateau jusqu'à 40 ou 50 milles des côtes anglaises. Après, le bâtiment ne devra plus compter que sur ses propres moyens.

Il est bientôt dans les eaux, contrôlées par les Allemands. Il file à toute allure: 20 ou 25 nœuds. Trois heures après, il est déjà en vue des côtes bretonnes. Dès lors, il n'est plus que d'attendre l'endroit désigné et de reconnaître la silhouette, heureusement familière, des « Deux-Anges ».

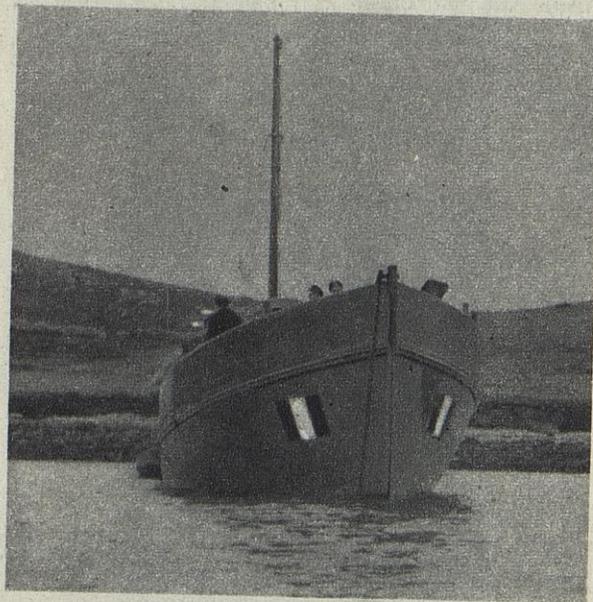
ces avions de reconnaissance qui surveillent fréquemment les lieux de pêche.

C'est fini ! Chacun prend la direction du retour. Le bâtiment de Lomenec'h va regagner les îles Scilly où des vedettes viendront prendre immédiatement le courrier pour l'acheminer vers Dartmouth et Londres. Le bateau sera démaquillé, avant de reprendre à son tour la direction de Falmouth, où personne, en dehors de l'Amirauté ne connaît le travail auquel il se livre.

Pour les « Deux-Anges », il s'agit de regagner Pont-Aven. Jusqu'au retour, le danger demeurera constant. On peut craindre tout d'abord d'avoir été repéré par les postes d'observation de la côte. Et puis, en repassant à Port-Manech, il y aura une nouvelle fouille. Le plus petit indice pourra suffire à révéler le trafic auquel se livrent les matelots bretons: le courrier dans les bidons d'essence, l'essence elle-même, qui n'est pas de la même couleur que celle utilisée en France. Il ne faut pas non plus oublier de ramener un peu de poisson puisque la pêche est le motif officiel de la sortie.

De la chance, sans doute, l'équipage des « Deux-Anges » en eut-il beaucoup. Mais certainement aussi sut-il conserver son sang-froid et sa maîtrise de soi car, au cours de la vingtaine de liaisons qu'il effectua ainsi, il n'y eut jamais le moindre incident.

Jamais ! sauf toutefois lors de la dernière qui faillit bien coûter la vie au quatre matelots. C'est en novembre 1943. A Paris, un vaste coup de filet a permis à la Gestapo d'arrêter plusieurs chefs de l'organisation. D'autres ont été tués. D'importants dossiers sont tombés entre les mains des policiers allemands. Aussitôt, des rafles et des perquisitions ont lieu à Pontaven, où les parents et la sœur de Lomenec'h sont arrêtés, à la ferme de Rudeval, et aussi à Concarneau. Par un miraculeux hasard, l'équi-



Aux îles Scilly, dans cette baie étaient installés les services de Lomenec'h.



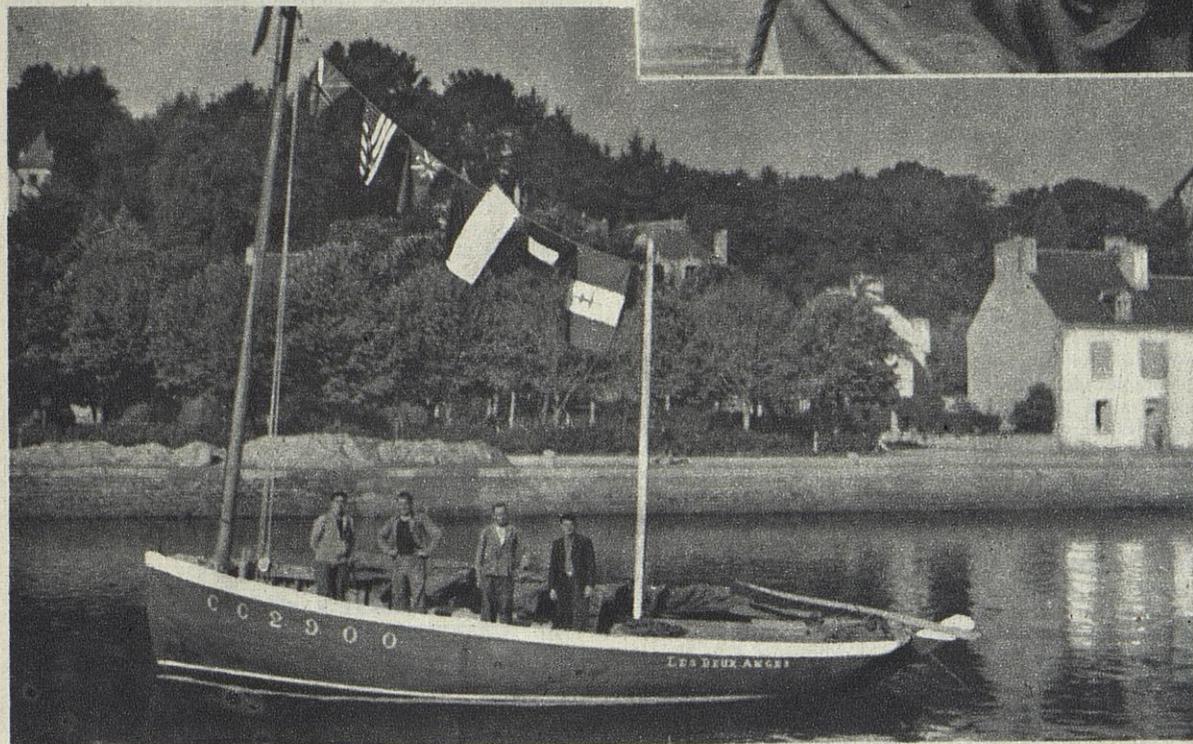
Le cuisinier du bord fait également fonction d'armurier.



Un jeune « clandestin »...

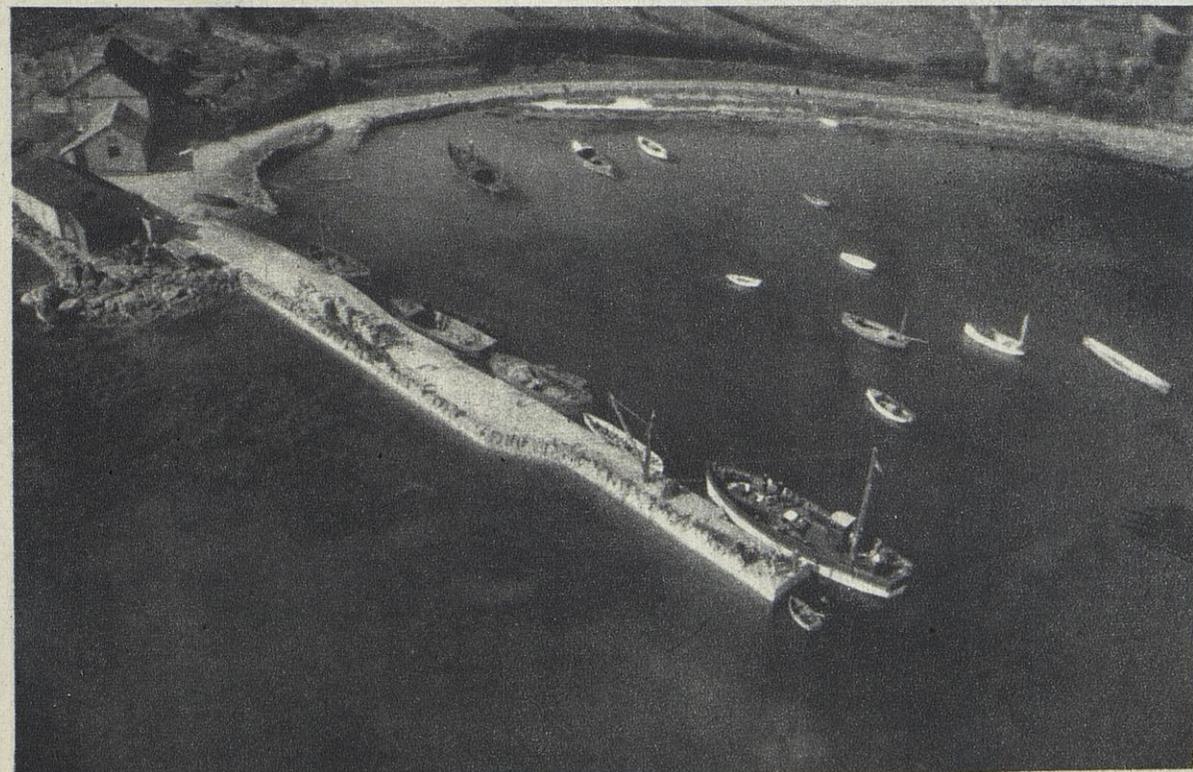


Ces trois enfants vont être amenés à bord de l'embarcation anglaise. Ils pourront bientôt sourire librement, sans cette crispation qu'on leur remarque.



Les « Deux-Anges » après la libération de Pont-Aven. L'équipage héroïque sort de l'ombre et peut enfin « poser » librement sous les emblèmes des pays alliés.

Aux îles Scilly, le bateau de Lomenec'h avait été camouflé ; il le restera jusqu'en vue des côtes françaises.



doivent prendre un chargement de pommes de terre. C'est là du moins le motif officiel de leur sortie. N'ayant pu prendre livraison de la marchandise, ils obtiennent cependant, après une nuit à Guilvinec, l'autorisation de gagner Concarneau. Suivant le plan prévu, ils sont à la nuit aux abords de la plage de Loctudy, où les attendent une trentaine de passagers: des Anglais, des Américains, quelques Français aussi, tous fuyant la police allemande. L'embarquement se fait aussitôt, et un peu avant minuit le bateau gagne la haute mer. Malheureusement, au large d'Armen, dans le raz-de-Sein, ils rencontrent une mer démontée et une forte voie d'eau se déclare dans le « Jouet-des-Flots ». Le moteur est vite noyé et il ne peut plus être question de continuer la route. Avec une voile de fortune, ils regagnent la côte, et se retrouvent au petit jour dans la baie d'Audierne, à trois mille de la Pointe-du-Raz, sous les canons et les fusils ennemis. Cependant, les Allemands, intrigués par cette manœuvre insolite, envoient sur les lieux un détachement, et c'est la fuite éperdue à travers la campagne. Dix-huit personnes furent arrêtées, mais l'équipage réussit à se tirer d'affaire. Après avoir marché toute la journée, Bihan et l'autre matelot arrivent à Tréboul dans un état d'épuisement complet. Mais ils sont sauvés !

#### « DES HOMMES ADMIRABLES »

Chance encore, bien sûr ! Puisqu'ils pourront échapper une nouvelle fois aux Allemands, tandis que nombre de leurs compagnons s'en iront mourir dans les bagnes nazis. Chance, oui ! Mais aussi courage, mépris du danger, maîtrise de soi, volonté de vaincre, sans lesquels tant de « bons sentiments » sont demeurés gratuits.

Car il était plus facile, évidemment, de se proclamer gaullistes ou antinazis, plus facile de sacrifier une demi-heure par jour à écouter Radio-Londres, que de transposer sur le plan de l'action ces « bons sentiments » que chacun se flatte aujourd'hui d'avoir nourris sous l'occupation.

Gildas Bihan et ses camarades n'ont, à ce propos, rien à envier à personne. Près de vingt liaisons — dont plusieurs par des mers déchainées — tel est le palmarès de l'équipage des « Deux-Anges ». Et les félicitations que leur adressa l'état-major français étaient amplement méritées.

— Des hommes admirables ! nous déclarait, en parlant d'eux, le député Fernand Grenier qui, recherché par la Gestapo, leur dit son salut. Des hommes admirables dans leur simplicité ! Des hommes qui auraient été bien étonnés si on leur avait dit à ce moment qu'ils étaient des héros !

Et ni la croix de guerre, qui est venue récompenser voilà quelques semaines Yequel et ses compagnons, ni les décorations dont s'orne l'uniforme du lieutenant de vaisseau Lomenec'h — parmi lesquelles les plus hautes distinctions britanniques: citation à l'ordre de l'armée, D.S.O. deux fois, « 1939-1943 Star » — ne sont sans doute en rapport avec la somme de tranquille courage, et d'efforts constants que nécessita l'accomplissement de ces missions. Encore moins en rapport avec les angoisses qui sont celles de Daniel Lomenec'h depuis la fin de la guerre, puisqu'il est toujours sans nouvelles de ses parents déportés par les Allemands.

DES HOMMES ADMIRABLES : C'étaient les « passagers d'océan »...

J. PERROT et L. LE CUNFF.

## Illusions perdues

EN février 1942, au moment où les puissances de l'« Axe » avaient la certitude de vaincre, parut dans la revue italienne *Gerarchia* un curieux factum intitulé : « L'ordre futur en Méditerranée ».

La Méditerranée constituant, il va de soi, un « espace vital » italien, la nation italienne ayant seule dépassé, dans cet espace, le stade d'Etat-nation pour s'élever à celui d'Etat-empire, les autres étant reléguées à un degré hiérarchique inférieur, l'Italie s'attribuait de plano la prérogative de nation-guide.

En conséquence de quoi la France, amputée de la Corse, de Nice et de l'Afrique du Nord, sans parler d'autres parties de son sol que l'Italie se réservait d'annexer « pour des raisons d'intégration nationale ou de sécurité stratégique », devait entrer totalement, c'est-à-dire à la fois politiquement et économiquement dans la sphère de la Grande Italie. L'Espagne, la Grèce, l'Egypte, la Turquie et certains pays du Proche Orient devaient être insérés à leur place dans la hiérarchie des nations soumises à la suprématie de Rome. Quant aux populations « sémitiques et chamitiques », dans lesquelles il est bien impossible de ne pas inclure les Arabes, elles devaient « recevoir dans l'ordre nouveau un régime de type colonial ».

Tel était le rêve mégalomane qu'égalait au grand jour une Italie fasciste intimement assurée de la victoire et convaincue qu'allait d'un coup ressusciter à son profit, et les œuvres de la Rome antique, et les exploits de l'ancienne Venise.

Las ! la réalité d'aujourd'hui est la dénégation foncière de ce rêve, car il s'agit pour l'Italie, non plus de se tailler un empire, mais de voir, au gré de ses vainqueurs, régler le sort des seules terres qui lui restent : la Libye, l'Erythrée et la Somalie italienne.

Débouché du Soudan égyptien sur la mer Rouge, attenante à l'extrémité nord de l'Ethiopie, l'Erythrée est revendiquée par l'Egypte, le Négué et l'U.R.S.S. qui, contradictoirement, convoitent la base et l'excellent port de Massaouah.

Terre aride et improductive à l'insupportable climat, la Somalie vivait naguère du transit du commerce abyssin que Djibouti et son chemin de fer lui ont entièrement dérobé : c'est une colonie sans valeur sur laquelle, jusqu'ici, personne n'élève de prétentions.

La Libye, composée de la Tripolitaine, de la Cyrénaïque et du Fezzan — un désert, une campagne, une oasis — avoisine l'Egypte et la Tunisie dont elle commande un des accès et dont elle peut, en cas de conflit, menacer la sécurité. Avec ses ports de Tripoli, de Benghazi et de Dernah, et ses aérodromes dont le plus important est Tobrouk, d'auguste mémoire, elle est un des points stratégiques du bassin méditerranéen. Dans l'arrière-pensée de la neutraliser, l'Angleterre et les Etats-Unis proposaient de la placer sous mandat international, mais l'U.R.S.S. s'y oppose, qui réclame pour elle seule la base de Tripoli, tandis que la Ligue arabe appuie la candidature de l'Egypte. La France, de son côté, revendique le Fezzan, conquis en 1943, complément naturel du Tibesti et des territoires sud-algériens, qui n'a quelque valeur que pour elle.

Qu'advient-il de ce brouillamini ? Il est sûr en tout cas que l'Italie, malheureux de *cujus* qui assiste impuissant au partage de ses biens, n'en récoltera que l'amertume de ses illusions évanouies. En ce qui la concerne, la pièce est jouée.

## Les grands chemins

### sont de mauvais voisins

Le canal de Suez, le plus fréquenté des grands chemins, doit être prochainement élargi. Ses dimensions actuelles ne sont plus adéquates aux exigences d'un trafic en constante progression, passé de 436.000 à 36.400.000 tonneaux en chiffres ronds de 1870 à 1937. Elles limitent d'autre part à 29 mètres de large et 261 mètres de long les mesures extrêmes des navires appelés à l'emprunter. Elles les empêchent de se croiser en marche, les obligent à se garer par ordre de préséance — les bateaux de guerre ayant le pas sur les paquebots-poste qui l'ont eux-mêmes sur les simples transports et les cargos — ce qui nécessite un contrôle, et ces arrêts forcés augmentent la durée du transit.

La traversée du canal de Suez, sur 173 kilomètres, prend, à la vitesse maxima tolérée de 14 kilomètres à l'heure, 13 heures 23, dont 11 heures 31 de marche effective en moyenne. Elle s'effectue entre deux rives désertiques à perte de vue où s'aperçoivent des touffes d'herbe à chameaux qui, parfois, sous l'effet du mirage, apparaissent comme des oasis entourées d'eau, et des bandes de flamands qui, serrés les uns contre les autres, se déplaçant lentement, semblent de mouvants tapis roses. Ça et là quelques caravanes, quelques âniers et, sur la rive droite, un rideau d'arbres en bordure du canal d'eau douce au delà duquel s'élèvent furtivement les panaches de fumée du chemin de fer de Suez à Port-Saïd. De nuit, l'action des projecteurs dont chaque navire est équipé

donne à l'immensité des sables un aspect fantastique de paysage de neige.

Commencé le 24 avril 1859 suivant la concession accordée par le vice-roi Mohamed Saïd « à son ami Ferdinand de Lesseps », le canal a été achevé dix ans plus tard et inauguré officiellement le 17 novembre 1869 par l'impératrice Eugénie entourée d'un parterre de rois.

L'influence française en Egypte était alors prépondérante. La Grande-Bretagne était loin derrière elle. Ayant d'abord traité le projet de Lesseps d'« attrape-nigauds », Lord Palmerston avait néanmoins déclaré que « si le canal était construit, l'Angleterre serait obligée d'annexer l'Egypte ». L'Angleterre a tenu parole. Si elle n'a pas « annexé » l'Egypte, elle lui a imposé sa tutelle, et ses garnisons. Ce que redoutait le khédive Ismaïl — « Je veux bien que le canal soit à l'Egypte, mais non pas l'Egypte au canal. » — s'est ainsi pleinement réalisé, prouvant une fois de plus qu'un Etat faible, traversé par un des grands chemins du monde, est exposé à perdre son indépendance.

Cependant l'Egypte a gagné d'un côté en valeur et en prospérité ce qu'elle a perdu de l'autre en souveraineté. Elle a obtenu la richesse, elle s'est élevée au rang de puissance, elle est devenue un centre de diplomatie mondiale, et si elle peut, demain, recouvrer son entière liberté, c'est, en somme, au canal qu'elle le devra.

Les grands chemins sont de mauvais voisins, sans doute, mais ils sont aussi des issues, et ils mènent loin.

## Berlin 1945

Les témoignages sont unanimes à qualifier Berlin de ville la plus bombardée du monde, exception faite, naturellement, d'Hiroshima. « Depuis la chute de Carthage, observait récemment le docteur Wirth, ancien chancelier du Reich, il n'est rien arrivé de semblable », et c'est très vrai.

Le centre de la ville, que les Berlinoises appellent « la ville morte », est anéanti cent pour cent, et le reste ne vaut guère mieux. Le métro, inondé en service pendant la bataille de Berlin, est devenu une « morgue souterraine » où des milliers de personnes sont restées entassées jusqu'à ces jours derniers.

Les rues, interminables, car Berlin fut plus grand que New-York, autrefois encombrées de véhicules et de piétons, ne le sont plus aujourd'hui que de décombres et de fers tordus. Les rares maisons qui tiennent encore debout sont, pour la plupart, partiellement détruites, et toutes sans vitres. La lumière et le chauffage font défaut. Quant au ravitaillement, il a fallu pendant des semaines se contenter de pain et de thé, et ces conditions n'ont guère changé pour bien des gens. Les décès sont nombreux, les cercueils manquent et, nous dit un témoin, « on creuse actuellement des tombes avant l'hiver car, lorsqu'il fera froid, les hommes ne seront peut-être plus assez forts pour un tel travail ».

Dans ce Berlin méconnaissable, dans cette ambiance de mort, la population aurait toutes les raisons de s'abandonner au désespoir. Ce n'est généralement pas son cas. Elle souffre incontestablement, mais en silence, elle ne réclame, ni ne se plaint. Elle reste elle-même, réaliste et tenace, ardente au relèvement de ses ruines, convaincue qu'après le terrible hiver viendra le printemps. Elle cherche hors de chez elle les nécessaires dérivatifs à ses tourments : trente-cinq cinémas ont rouvert dans la seule zone britannique et des centaines dans tout Berlin, le *Deutsches Theater* a repris ses représentations avec *Nathan le sage*, de Lessing ; l'Opéra fait fureur, et les récitals de musique se multiplient. Les acteurs évoluent comme si, derrière la scène, n'existait pas « une fosse de quinze mètres de profondeur où le moindre faux pas risquerait de les précipiter » et n'ont pour s'habiller d'autres « loges » que « des locaux sans toit ni murs ». A côté de ces dispensateurs de joies intellectuelles, pullulent les lieux de plaisirs et, plus simplement, les mauvais lieux : cercles clandestins, boîtes de nuit, officines de marché noir où tout se vend à des prix inimaginables y compris la morphine, l'opium et la « coco ».

Telle est la vie paradoxale que mènent actuellement les Berlinoises, sans s'intéresser le moins du monde à la politique, décidés et indifférents, énergiques au travail et faibles au plaisir, accessibles à la joie tout comme à la douleur mais fièrement dressés contre celle-ci et s'abandonnant à celle-là. Leur ville est morte, mais ils restent debout, dans leurs vices et dans leurs vertus, comme s'il ne s'était rien passé.

## Pour mieux se connaître

S'il est vrai que les ententes entre Etats sont basées sur l'intérêt mutuel, il n'est pas moins certain qu'une bonne harmonie entre les peuples doit aider au maintien de cette entente. Or, pour mieux s'apprécier, il faut d'abord se mieux connaître.

C'est d'accord avec ce truisme que M. Paul Mantou, ci-devant professeur à l'Université de Londres, a proposé la mise au point d'un programme scolaire spécial applicable aux écoles de France et d'Angleterre, com-

prenant : 1° l'explication philosophique et historique des raisons qui militent en faveur du rapprochement des deux nations ; 2° l'enseignement de l'Angleterre aux Français, et vice versa.

L'idée est excellente, et l'initiative heureuse. Nos deux vieilles nations ont été jusqu'alors séparées par une incompréhension qui les a parfois entraînées à d'injustes interprétations. Elles sont souvent parties, l'une à l'égard de l'autre, d'un préjugé défavorable. Leur bon accord a trop souffert d'« histoires » soulevées hors de propos en marge des plus graves questions. Comme disait Charles Benoist, les « histoires » empêchent de voir l'histoire.

## Le théâtre en U. R. S. S.

Le théâtre d'expression russe a toujours eu un caractère original nettement tranché. Tantôt simple à l'extrême, tantôt fastueux et coloré, il est fascinant, pénétrant, empoignant.

Lénine l'avait si bien compris qu'il l'a immédiatement traité non comme une simple distraction, mais comme un aliment spirituel sur la composition duquel il était important de veiller. L'ayant soumis aux directives d'un Commissaire du peuple spécialement désigné, il l'a élevé au rang d'institution d'Etat.

Parce qu'elle assume tous les risques et parce que ses buts sont exclusivement culturels, cette organisation, libérée de l'inquiétude mercantile qui entraîne tant de nos directeurs de salles à exploiter le mauvais goût du public, ne produit que des œuvres saines et assure en même temps aux comédiens une sécurité absolue. Peu lui importe le déficit dès l'instant où la pièce est valable. L'an dernier, rien que pour Leningrad et Moscou, il a dépassé 26 millions de roubles, 260 millions de francs — chiffre offert à la méditation de notre directeur des Beaux-Arts face aux difficultés navrantes au milieu desquelles se débattaient tant de scènes françaises, notamment la Maison de Molière.

Mais il ne suffit pas d'avoir de bons théâtres, il y faut de bons comédiens. Les conservatoires russes s'en chargent, au premier rang desquels se place l'*Institut théâtral de Moscou* qui forme non seulement des artistes mais aussi des metteurs en scène, des accessoiristes, des décorateurs et des machinistes.

Quant à l'administration théâtrale, elle répond au principe de participation des différents intéressés : un directeur commercial, un directeur artistique, et un conseil formé de représentants du public, des auteurs, des artistes et des employés.

Telles sont les bases du fonctionnement des théâtres en U.R.S.S. Elles témoignent de cet esprit d'ordre, de discipline et d'organisation dont le régime fait preuve en toutes choses et répondent à la pensée de Lénine lorsqu'il disait que « l'art, et spécialement l'art dramatique, doit devenir, au sens étymologique du mot, la religion du peuple soviétique ». Les résultats atteints lui ont donné raison.

## Trois hommes d'Etat sont morts

Trois hommes sont morts depuis un an dans ce coin de notre Côte d'Azur affectionné des hommes d'action en quête de repos, qui va de Monte-Carlo à la frontière de l'Italie : Hanotaux, Titulesco, Tardieu.

Hanotaux, leur doyen et, jusqu'à son dernier soupir, le plus frais de corps et d'esprit, habitait sur la hauteur à peu près à mi-chemin de la grande et de la basse Corniche. Il aimait à recevoir, à causer, et vous retenait longtemps dans sa bibliothèque illuminée de soleil. A quatre-vingt-dix ans, il était à peine un vieillard, sa mémoire étonnait, sa voix demeurée jeune surprenait davantage encore. Il représentait le savoir, l'expérience et le discernement.

Titulesco, qui habitait le Grand-Hôtel du cap Martin, demeuré très « quartier latin », étourdissait par son exubérance et par les mouvements de ses grands bras. Il ne restait jamais en place. Il y avait dans son allure quelque chose d'élastique, de dégingandé, de simiesque. Je me souviens d'avoir visité avec lui la singerie du docteur Voronoff à Grimaldi : la comparaison s'imposait. Mais sa parole était comme un feu d'artifice. Il incarnait l'esprit latin.

Tardieu, retiré à Menton — trop tard, après une vie trop agitée —, tout d'abord à l'hôtel *Annunciata*, ensuite dans cette villa de la « Tête du Commandant » qu'il avait fait construire pour loger sa riche bibliothèque de près de 40.000 volumes, recevait volontiers les amis de passage mais descendait rarement en ville. Comblé des plus beaux dons de l'intelligence et de l'esprit, il avait tout appris et tout retenu. Il était la facilité.

Ces trois voisins, qui d'ailleurs se fréquentaient peu, eussent-ils juxtaposé dans un personnage idéal leurs qualités maitresses et leurs attributs magnifiques, auraient constitué sans nul doute le type parfait de l'homme d'Etat.

FABIUS.

## LETTRES TROIS ESSAIS SUR GIRAUDOUX

TROIS essais sur Jean Giraudoux, l'un de M. Gabriel du Genet, qui porte en sous-titre : *Un essai sur les rapports entre l'écrivain et son langage* (Jean Vigneau), un autre de M. Jacques Houlot, *Le Théâtre de Jean Giraudoux* (Pierre Ardent), un troisième de Claude-Edmonde Magny : *Précieux Giraudoux* (Editions du Seuil), m'ont fait revivre quelques heures dans la compagnie d'un des hommes les plus séduisants et les plus décevants qu'il m'ait été donné d'avoir pour amis.

Je l'avais connu au café Vachette, vers 1909, dans la compagnie de Jean Moréas et d'Antoine Albalat. Autour de deux ou trois tables de marbre, près de la porte du café s'ouvrant en pan coupé dans l'angle de la rue des Ecoles et du boulevard Saint-Michel, il s'était formé là une petite société d'amis et de camarades que rien n'unissait que le goût de la conversation, la chance de disposer de certains loisirs et l'amour de la littérature. Je dois ajouter que beaucoup d'entré eux étaient du Midi, ce qui expliquerait ce goût pour la vie de café que je n'ai jamais vu pousser si loin que par eux... Mais je n'ai pas à faire ici l'histoire du Vachette. Jean Giraudoux n'y était pas très assidu; il y venait toutefois assez souvent pour que les plus anciens souvenirs que j'ai de lui se rapportent à ceux que j'ai gardés de ce café. Du groupe de Moréas, Giraudoux était sans en être. Il y apportait son ironie, son esprit pince-sans-rire, cet air d'absence, d'indifférence, de légère moquerie et de subtile mystification qui est resté jusqu'à la fin la dominante de sa façon d'être. En vieillissant, il s'y ajouta une nuance de mélancolie et même de tristesse, mais, dans sa jeunesse, son indifférence souriante était absolument imperturbable et le brave Albalat qui l'aimait beaucoup (et Giraudoux partageait, je le sais, mon goût pour l'auteur du *Style en vingt leçons*) s'en montrait décontenancé, sinon choqué. Il trouvait Giraudoux « inhumain », ce qui n'était pas si mal jugé. Je me rappelle que, lorsque nous apprimes la mort du père de Giraudoux, Albalat s'écria : « Qui sait ? Giraudoux va peut-être souffrir un peu. Cela lui fera du bien. » Albalat voulait donner par là à entendre qu'il avait manqué jusqu'alors à Giraudoux l'expérience de la douleur et que sa littérature s'en ressentait. Cela aussi était vrai. Je revois encore Giraudoux à son retour des Dardanelles. Dans l'intervalle, le Vachette avait disparu. Nous nous réunis-

sions alors à la Taverne du Panthéon. Légèrement blessé, décoré de la Légion d'honneur, passé à peu près sans examen de la diplomatie commerciale dans la politique, Giraudoux donnait l'impression d'un homme encore jeune à qui tout réussissait comme par enchantement, et la formule rend bien l'idée que nous nous faisons de lui et de sa destinée. Une complicité générale des circonstances et des hommes semblait lui assurer bonheur et succès. Dans quelle mesure cette complicité s'est démentie par la suite, c'est ce qu'il serait indiscret de rechercher à présent. Abandonnons cette tâche aux biographes...

Autant qu'il était possible d'être l'ami de Giraudoux, je devins donc son ami. Le sentiment était paralysé en lui par une pudeur extraordinaire, cette pudeur qui le faisait taxer d'indifférence et donnait tant de prix à ses rares accès d'abandon. En vertu d'une sorte d'accord tacite, il était convenu entre Giraudoux et ses amis qu'on ne parlait jamais d'affaires sérieuses, et l'amitié était du nombre. Aucune manifestation, aucune protestation d'amitié n'était de mise avec lui. Il était sous-entendu qu'on s'aimait bien, et voilà tout. On parlait de préférence des choses les plus futiles, les plus légères. Cependant, il n'y avait aucune futilité dans Giraudoux. Je crois même que, sous son masque d'indifférence ironique, il cultivait une philosophie très amère et très désabusée, mais ici je pense surtout au Giraudoux des dernières années. Celui d'avant 1914 ne laissait rien soupçonner de semblable. Son plus proche ami était à cette époque René Gillouin, son ex-condisciple de Normale, que nous retrouvâmes à Vichy, en 1940, conseiller intime du maréchal Pétain, mais anti-lavalien et anti-collaborationniste résolu.

La dernière fois que je rencontrai Giraudoux, place Vendôme, peu de jours avant sa mort, comme je m'excusais de ne pas être encore allé voir sa pièce, *Sodome et Gomorrhe* :

« Moi non plus, me dit-il, je ne l'ai pas vue. Si vous voulez, nous irons la voir ensemble, »

Il voulait dire, je suppose, qu'il ne l'avait pas encore vue de la salle.

Peut-être est-il mort sans avoir vu de cette façon *Sodome et Gomorrhe*.

ANDRE BILLY,  
de l'Académie Goncourt.

### chanson

Les meneurs du jeu  
Ont voulu venir  
Pour nous étrangler  
Rien qu'avec leurs doigts,  
Pour nous échanrer  
Rien qu'avec leur poigne,  
Pour nous dépecer  
Rien qu'avec leurs yeux.  
On n'a pas prié,  
On a travaillé.  
Souffre qui pourra,  
Les voilà broyés.

### rites à Alberte de Bombis

On avait liberté  
De marcher tout le jour dans  
les terres labourées  
Pour trouver vers le soir,  
Au centre d'un buisson,  
Un silex égaré  
Où la flamme a pris forme.

Deux poèmes inédits de Guillevie.

## THEATRE ROSIERS BLANCS PAR M<sup>me</sup> SIMONE (Théâtre des Mathurins)

Si elle est presque toujours la réalisation d'un grand espoir, la sortie de l'enfance n'est pas forcément une réussite. Ce moment où se découvre la vie ne ménage pas que de souriantes perspectives. Certaines âmes, conçues pour le rêve et toutes ses grandeurs, subissent un choc dont elles mettent longtemps à se libérer. Et le premier amour, le plus fort dit-on, n'est souvent que le prolongement heurté d'une convalescence. Ajoutons que l'univers dans lequel se débat le début de l'adolescence est, malgré l'apparence de toute une littérature, bien plus difficile à traduire qu'il n'y paraît. L'écrivain atteint déjà la maturité quand il remonte à ses sources. En principe, il lui manque donc l'autonomie des sentiments : il se raconte avec du retard, et son émotion, même si elle est de qualité, risque de prendre des rides. Aussi est-on, dans *Rosiers blancs*, frappé tout d'abord par la justesse de ton. C'est déjà une réussite. Mais il y en a d'autres qui apparaissent moins par le tracé des personnages et le choix du sujet, déjà souvent traité, que par le sentiment constant d'un art dramatique fort et net.

Pour la première nouveauté de la saison, nous pénétrons de plain-pied dans la réalité. Voici qui rompt d'un coup avec la saison passée, où la poésie, faussée ou vraie, a rendu emphatiques tant d'ouvrages. Et on s'aperçoit, cependant, que la poésie peut parfaitement se marier avec la réalité, avec la nudité d'un langage habituel, contenu et peu imagé : constatation banale, mais tout de même agréable. Donc, voici un drame, un vrai — bien que les armes à feu n'y soient pas meurtrières. Un drame qui participe de notre façon moderne de nous tenir et de nous exprimer, après Julien Green ou Jean Cocteau. La sensibilité doit avoir fait des progrès, puisque le spectateur n'a plus besoin de l'éclat de voix, de

la redondance, du geste violent pour être ému et emporté. Mme Simone, au cours de sa carrière de comédienne, a traversé l'époque théâtrale de l'incontinence verbale. On ne doute pas, en lisant ou en écoutant ses œuvres, qu'elle y a appris par contraste les bienfaits de la sourdine. Non point que l'action de cette pièce-ci se passe entre deux eaux, mais l'éclairage sentimental, quoique fort clair, n'y est pas malheureusement excessif.

Puisqu'il y a un drame, il y a une action. Racontons donc cette action. Cette fois, cela paraît indispensable. (Méfiez-vous en général des raccourcis de la critique. Si la critique escamote le récit d'une pièce, c'est souvent pour dissimuler son indigence.) Deux orphelins débarquent à Paris, venant de leur province à tics, noblesses et illusions. Ils sont vêtus de noir, inquiets, étonnés et ardents. Un peu trop étonnés peut-être. L'action se déroule en 1937. Je ne crois pas qu'à cette époque la jeunesse de Montpellier était encore aussi facile à épater. Les adolescents se font recueillir par une famille étrange, pas du tout faite pour souscrire à leurs élans. Cette famille est composée de leur tante, plus comique que ne l'a cru Mme Davia, parente éberluante et éberluée, d'une cousine irritante et d'un aimable et fort aimé pique-assiette toujours à la recherche du miracle que constitue le billet de mille. Dans le désordre de ce groupe, on perçoit un arrière-écho d'immoralité. C'est un ensemble très à la page. Aussi s'étonne-t-on un peu du décor, en soi fort réussi, mais trop vieillot, lui-même plus provincial que de raison. On comprendrait aisément un musée bouleversé de la laideur bourgeoise, mais pas ce froid arrangement de garnitures de cheminée, de cadres photographiques noirs. Je sais bien qu'il s'agit de l'intérieur d'une maîtresse de piano, mais il s'accorde mal avec les courants d'air fort actuels que ses habitants y font circuler. Gâchis moral et

dîners hasardeux, les enfants ne sont pas à leur aise. Si le garçon, vite amoureux de sa cousine s'habitue, la fille, Pauline, dite Poussy, se sent souvent proche du vertige. Mais elle rentre ses larmes, comme pour les réserver au seul chagrin qu'il lui convient de pleurer : la mort de sa mère. De plus, comme dans un honnête roman de Mme de Ségur ou d'Hector Malot, elle s'est jurée de traîner son frère sur les pavés de la gloire, là où les noms des hommes arrivent seulement à retentir. Le garçon est violoniste. Il faut qu'il entre au Conservatoire. Mais la cousine le dérange. Première alarme de Poussy auprès de qui, bien qu'attendri par une pureté dont il profite, Villeneuve, le pique-assiette, se livre à des escroqueries de petite envergure. Tout le fragile équilibre intérieur de l'adolescente est bousculé en même temps : son frère n'est pas reçu à l'examen d'entrée et elle apprend que Villeneuve s'est joué d'elle. Alors, elle souhaite mourir. Par bonheur, le revolver que la Providence met toujours dans les tiroirs des meubles de théâtre était chargé à blanc. Et en même temps que son frère consent enfin à repartir avec elle à Montpellier, il lui est révélé que, sur le plan sentimental tout au moins, Villeneuve ne se moquait pas de sa pureté. C'est le triomphe de l'innocence.

Peut-être, justement, est-ce sur ce triomphe que je ne suis pas d'accord avec Mme Simone. A travers l'ironie, et la vitesse de son dialogue, elle avait maintenu l'épaisseur du drame. Sans être très cruel, on souhaiterait un dénouement moins moral, plus adapté à l'adorable personnage blessé qui nous montre ses plaies. A cette réserve près, et en mettant surtout à l'avant de notre mémoire un second acte étincelant, on salue dans l'art de Mme Simone une bien singulière vigueur. Les replis de l'enfance, tous les froissements que nos cœurs avaient oubliés, il faut les retrouver d'un coup. Il n'est pas de résur-

rection plus miraculeuse, et par conséquent plus difficile, que celle des années cruciales par lesquelles l'enfance commence l'apprentissage de l'âge adulte. A dix-sept ans, l'amour joue déjà son rôle. Et Mme Simone a bien vu de quel amour déchirant, absolu et merveilleux il s'agit. Elle veut que la cousine agressive se trompe pour mieux montrer qu'elle, elle ne se trompe pas. A cette pièce, nous verrions volontiers un sous-titre à la mode ancienne : « Rosiers blancs ou les Ravages de la Pureté ». Cette impression de tempête, de ruines soudaines, Mlle Lise Topart, qui joue Poussy, nous l'impose avec intensité. Voici une nouvelle venue qui sera célèbre demain. Rarement, on avait vu un feu aussi sauvage éclore du premier souffle. Un visage d'ange où se marquent tous les stigmates. Une grâce dans l'instant de son déploiement. Pas un geste de trop, pas un geste oublié : le théâtre des Mathurins aime assez les révélations, et celle-là est de taille. Quoique moins frappant, le jeu de M. Michel François, le frère, est déjà d'une grande finesse. Cet acteur tient peut-être la chance légitime qui, un soir d'avant la guerre, s'abattit sur François Périer. Le pique-assiette, c'est M. Marcel Herrand. On l'a revu avec plus de joie qu'on ne saurait le lui dire. Il nous rend cette fantaisie, cette grâce qui firent de l'École de la Médiance une création impossible à oublier. Pour être antipathique, M. Herrand doit se forcer. Mais il y parvient mal. Dès le début de la pièce, malgré ses petites vilénies, on savait que son personnage nous détromperait sur lui-même. L'aisance est rare aujourd'hui, sur une scène. Elle a encore son champion en Marcel Herrand. Ce champion, le moins volontaire qui soit bien entendu (sinon ce ne serait plus de jeu), imprime à tout ce qu'il crée une marque qui ne ressemble à rien ni à personne.

René LAPORTE.

**LE 6 AOUT 1945**, date à jamais mémorable dans l'histoire de l'humanité, tombait la première bombe atomique, libérant la plus prodigieuse énergie qui ait été créée sur la surface de notre planète, depuis ses plus lointaines origines. Cet événement donna lieu — comme il était à prévoir — à une littérature abondante, souvent sensationnelle, parfois erronée, mais toujours désireuse d'instruire. Malheureusement elle comportait le tort d'être trop souvent hermétique à vouloir être trop claire!

Ce que l'homme de la rue assimile peut-être avec le plus de facilité, ce sont les effets produits par l'explosion, et l'avalanche de termes savants, le déluge de protons, électrons, neutrons, négatons et autres produits et sous-produits de l'atome ne font que compliquer à ses yeux le problème, en le dégoûtant à jamais de la physique et des physiciens.

Ce qu'il suffit de connaître, c'est que cette énergie prend naissance au sein de l'atome après son bombardement par des « neutrons », véritables projectiles ultra-rapides, lancés de l'intérieur d'un « accélérateur de vitesse » appelé « cyclotron ».

Enfin, si nous ajoutons que l'atome est quelque chose d'infinitement petit — qu'un millimètre pourrait en contenir plus de 10.000 alignés les uns à côtés des autres, nous nous rendons compte des difficultés qu'éurent à surmonter les savants pour atteindre une cible aussi infinitésimale.

Pour nous qui ne sommes pas des physiciens, qu'il nous suffise de retenir ce bref aperçu et conclure, à la suite de l'homme de la rue, que l'énergie existe puisqu'elle a fait ses preuves, que par conséquent, celle-ci ne peut dorénavant être considérée comme une curiosité de laboratoire et qu'en définitive, l'homme tient en son pouvoir la vie ou la mort : s'il est bon, il peut accroître le bien-être de ses semblables, s'il est mauvais, disparaît de la planète avec tout ce qui, sur sa surface, respire et se perpétue.

Avec les deux bombes lancées sur le Japon, s'achève, espérons-le, le but définitif de l'énergie intra-atomique.

#### LE BRIQUET ATOMIQUE

Dire que cette énergie pourrait s'exercer dans tous les domaines, n'est pas déraisonnable à la condition de

# autour de la bombe atomique

tion de notre planète, allégeant le poids de tout ce qui se trouve sur sa surface, diminuant d'autant nos moindres efforts.

Cette formidable énergie, qui nous permettrait de faire des miracles, comment sera-t-elle exploitée? Sur ce point capital le secret n'est que partiel, car le seul fait d'avoir pu réaliser une *stabilité dans l'instabilité* et conserver, neutraliser l'énergie jusqu'à l'instant choisi pour son expansion, constitue en soi une véritable victoire sur l'élément le plus instable qui soit.

En somme, des trois étapes envisagées — étapes qui devront nous amener graduellement à l'utilisation rationnelle de la force intra-atomique, deux seraient déjà franchies. Celles de la *création* et de la *conservation*; la troisième, la plus difficile à atteindre, est dans sa *domestication*.

Parvenue à cette ultime étape, vers laquelle toutes les nations du monde devront tendre leurs efforts, — et en particulier la France qui a le privilège de posséder, en la personne de M. F. Joliot, le plus capable des spécialistes, — la plus belle et aussi la plus prestigieuse des conquêtes de l'homme, sera en mesure d'accomplir, sera celle de l'espace interastral.

C'est ainsi qu'au seuil de l'ère atomique nous voyons s'annoncer l'ère astronautique. En voici les raisons!

#### L'ÉNERGIE « NUCLÉAIRE » AU SERVICE DES ASTRONAUTES!

Dès qu'on approfondit tant soit peu le problème astronautique, on s'aperçoit qu'il repose tout entier sur la vitesse, partant l'énergie.

En effet, quelles sont les conditions que devront remplir les astronautes pour quitter la Terre?

Avant tout atteindre la vitesse de 11.180 mètres-seconde, soit un peu plus de 40.000 kilomètres-heure. Outre cette condition indispensable, la vitesse au départ, de même que la valeur de l'accélération, devront être basées sur la résistance physiologique des passagers.

Cette dernière nécessité doit accroître, de façon considérable, la charge propulsive et rendre, dès le début, le problème irréalisable avec les combustibles existants.

ne pas tomber dans l'excès en songeant dès à présent à l'économie que nous ferait réaliser — par exemple — l'usage d'un « briquet atomique ».

Partout où le charbon, l'essence, le mazout s'avèrent indispensables pour faire tourner les machines, propulser les véhicules, l'énergie « nucléaire » ou atomique, pourrait être appliquée avec le plus grand profit.

La structure économique du monde sera sans aucun doute menacée, et contrainte à se plier aux exigences créées par la grande découverte.

Que ceux qui croient à l'assassinat, qui réclament la destruction du secret et la mise hors la loi de la bombe atomique, en se réclamant de la civilisation, cessent leurs vaines agitations: d'abord, parce que la science n'a jamais abdiqué ses droits et que le progrès n'a jamais rétrogradé; ensuite parce que si l'énergie intra-atomique est effectivement dangereuse dans ses applications militaires, elle n'est pas pour cela plus à craindre que le couteau ou le rasoir, instruments utilitaires et pourtant dangereux s'ils sont employés à d'autres fins qu'à celles pour lesquelles ils furent créés.

N'oublions pas que les explosifs qui, en temps de guerre, détruisent des milliers de vies, sont utilisés en quantité beaucoup plus grande en temps de paix pour faire sauter des blocs de rocher, construire des routes, exploiter des carrières, aider l'homme dans sa tâche foncièrement pacifique et constructive.

Mais si variées qu'en soient les applications, la désintégration atomique n'est, dans bien des cas, considérée que comme un « produit de remplacement ». Certes, on pourrait, en y réfléchissant un peu, éviter les chemins battus, en proposant par exemple de redresser l'axe terrestre pour créer, du pôle nord au pôle sud, un printemps perpétuel... ou bien accroître la vitesse de rota-



Le docteur Hempelmann cherchant à déterminer la radioactivité de la zone où la bombe atomique fut essayée. On remarquera que le savant, pour éviter que du sable radioactif ne pénètre dans ses chaussures, se protège avec des sacs de toile.

Bref, que fallait-il pour que l'astronautique devienne non plus seulement possible mais réalisable?

Avoir à sa disposition l'énergie illimitée fournie par la désintégration des atomes, qui sous un faible volume contenait la puissance prodigieuse grâce à laquelle nous pourrions nous déplacer à travers notre système solaire.

Les astronautes comptaient fermement sur cette énergie. C'est tellement vrai que, dès 1927, ils inscrivaient, en tête d'une liste assez longue de problèmes à résoudre, le mot *atomistique*.

Aussi, la libération de l'énergie révélée par l'explosion de la bombe lancée sur Hiroshima, met-elle entre leurs mains la clef qui leur manquait encore pour l'accomplissement de la plus belle, mais aussi de la plus audacieuse des ambitions de tous les temps.

A. ANANOFF.

Un tank historique. C'est le « Sherman », spécialement équipé, grâce auquel les experts se rendirent sur le terrain où eut lieu le premier essai de la bombe atomique.

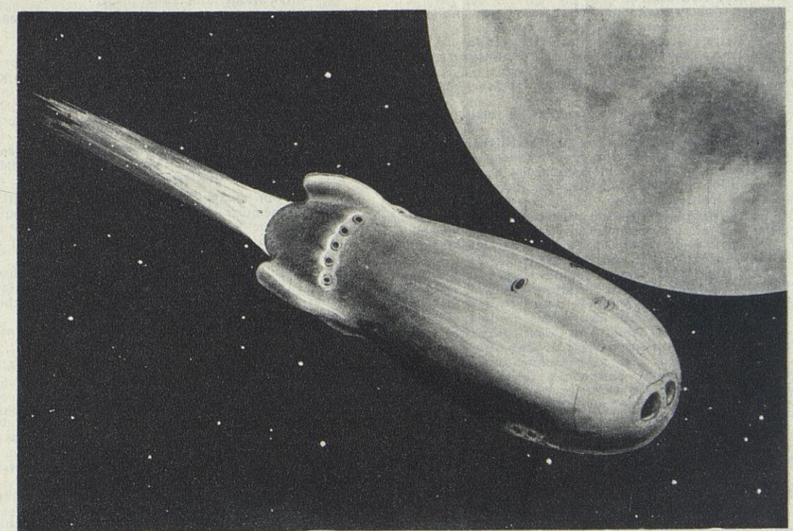
Mais la réussite du problème ne réside pas seulement dans l'obtention de la vitesse de libération: l'astronef doit encore être en mesure de maintenir, sur les trajectoires qui le séparent des planètes et qui se comptent par dizaines, voire des centaines de millions de kilomètres, une accélération sans cesse progressive; ceci est indispensable pour le maintien à l'intérieur de la cabine des conditions normales terrestres, sauvegardant la vie des astronautes, et écourtant, d'une façon appréciable, la durée des parcours.

Quarante-neuf heures vingt minutes suffiraient pour atteindre Mars, là où il aurait fallu plus de 90 jours 18 heures en « chute libre ».

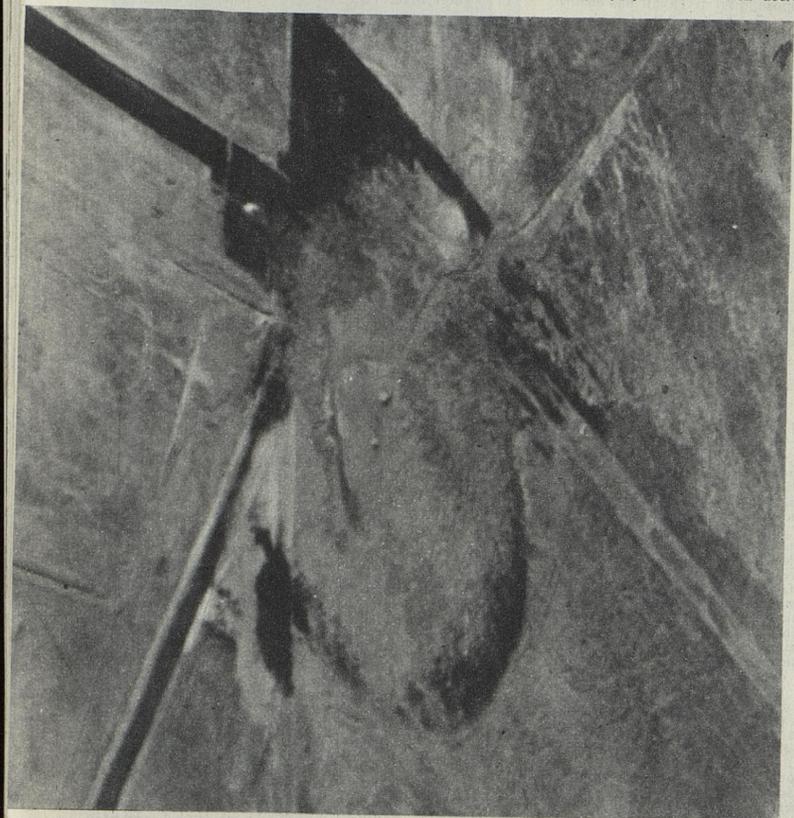
Est-il nécessaire de souligner qu'en impliquant à l'astronef sur les immenses trajectoires cosmiques une « accélération constante », les astronautes devront dépenser avec prodigalité la charge propulsive, charge particulièrement puissante, car ils atteindront, dans le voisinage de Mars, environ 800 kilomètres-seconde. Comme une telle vitesse devra être freinée afin de permettre la descente, une dépense complémentaire d'énergie s'avère indispensable.

Et, pour peu que nous songions au retour, nous nous apercevons que toute la suite de manœuvres que nous venons brièvement d'examiner, devra se répéter en sens inverse.

Il ressort du présent exposé qu'en astronautique, la vitesse n'est pas seulement la rançon de notre libération, mais encore qu'elle est en quelque sorte une assurance pour les astronautes, qui grâce à elle pourront se diriger, lutter contre l'influence attractive des astres, garantir



Un dessin exécuté en 1937 d'après les plans et les calculs de M. Alexandre Ananoff. L'Astronef de l'avenir au voisinage de la planète Mars. On disait « utopie » naguère, que dit-on maintenant?



Il y avait là une tour d'acier. La photo aérienne révèle un cratère de huit cents mètres de diamètre environ!



Le terrain s'est cristallisé. Le sable cristallisé deviendra pour les New-Yorkais le dernier bijou à la mode...

# une FEMME va être assassinée!

par KELLEY-ROOS

Traduction de

Simone JACQUEMONT

Le ménage Troy, détectives connus, passent leur soirée au coin du feu. Téléphone. Frank Lorimer, inconnu, appelle au secours d'une femme dont il annonce l'assassinat imminent. Ils ont rendez-vous dans un bar, où ils ne voient personne mais reçoivent un message dans une boîte d'allumettes : un nom, Sally Kennedy, et une adresse d'hôtel. Ils s'y rendent et voient la future assassinée qui rit de leurs craintes. En la quittant, un second message est remis. Il contient l'adresse de l'ancien chauffeur du père de Troy et sa femme interviewent la tante de la victime future, qui les reçoit avec aigreur. Puis ils retournent chez miss Kennedy juste pour la voir monter dans un taxi qui démarre. Poursuite. Elle prend un train dans lequel ils sautent et où ils la rejoignent au wagon restaurant. Arrêt. Disparition de Miss Kennedy. Recherches.

Il n'était pas question d'insister.  
— Pourrions-nous avoir une chambre ? dis-je à brûle-pourpoint.  
Son front se barra.  
— Oh ! Impossible ! Je n'ai qu'un personnel très réduit l'hiver. Et vous n'avez pas retenu. Non vraiment, je ne vois pas comment...  
— Nous ne sommes pas difficiles, dit Jeff. Nous ferons au besoin la cuisine, la vaisselle, nos lits, nos chaussures.  
Il sourit, hésita, puis, finalement, tendit à Jeff le registre et une plume. Jeff commença d'écrire : « Monsieur et Madame... », et me regarda. L'hôtelier aussi regardait et ses sourcils eurent un petit mouvement significatif. Ayant enfin opté pour notre véritable identité, Jeff inscrivit nos noms.

— Je vais vous aider à monter vos bagages, fit l'hôtelier quand ce fut fait.  
Nous n'avions pas de bagages. Tout était à recommencer.  
— Ecoutez, dis-je, nous avons entrepris cette petite visite tout à fait inopinément, mais il n'empêche que nous soyons mariés.

— Monsieur et Madame Troy ! Mais bien sûr. J'ai vu votre nom dans les journaux je ne sais combien de fois. Vous vous occupez de crimes, n'est-ce pas ? Si vous voulez me suivre, je vais vous conduire à votre chambre. La chambre était du type banal. J'allai à la fenêtre. Notre chambre se trouvait au centre d'un bâtiment en forme de U et j'en pouvais voir les deux ailes apparemment inhabitées.

— Allons voir, Sally.  
Nous frappâmes au numéro 12. Aucune réponse ne vint et Jeff se décida à ouvrir la porte. La chambre, toute semblable à la nôtre et certainement occupée comme l'attestaient les objets de toilette sur la coiffeuse, la robe de chambre sur le bras d'un fauteuil, le lit défait, était néanmoins vide.

— Cherchons-la, dis-je.  
Le hall présentait maintenant un tableau plein d'animation de la chaleur. Quant à Sally Kennedy, elle restait invisible. Une dame s'offrit gracieusement à nous faire une place près du feu.

— Je suis Miss Dawson, déclara-t-elle.  
— Et moi, Miss Rawleigh, fit sa voisine. J'ai vu votre nom sur le registre. Vous êtes ici pour longtemps ?  
— Pour la nuit, seulement.  
— En voyage de noces, je parie. Miss Dawson, sans aucun doute féru de romanesque, eut le sourire malicieux et attendri qui convenait. Jeff la déçut rudement.

— Pas le moins du monde. Nous sommes mariés depuis quatre ans.  
— Deux, rectifiai-je.  
— C'est vrai. Il me semble que c'est hier.  
— Sont-ils adorables ! s'exclama Miss Dawson avec des clignements d'yeux à sa compagne.

Jeff regarda sa montre. « Sept heures dix. Haïla. Nous sommes en retard, Miss Dawson, Miss Rawleigh, enchanté. »

Il m'entraînait vers le bar. Sally Kennedy ne s'y trouvait point. Mais deux hommes, un grand corpulent à la chevelure blanche et un jeune, maigre, anguleux et de mine revêche se tenaient appuyés au comptoir. Une arche séparait le bar de la salle à manger. J'y jetai un coup d'œil. Elle était vide.

— Il doit y avoir une véranda ou une bibliothèque, dis-je. Allons voir si Sally...  
— Mary, corrigea Jeff, Mary Thompson.

Une main touchait mon épaule. Le monsieur corpulent, un cocktail à la main, s'adressait à moi :

— Ne voulez-vous pas prendre quelque chose avant le dîner ?  
— Ne leur demandez pas, Merrill, mais amenez-les. Venez, vous autres !

— Ne faites pas attention, prévint Merrill. Ces savants n'ont aucune manière. Que désirez-vous, madame ?  
J'optai pour une « old fashioned ». Jeff m'imita.

— Vous entendez ? Trask, pas besoin de demander s'ils sont jeunes mariés !  
Trask ricana et pressa un timbre à côté de lui. Au même instant, un groom surgit d'une porte près du bar.

— Deux « old fashioned », commanda Merrill, un autre whisky à l'eau, et un autre « martini » et « cherry ».

Puis il se lança dans de grands éloges de Chappawan Lodge. Veuf, il trouvait l'endroit admirablement situé, juste assez près de New-York, pour vaquer à ses affaires.

— Rien ne pourrait me décider à vivre en ville. Il étendit les bras et aspira l'air avec conviction. Il avait des yeux bruns presque bovins à force de placidité.

Le groom revint avec les consommations. Merrill nous invita à nous asseoir plus confortablement dans un des box. Trask, levant son verre, proposa d'un air sarcastique un toast au tohu-bohu vivifiant des grandes villes.

— Vous ne paraissez pas être ici de votre plein gré, lui dit Jeff. Ordres du médecin ?  
Trask lui jeta un regard perçant. Pourquoi dites-vous cela ?

— Dame, je suppose que vous n'êtes pas venu vous enterrer ici pour y être à l'abri des... indiscretions de la police ?  
— Vous croyez ça, Troy, fit Merrill goguenard. Eh bien, moi, figurez-vous que je m'attends depuis quatre mois à voir la police venir l'appréhender d'un jour à l'autre.

Trask fit une affreuse grimace. Était-il possible qu'il fût depuis quatre mois dans ce désert ! Il avala une gorgée de whisky.

— Eh bien ! oui, continua-t-il, vous avez dit juste. Il paraît que je me suis trop passionné pour certaines recherches scientifiques au point d'en oublier quelques élémentaires nécessités comme manger et dormir.

Je n'écoutais plus Trask. Je regardais par-dessus la tête de Merrill l'escalier du hall. Des escarpins d'argent dotés d'une paire de vertigineux hauts talons, une jupe de soie fleurie et finalement l'entière silhouette apparut. Ce n'était pas Sally Kennedy.

Elle se jeta dans un fauteuil près de Merrill.  
— Quelle journée divine ! Savez-vous ce que je vais faire ce soir ? Vagabonder dans la neige. La neige ! J'adore la neige. Qu'y a-t-il de plus pur, de plus virginal que la neige ? Ah ! je crois que je vais prendre un whisky.

Elle saisit Jeff par le bras et le regarda dans les yeux :  
— Croyez-vous qu'un whisky me ferait du mal ?  
— Je crois qu'il ne vous fera que du bien, répondit Jeff ahuri.

— Hou ! le vilain tentateur. Ah ! le « Corbeau » ! Vous m'avez entendue dans « Le Corbeau », n'est-ce pas ?  
— Non, dit Jeff.

— Non ? Elle n'était pas vraiment froissée. Plutôt incrédule. Je dis toujours le « Corbeau ». Vous avez bien été à mes récitals ?  
— Récitals ?

— Je m'en doutais. Vous ne me reconnaissez pas. La scène change tellement. Elle se pencha sur lui. Là, maintenant, vous y êtes ? Mary Thompson. La chanteuse Mary Thompson.

Mon regard croisa celui de Jeff. Une voix pleine d'ongion annonçait le dîner. Mary Thompson sauta de son fauteuil et alla passer son bras au bras de l'hôtelier qui radiodiffusait la nouvelle à travers le hall.

— Qu'a-t-elle besoin de venir ici ? ricana Trask. Ne lui suffit-il pas de torturer ces dames des clubs de femmes ?  
Merrill éclata de rire et s'adressant à nous :

— Dînez donc à notre table. Nous vous protégerons contre les attaques du « Corbeau ».

— Merci, dit Jeff. Nous vous rejoignons.  
Les deux hommes passèrent dans la salle à manger. Jeff finit son verre, vola une cerise dans le mien.

— Sally n'a pas rempli sa fiche. Nous avons été mis dedans.  
— Qu'allons-nous faire ?  
— Lui demander où elle est. Et il désigna l'hôtelier qui revenait vers le bar.

— Il y a une jeune fille ici, monsieur...  
— Kramer.

— Monsieur Kramer. Son nom est Sally Kennedy, et nous serions très désireux de la voir.  
— Kennedy, dites-vous ? Il secoua la tête. Non, monsieur Troy, il n'y a personne de ce nom-là à la Loge. Je ne comprends pas...

— Moi non plus, dit Jeff d'une voix tendue. Nous l'avons vu entrer ici. Nous vous avons même aperçu avec elle. C'est une très jolie fille rousse.

— Pour autant que je puisse compter sur la fidélité de ma mémoire, dit Kramer d'un ton ironique, je puis affirmer que je n'ai pas reçu de jeune fille ni aujourd'hui ni aucun autre jour. Mrs Troy, votre mari est-il sujet aux hallucinations ?  
— Nullement, dis-je. Je vous ai vu moi aussi avec elle.

— En ce cas, il s'agit d'une affection familiale. Si vous le voulez bien, nous discuterons de la chose un peu plus tard. Ne venez-vous pas dîner ?  
— Il ment, dis-je, quand il fut passé dans la salle à manger.

— Naturellement. Elle est ici et il le sait.  
— Jeff, peut-être essaie-t-il de l'aider et croit-il que nous sommes contre elle.

— C'est peu probable. Tu as bien vu qu'il connaissait mon nom. Ecoute, en te poussant au bout de la banquette, peux-tu voir ce qui se passe dans la salle à manger ?  
— Je vois Miss Rawleigh à sa table, dis-je, et Kramer debout tourné de notre côté.

— Dès qu'il se sera détourné, prévient-moi.  
— Tu vas persécuter ?  
— C'est la seule chance que j'aie en ce moment où il est occupé, car il ne m'en donnera plus l'occasion.

— Jeff ! Ne vas pas attraper un mauvais coup.  
— Entendu. Si je rencontre de drôles de citoyens avec

des revolvers, je ferai juste comme si je ne les voyais pas. Que fait-il maintenant. Haïla ?

Kramer parlait avec le garçon. Soudain, au-dessus du brouhaha général, la voix de Miss Thompson, que je ne voyais pas, se détacha impérative. Kramer se retourna et disparut de mon champ de vision.

En trois longues foulées silencieuses, Jeff sortit du bar. J'entendais toujours le cliquetis de la vaisselle et le murmure des voix venant de la salle à manger. Soudain, je vis Kramer qui se tenait debout sous le porche de la salle à manger, les yeux fixés sur moi. Je fis semblant d'être en conversation avec Jeff. Il fit un pas. « La salle à manger n'est ouverte que pendant une heure », fit-il.

« Nous venons tout de suite », répondis-je. Il fit un autre pas en avant. « Je vais dire au garçon de servir les jus de tomates à votre table », et s'inclinant aimablement il rebroussa chemin. Quelques minutes passèrent. Kramer allait revenir. Je me penchai du côté du hall.

Personne. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait me fit me glisser à nouveau dans le box. Quelqu'un était entré derrière moi. Quelqu'un qui allait voir que j'étais seule. Il n'y avait pas à inventer la présence de Jeff maintenant. La porte claqua et j'attendis le bruit des pas. Mais il n'y eut aucun mouvement, aucun son. Si personne n'était entré dans le bar, la porte s'était donc refermée sur quelqu'un qui en sortait. Je me mis à genoux sur la banquette et regardai par-dessus la cloison du box. Il n'y avait personne. Je me laissai tomber sur mon siège. Quelqu'un avait été assis derrière nous et s'en était allé tout doucement. Trop doucement.

Sans même jeter un coup d'œil dans la salle à manger, je me précipitai hors du bar. Peu m'importait qu'on me vit. Je voulais trouver Jeff avant que l'homme du baf ne l'attrape. Je bondis jusqu'au second étage. C'était là, dans les chambres donnant sur le palier que les quelques clients étaient parqués. Sally Kennedy devait donc se trouver dans cette partie-là de l'hôtel. Jeff devait l'avoir révisé et en ce moment explorait le troisième après avoir fait les ailes. J'y grimpai.

La lumière qui fusait du vestibule en-dessous était insuffisante pour m'être d'aucun secours. Droit devant moi, je vis d'énormes portes à glissières. On me suivait. Je saisis le bouton d'une des portes, la fit glisser, et bondissant à l'intérieur, la repoussai doucement. Je comptai les pas qui montaient l'escalier. Ils avaient atteint le palier et s'étaient arrêtés, hésitants. Les pas se rapprochaient. Je plongeai dans l'épaisse, effrayante obscurité, tâtant l'air de mes mains tendues, à droite, à gauche, devant, derrière. Enfin, je touchai quelque chose de solide. C'était rond. Mes bras l'encerclèrent. C'était une colonne. J'avancai encore et sentit la douceur d'un épais velours. La porte brutalement poussée cria. Un rayon de lumière coupa la pièce. J'étais dans la salle de bal de Chappawan Lodge. Je vis la lumière éclairer la draperie de velours derrière laquelle je m'étais blottie et qui encadrait une fenêtre. Je retins mon souffle et pressai ma joue contre le mur glacial. A travers la fenêtre, j'apercevais l'aile gauche de la Lodge. Deux fenêtres éclairées projetaient leurs rectangles lumineux sur le tapis de neige de la cour. Soudain, j'entrevis l'éclair des cheveux de Sally Kennedy comme elle s'approchait d'une des fenêtres. Les pas s'éloignaient et avec eux la lumière disparut. J'entendis le grincement de la porte qui se refermait. Je comptai alors les fenêtres obscures qui précédaient celle où était apparue Sally. Il y en avait quatorze. A deux fenêtres par chambre, celle de Sally se trouvait donc être la huitième. Je tâtonnai jusqu'à la porte et attendis que les pas eussent redescendu l'escalier pour l'ouvrir. Le moment était venu. Quittant l'effrayante obscurité du troisième étage, je descendis vers le vestibule éclairé du second. Le hall se remplissait à nouveau de bruit. Le dîner était terminé. Je m'élançai vers le couloir conduisant à l'aile gauche. Je pouvais distinguer les quatre premières portes, mais je dus tâtonner ensuite jusqu'à la huitième. Sally, murmurai-je. Sally Kennedy !

Sans attendre la réponse, j'ouvris. La chambre était plongée dans l'obscurité. Je grattai une allumette que je tins au-dessus de ma tête. C'était une chambre toute pareille à la nôtre. Une vilaine lézarde grimaçait au-dessus du lit sur lequel Sally Kennedy était étendue. L'allumette retomba en grésillant et s'éteignit. Même à la lueur de sa petite flamme clignotante, j'avais vu qu'elle ne dormait pas. La tête pendant hors du lit, les yeux vitreux et au coin des lèvres entr'ouvertes ce mince filet de sang... Sally Kennedy était morte.

Les lumières éblouissantes du hall semblaient agressivement braquées sur moi quand je me trouvais face à face avec Kramer. Il était rouge et serrait et desserrait convulsivement les poings.

— Cette histoire, Mrs Troy, est extravagante. Je ne souffrirai pas que vous jetiez le discrédit sur la maison.

— Elle est morte, murmurai-je, morte assassinée !

— Un assassinat ! Quelqu'un a été assassiné ?

Trask, assis dans un fauteuil de cuir, un magazine sur les genoux, ricanait bizarrement. Merrill arrivait du fond du hall l'air grave et interrogateur.

— Il ne veut pas me croire, criai-je en me tournant vers eux, mais je vous dis que je l'ai vue.

— Vu qui ? Mrs Troy, demanda Merrill.

— Son nom est Sally Kennedy. Elle est dans l'aile du second étage. Morte, assassinée.

— Il n'y a pas de Sally Kennedy morte ou vivante dans cet hôtel, hurla Kramer.

— Puisque je vous dis que je l'ai vue entrer ici...

— Que se passe-t-il, Haïla ?

Jeff descendait l'escalier. Je me précipitai vers lui. M'entourant de ses bras, il se tourna vers Kramer :

— Allons voir si Haïla se trompe.

Kramer, furieux, alléguait le manque d'électricité dans cette partie de l'hôtel, à quoi Merrill répliqua d'un ton tranchant que si Mrs Troy avait pu identifier le corps sans lumière cela était d'autant plus faisable avec un quelconque lumignon. Guidés par Kramer portant une lampe, nous fûmes donc en procession jusqu'à la chambre où j'avais trouvé Sally morte. Devant la huitième porte, Kramer s'arrêta. « Celle-ci, Mrs Troy ? » J'acquiesçai. Il l'ouvrit. Je reconnus la chambre, la lézarde, mais le lit était couvert d'un grand drap poussiéreux et il était vide.

Kramer me regarda, réprimant mal un sourire ironique. « Peut-être nous sommes-nous trompés de chambre ? »

— Non, c'est bien celle-ci. Je reconnais la lézarde. C'est ici que je l'ai vue.

— Si vous désirez que nous poursuivions nos recherches...

— C'est bon, dit Jeff, me pressant la main, ma femme s'est trompée, voilà tout.

Il y eut un étrange soupir et Miss Dawson glissa sur le parquet. « Oh, mon Dieu ! elle se trouve mal. Toutes ces émotions... » s'écria Miss Raleigh.

— Emotion ou désappointement, fit Trask.

Il neigeait toujours. La maison craquait sous la tempête et le vent rabattait sans cesse les volets de notre chambre.

— Je suis persuadé que tu l'as vue, Haïla, dit Jeff, mais entre le moment où tu as quitté sa chambre et celui où nous y sommes montés, on a eu le temps d'enlever le corps.

— Qu'allons-nous faire ?

— Retourner à New-York et avvertir la police. Allons !

Miss Dawson avait repris ses sens quand nous descendîmes dans le hall et bavardait avec son amie et Mary Thompson.

— Et dire qu'elle parlait à la radio, cet après-midi, pleine de vie et de santé et que maintenant...

— Que dites-vous, Miss Thompson, vous avez entendu Miss Kennedy à la radio aujourd'hui ?

— Evidemment. Tout le monde l'a entendue. Elle était au programme de Marguerite Hilton et racontait ses épouvantables aventures chez les Japonais.

— C'est bien simple, dit Miss Raleigh avec un petit rire en s'arrêtant de tricoter, tous les dimanches, quoi qu'il arrive, j'écoute à 4 heures l'émission de Marguerite Hilton.

— A quatre heures, répéta Jeff lentement. Sally Kennedy parlait sur les ondes à quatre heures.

— N'est-ce pas effrayant ? Elle aura quitté le studio pour venir droit ici y mourir, dit Miss Thompson d'une voix mélodramatique. J'ai toujours pensé que cet endroit avait quelque chose de sinistre.

— Mais peut-être était-ce un disque ? objecta Jeff.

— Un disque ! s'écria Miss Rawleigh au comble de l'indignation. Mon cher monsieur, les programmes de Marguerite Hilton sont absolument improvisés et directs. Et d'ailleurs vous avez tous entendu comme Miss Hilton gronda gentiment Miss Kennedy pour être arrivée avec quelques minutes de retard ?

Nous nous regardâmes Jeff et moi et fîmes quelques pas vers l'embrasure d'une fenêtre.

— Cette radio, dis-je, serait-ce une imposture ?

— Non, Haïla, l'imposture c'est la fille rousse. Sally Kennedy n'est pas morte, du moins pas encore. Nous n'avons que le temps d'avertir la police. Monsieur Kramer, puis-je appeler New-York au téléphone ?

— New-York ? Oh, désolé ! Ne le saviez-vous pas ? Les fils téléphoniques ont été abattus par la tempête.

— Mais peut-on avoir une voiture pour Chappawan ?

— Nous n'avons pas de voiture à l'hôtel, M. Troy, et je crains que vous ne deviez renoncer à votre coup de téléphone. J'espère qu'il n'est pas d'importance capitale.

— Assez important pour me faire aller à pied à Chappawan.

— A pied ! Kramer parut horrifié. Par une nuit pareille, vous ne pourriez jamais !

— Vous ne connaissez pas les Troy, monsieur Kramer. Haïla, prends ton manteau.

Kramer parut réfléchir. « Attendez un instant. Le concierge a une guimbarde. Je pourrais peut-être le persuader de vous conduire. » Il revint tout souriant. « C'est arrangé. Mais attention ! Ne vous laissez pas tromper, monsieur Troy. Dix dollars ; c'est amplement suffisant. » Merrill nous accompagna jusqu'à la porte et nous serra

cordialement la main sans s'informer de la nature de ce coup de téléphone intempestif.

Le concierge était au volant, emmitouffé jusqu'aux oreilles d'une peau de mouton. Il nous fit signe de monter derrière. Jeff s'approcha de lui.

— Vous demandez dix dollars pour nous conduire à Chappawan ?

— Oui.

— Et vous pensez que vous pouvez ?

Je le vis reculer. Sa voix se durcit.

— Cela me semble beaucoup. Viens, Haïla. Rentrons.

Interloquée, je jetai un coup d'œil vers la portière et dans le rétroviseur mon regard croisa celui de l'homme. Ces yeux fuyants, ce long nez pointu, c'étaient ceux du type à la photo qui dans le train avait failli nous faire manquer la fausse Sally.

— Jeff, dis-je, qu'arriverait-il si nous continuions notre chemin à pied ?

— On nous tirerait dessus sans aucun doute.

— Oh, Jeff ! Je ne peux pas retourner à la Lodge.

Kramer, la fille rousse, le concierge et tous les autres !

— Le fait est que nous sommes bel et bien pris au piège. Mais il faut rentrer pour repartir ensuite, mais



— Cela me semble beaucoup. Viens Haïla. Rentrons.

Dessin de Claude TOLMER.

cette fois sans en aviser personne. Courage, Haïla, et ne va pas recommencer à courir toute seule les corridors.

Un groupe d'innocentes créatures assises par un soir d'hiver dans le salon d'une honnête pension de famille, tel était le tableau qui s'offrait à notre vue en entrant dans le hall de Chappawan Lodge. Et cependant, chacune de ces personnes pouvait être un maillon de la chaîne criminelle qui enserrait le destin de Sally Kennedy.

Je pouvais sentir leurs regards dans mon dos tandis que nous nous dirigeons vers le bar.

— Deux grogs, commanda Jeff.

Il fixait la porte menant à l'office pendant que je buvais. Je devinaï qu'il pensait à découvrir une issue possible. Nonchalamment, nous y allâmes. Le garçon était assis lisant son journal. Il leva la tête et nous sourit. Nous battîmes en retraite.

Un petit sourire errait sur les lèvres de Kramer comme il nous regardait monter l'escalier vers notre chambre. Jeff en ferma la porte au verrou et sans allumer se dirigea vers la fenêtre.

— Est-ce très haut ? demandai-je.

Il ne répondit pas. Je m'approchai. Une ombre sortit du mur et se tourna vers notre fenêtre. Nous étions cernés. Je commençai à trembler.

— Il y a un escalier au bout de l'aile droite, murmura Jeff, essayons.

Nous n'avions pas fait trois pas sur le palier que nous nous arrêtons. Une porte en face de notre chambre s'était silencieusement ouverte...

Ma tête tournait. « Chérie, qu'y a-t-il ? Tu as l'air drôle. Combien as-tu pris de ce grog ? »

— Ce grog ?

Mon étourdissement commençait à s'atténuer. Je sentis les gifles que Jeff m'administrait sur chaque joue. Je pus me redresser, la chambre était dans l'obscurité, mais je distinguais le visage de Jeff tout contre le mien.

— Pardon, chéri. Je me suis trouvée mal, je crois.

— Trouvée mal ! Voilà cinq heures que tu dors. Il est quatre heures et demie du matin.

— Le grog ! Tu n'en avais donc pas pris ?

— Non. Comment te sens-tu ?

Je me levai. J'étais fourbue, en proie à une violente migraine. On entendit soudain un craquement de plancher, puis des bruits étouffés. Jeff me fit coucher et se jetera à côté de moi.

— Les voilà qui reviennent. Fais comme si tu étais encore évanouie.

Je fermai les yeux et feignis la plus complète immobilité. La porte ne s'ouvrit pas, mais à travers mes paupières je sentais la lumière se promener sur mon visage, s'y attarder un instant. L'obscurité se fit à nouveau. Il y eut un bruit sourd en bas dans le hall, puis le silence.

— Que s'est-il passé, Jeff ?

— Ils nous inspectaient par la lucarne. Nous avons une heure devant nous maintenant. Te sens-tu d'attaque ?

— Je crois.

Jeff arracha les draps du lit et les noua. « J'ai toujours rêvé de faire cela », dit-il. Il les lança par la fenêtre. Aucun bruit, aucune réaction. Nous enfilâmes nos manteaux. Nous étions prêts à quitter Chappawan Lodge et son hospitalité sinistre.

Nous entrions dans la neige jusqu'aux genoux. Nous allions horriblement lentement. Je m'attendais à chaque pas à un cri, ou à un coup de feu. Enfin, nous arrivâmes au bas du grand virage en épingle à cheveux. Cela me prit d'un seul coup. Je me sentis soudain incapable d'avancer. Jeff me prenant dans ses bras me mit sur une clôture basse en pierre qui bordait la route. J'entendis le ronronnement du moteur avant que l'auto n'apparaisse. Instinctivement, j'agitai le bras. Je me sentis brutalement saisis par l'épaule et allai m'aplatir derrière le mur à côté de Jeff. L'auto rampait maintenant près de nous. C'était celle qui nous avait attendus devant Chappawan Lodge. Nous nous enfonçâmes dans la neige. Le bruit du moteur graduellement décréut. Je pris une longue respiration.

— Désolé de vous avoir fait manquer cette promenade, madame !

— Dieu soit loué, dis-je.

Une voiture abordait à son tour le virage. Nous reconnûmes un camion de voirie par la pluie de cendres qui s'échappait spasmodiquement de l'arrière.

— Crois-tu qu'il voudra nous prendre, Jeff ?

— Il ne manquerait plus que cela ! Ne sommes-nous pas des contribuables ?

Ce que nous vîmes tout d'abord en arrivant dans la gare de Chappawan, ce fut un gros poêle ventru. « Il n'y a pas de cabine téléphonique », constata Jeff avec humeur. La femme nous regarda. « L'employé de la gare n'arrive qu'à 6 h. 30 », nous expliqua-t-elle aimablement. « On prend ses billets dans le train. » Un homme ouvrit la porte derrière nous.

— Peut-on téléphoner d'ici ? demanda Jeff à la femme.

— Un télégramme ne ferait-il pas aussi bien l'affaire ? Ecrivez votre message et laissez-le avec l'argent au guichet. Morton l'enverra dès qu'il arrivera.

Le petit homme s'arrêta de battre la semelle. « Je verrai à ce qu'il l'envoie, dit-il. Mon train n'est qu'à sept heures moins le quart. »

Jeff remercia, griffonna sa dépêche, plia un billet dedans et glissa le tout sous la grille du guichet. Le train entra en gare. Je m'installai confortablement à ma place. Pour la première fois depuis dix-huit heures, je me sentais à mon aise. Dans quelques minutes la police aurait le télégramme.

— Jeff, dis-je, tout va bien maintenant ?

— Oui... Il paraissait préoccupé, inquiet.

— Je n'arrive pas à trouver le joint. Pour le compte de qui opère cette bande ? Louis Kennedy est mort. Sa femme est à New-York et jouait tranquillement au bridge quand Lorimer fut assassiné. Quant à la rousse, nul doute qu'elle s'était substituée à Sally Kennedy pour nous faire perdre la trace. Elle dut prendre peur après le meurtre de Lorimer, et quand elle nous eut sur ses talons ce fut une panique.

— Mais comment a-t-elle pu savoir que nous allions chez Sally Kennedy ? Comment eut-elle le temps de se préparer à jouer son rôle ?

— Un des acolytes était sans doute au Belfast qui lui a téléphoné. Souviens-toi que Lorimer ne put nous parler puisqu'il dut se servir de la boîte d'allumettes pour correspondre avec nous.

— Quelqu'un du Belfast ? Jeff ! C'est...

— Oui, Haïla. Le type du box qui commanda à boire pour lui et son copain c'est celui qui, à la gare de Chappawan, m'a proposé de veiller à la transmission de mon télégramme. Je ne l'ai pas reconnu sur le moment à cause de son col relevé et de sa casquette. Ah ! il nous a bien eus.

— Alors, la police ?

— Qu'importe, dans dix minutes nous serons nous-mêmes auprès de Sally Kennedy.

Nous étions sur le quai avant l'arrêt du train.

— Miss Kennedy est sortie il y a quelques minutes à peine, nous fut-il répondu au bureau de l'hôtel.

En deux enjambées, Jeff fut sur le portier : « Miss Kennedy ? Où allait-elle ? »

— Je l'ai entendu dire au chauffeur : 34° et 8° avenue.

— Et comment est-elle physiquement ? Vite, il y va de sa vie, entendez-vous, de sa vie ?

Quand il eut enfin compris, le portier donna de vagues explications : grande, mince, un manteau noir.

— Quoi donc, Jeff ?

— 34° et 8° avenue, répétait Jeff dans le taxi. Tonnerre !

— Quoi donc, Jeff ?  
 — 34<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> avenue. Tu ne devines pas ?  
 — Une station de métro ! Le coup avait trop bien réussi avec Frank Lorimer.

Nous descendîmes les escaliers au pas de course, enfîlâmes nos sous dans la machine à billets et poussâmes le tourniquet pour nous trouver pris dans le flot des gens qui sortaient d'une rame. En arrivant sur la plateforme presque vide nous constatâmes qu'il y avait peu de femmes attendant le prochain train. Aucune en tous cas ne répondait au signalement de Sally Kennedy.

— Essayons le quai des express, me dit Jeff.  
 Tout au bout du quai, près d'une dame assise sur le banc, une grande jeune femme mince, vêtue d'un manteau noir. C'était elle. Le train passa en rugissant à côté de nous et nous commençâmes à courir. La foule avalait déjà Sally Kennedy. Quand enfin la foule s'éclaircit, Sally Kennedy avait disparu. Jeff poussa un juron.  
 — Cette dame sur le banc, fis-je. Elle lui a parlé.  
 — Oui, dit la dame — sa voix était extrêmement douce — elle voulait savoir comment aller 39<sup>e</sup> avenue. Elle a pris l'autre quai.  
 Jeff m'entraîna.

— Prends le quai des omnibus, Haïla, moi je vais sur la plateforme des express.

Il fila par l'escalier du centre. Je courus à l'autre extrémité du quai, gravis les marches trois par trois. Mais il était trop tard. Le train allait partir. Les gens s'entassaient. Je sautai dedans. Et soudain je réalisai notre erreur. Sally Kennedy ne s'était pas fait conduire à la station de la 34<sup>e</sup> pour se rendre à la 39<sup>e</sup>. J'écartai violemment les portières qui se refermèrent avec un claquement indigné derrière moi et sortis comme le train démarrait. Sur la première plateforme, la dame du banc se levait. C'était une femme entre deux âges. Elle était grande, mince avec un manteau noir. Ce fut comme une illumination. Sally Kennedy, la contemporaine de Louis, était cette femme entre deux âges. Je cherchai désespérément Jeff parmi les visages qui m'entouraient et soudain j'en vis un que je connaissais bien. Je le vis se frayer un chemin parmi la foule et s'avancer vers elle. Malgré le chapeau rabattu sur ses yeux, c'étaient ses cheveux argentés, c'était Merrill. Stupéfaite et horrifiée, Sally Kennedy regardait deux hommes luttant tout contre elle.

— Louis, dit-elle, impossible ! Louis Kennedy est mort.  
 — Vite, qu'on aille chercher la police, commanda Jeff qui maîtrisait Louis Kennedy. Et toi, Haïla, occupe-toi de Miss Kennedy !

\*\*

— Tenez, prenez un peu de thé. Vous sentez-vous mieux ? me demandait Miss Kennedy.

— Oh ! Miss Kennedy, n'allez pas dire à mon mari... Dites-lui surtout que c'est moi qui ai pris soin de vous. Elle sourit affectueusement. Un léger toc-toc se fit entendre à la porte. Jeff entra.

— Jeff ! dis-je scandalisée.  
 — Votre mari peut m'appeler de tous les noms qu'il lui plaira, dit Miss Kennedy en riant. Puis d'un ton soudain anxieux, elle demanda : « Et Louis ? »  
 — Appréhendé.

— Je suis contente maintenant de n'avoir jamais eu de sympathie pour lui. Penser que depuis des années il préparait mon assassinat.

— Oui, tout cela était bien combiné. Le faux suicide, Chappawan Lodge. Mais au fait, qui était la fille rousse ? La connaissiez-vous, Miss Kennedy ?

— Miss Kennedy vient de me l'apprendre. Jeff. C'était la standardiste du Royal. C'est elle qui coupait les communications de Lorimer quand celui-ci essayait d'avertir Miss Kennedy du danger qui la menaçait.

— Pauvre Frank, murmura Miss Kennedy. Il a payé cher son dévouement.

— Oui, dit Jeff, car après tout c'est lui qui vous a sauvé la vie.

— Jeff, dis-je, tu n'as pas reconnu Miss Kennedy comme je l'ai reconnue, moi, à son chapeau ?

— Oh ! tu sais, moi et les chapeaux de femme. Et d'ailleurs ce n'était plus Miss Kennedy que je cherchais, c'était Merrill.

— Quoi, tu pensais que c'était lui le meurtrier ?

— Oui, cela me frappa, juste dans le métro. Je suis incapable de reconnaître un chapeau de femme mais je n'oublie pas une boisson. Le petit homme qui a bloqué notre télégramme à la gare de Chappawan, te rappelles-tu ce qu'il commanda au Belfast ?

— Je ne m'en souviens pas exactement. Quelque chose de spécial cependant...

— C'était un Martini au cherry.

— Un Martini ! mais bien sûr. Justement ce que Merrill buvait au bar de Chappawan Lodge.

— Merrill était donc au Belfast et dans le box tout à côté de nous. C'est lui qui assassina non seulement Lorimer mais la fille rousse. Souviens-toi, il n'était pas là quand tu fis le récit de la découverte du cadavre. Il arriva un peu plus tard. Nul doute qu'il t'avait vue et qu'il avait eu le temps de la faire disparaître.

— Mais tu n'avais pas deviné que Merrill, c'était Louis Kennedy ?

— J'en avais le soupçon. Ce corps qu'on avait soigné jamais retrouvé ! Cela me chiffonnait. Puis je me demandais pourquoi Frank était tellement sûr qu'un meurtrier se préparait. Qu'avait-il vu au Belfast qui l'avait brusquement décidé à passer à l'action ? Certainement Merrill en qui il avait reconnu Louis Kennedy. Le seul fait de son assassinat le prouvait.

— Bravo ! Monsieur... Miss Kennedy s'arrêta embarrassée et eut un petit rire. Vous rendez-vous compte que je ne sais même pas vos noms ?

— Troy, dit Jeff, Haïla et Jeff Troy.

— Comment allez-vous ? demanda-t-elle.

— Comment allez-vous ? répondis-je. Enchantée de faire votre connaissance.

— Oui, dit Jeff, nous pensions que jamais nous n'aurions ce plaisir. Comment allez-vous, Miss Kennedy ?

— Mais très bien. Merci. Merci beaucoup.

## SPORTS L'AMÉRICAIN DILLARD ET LE JEUNE FRANÇAIS BAILLY VEDETTES A COLOMBES

La dernière réunion d'athlétisme de la saison, si elle a donné lieu à de belles performances, nous a confirmé que malgré l'excellente tenue de nos champions cette année, nous avons encore beaucoup à travailler pour atteindre au niveau des grands athlètes mondiaux.

Dimanche, à Colombes, une demi-douzaine d'étrangers : Américains, Suédois, Belges ou Suisses vinrent lutter aux côtés des nôtres, et ils ne constituaient pas la fine fleur de l'athlétisme de leur pays. Et pourtant ils remportèrent la majorité des épreuves. Une fois de plus Hansenne nous déçut. Courant le kilomètre contre le Suédois Liljekvist, il termina second et pourtant cette fois il avait mené le train. Le Suédois le battit pour la troisième fois cette saison, réalisant 2' 23" 9/10, temps qui bat le record de France de Ladoumègue, tandis que notre compatriote ne pouvait faire mieux que 2' 24" 7/10. Il semble que Hansenne ne puisse changer de cadence en course.

La grande vedette de la réunion fut le noir Américain Dillard. Participant à quatre épreuves, il en remporta trois. Le 200 m. en 22', le 400 m. haies en 55" 4/10, le 110 m. haies en 14" 6/10, un des meilleurs

temps de la saison et terminant troisième au 100 m. plat. Ses compagnons se distinguèrent également, Lewis passe 1 m. 90 en hauteur contre 1 m. 88 à notre junior Audouy. Chandler réussit 3 m. 95 à la perche.

Mais quelques fiches de consolation nous reviennent. Notamment en sprint, nous avons quelques espoirs. Le jeune Bailly, de Lyon, causa une excellente surprise en battant au 100 m., en 10" 8/10, devant Foussard, le noir Dillard, battu seulement par ce même champion Dillard au 200 m.. Avec le Creillois Crapet, qui gagna le 100 m. junior en 11", et le Lillois Rousseau, qui finit sur la même ligne, le lot de nos sprinters s'augmente de valeur certaine.

Un autre Français se met en vedette, le junior Hascouet qui, gagnant le mille en 2' 33" 9/10, réalisa la meilleure performance française. Lalanne, avec 18 km. 022 dans l'heure, Breistoffer, battant Pouzieux au 5.000 m., Chandler, avec 3 m. 95 à la perche, furent les autres grands vainqueurs de la journée.

René MOYSET.

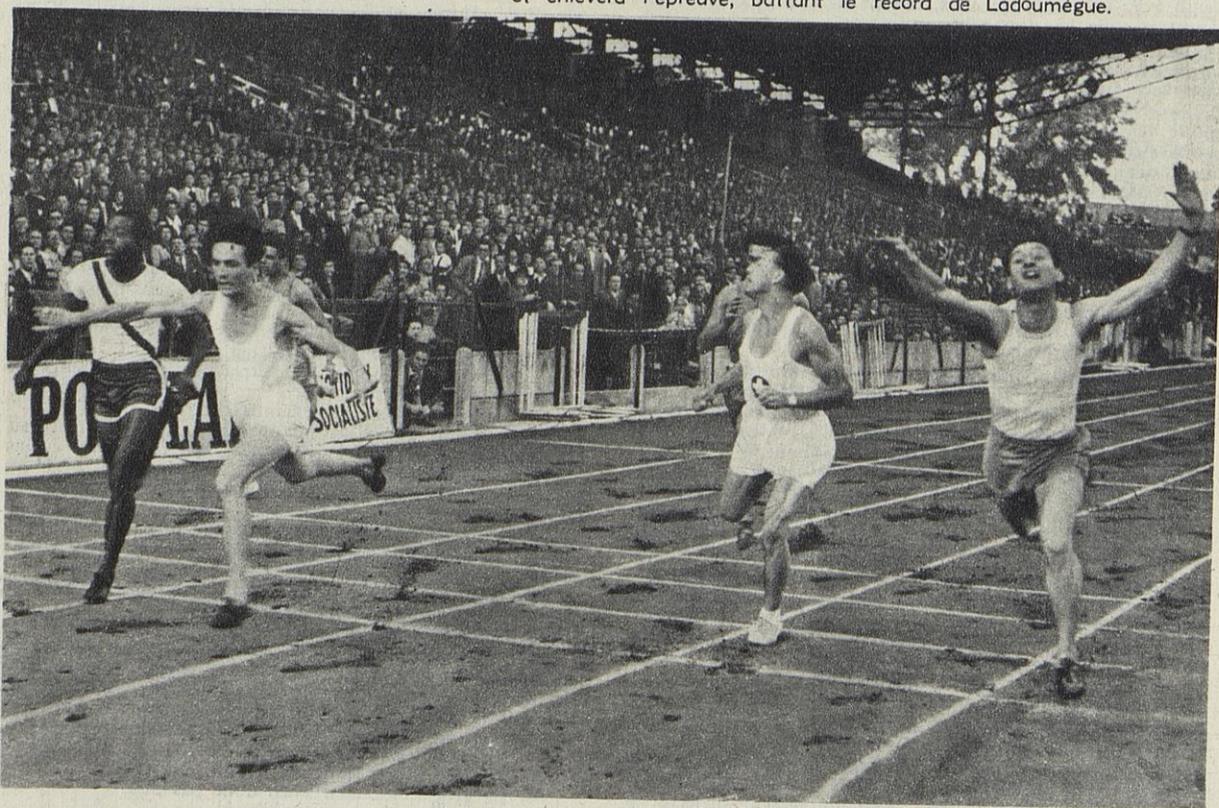
Reportage photographique Picoche.



Breistoffer a brillamment remporté le 5000 m. devant Pouzieux.



Au cours du kilomètre international, Liljekvist, le Suédois, remonte Hansenne, et enlève l'épreuve, battant le record de Ladoumègue.



Arrivée du 100 mètres gagné par Bailly, en 10 s. 8/10<sup>e</sup>.

# CE QUE REPRÉSENTE L'ESPOIR

L'article que j'ai consacré en son temps à *L'Espoir* m'a valu une aimable lettre d'André Malraux qui apporte quelques précisions intéressantes.

« ... La séquence que vous préférez, me dit-il (ou plutôt la suite de séquences, du départ des avions à la fin), est la seule conforme au synopsis. Pour le reste, j'ai pu à peine tourner la moitié du scénario, et j'ai recollé le reste avec des ficelles... Ce que j'ai tenté, c'est de retrouver ce sens de la tragédie antique à quoi vous faites allusion. Ce n'est pas toujours facile avec des débris. Je vous suis donc reconnaissant de l'avoir mis en lumière... »

**A**VANT d'indiquer dans ma critique un peu de ce qui fait la grande beauté de *L'Espoir*, j'avais noté que le film n'était pas sans défauts et que le scénario, notamment, paraissait assez mal construit. D'après ce que dit Malraux, il semble que cette apparence tiennne plus à des difficultés de réalisation qu'à la composition proprement dite du scénario. Il est vrai que, pour le spectateur, il n'y a que le résultat qui compte... On peut d'autre part se demander si, dans ces conditions, le scénario original n'était pas un peu trop long. Mais l'intérêt que me paraît présenter la lettre de Malraux, c'est qu'elle permet encore quelques commentaires sur une question fort importante, celle de la réalisation d'un film par un grand écrivain qui n'est pas un technicien du cinéma.

J'ai signalé que c'était peut-être en partie grâce à l'inexpérience de l'auteur en matière cinématographique que *L'Espoir* présentait un style assez spécial et dans son ensemble une grande beauté. Je voudrais revenir là-dessus. Ce que j'appelle l'« inexpérience » de Malraux peut très bien n'avoir été que très relative. Il est permis de supposer qu'il s'était suffisamment intéressé aux choses du cinéma et qu'il y avait assez pensé pour être au fond de lui-même fort bien préparé à sa tâche. Mais j'entends par le mot « inexpérience » le fait que n'ayant jamais jusqu'alors été metteur en scène, il n'avait jamais non plus occupé dans un studio un poste quelconque de technicien. Il n'avait même pas, je crois, travaillé à des scénarios, — encore moins à des adaptations. Il arrivait directement du dehors. Il venait tout droit de la Littérature.

En cet état de parfaite innocence, il a réalisé un film qui est, en dernière analyse, d'une qualité exceptionnelle. Or, il me semble avéré que pas un des vieux routiers du cinéma n'aurait été capable de réaliser *L'Espoir*, parce que *L'Espoir* est une œuvre personnelle de Malraux, une certaine vision du monde de Malraux. C'est le ton même de Malraux, c'est son accent, qui donne à ces images une telle résonance et jusqu'à cette sorte de dépouillement. Il est permis enfin d'aimer et de juger un film comme l'on aimerait et jugerait un livre, un poème, un tableau, — c'est-à-dire d'un point de vue humain d'abord, bien plus que d'un point de vue de métier.

C'est évidemment pour des raisons analogues que les autres chefs-d'œuvre du cinéma sont valables. Mais ici, la critique est forcée d'admettre ce point de vue et d'abandonner ses habitudes considérations sur la technique et la virtuosité.

Ainsi *L'Espoir*, dans la pureté même de son expression, ne peut être jugé que pour ce qu'il vaut. Il vaut d'ailleurs énormément. Il vaudrait plus encore si à cette occasion l'on s'apercevait qu'il y a autre chose à voir dans un film qu'un exercice « technique ». L'on éviterait ainsi bien des

erreurs, — celle par exemple d'accorder le moindre intérêt à une bande comme *Falbalas*... — et les discussions suscitées par les œuvres de l'écran retrouveraient leur véritable base.

\* \* \*

Alors l'on pourrait émettre quelques réflexions dans le genre de celle-ci :

André Malraux déclare lui-même qu'en faisant *L'Espoir* il a tenté de retrouver le sens de la tragédie antique. En cela, déjà, — sans compter le reste, — il avait quelque chose à exprimer.

Serait-on trop exigeant si l'on demandait aux auteurs de films d'avoir quelque chose à dire ?

Je sais bien que l'on fait sans doute, même actuellement, trop de films chaque année, pour qu'ils aient tous un intérêt majeur ou un caractère original. Mais il est tout de même possible qu'un certain nombre d'entre eux présentent une valeur analogue à celle d'un livre de Malraux, de Sartre, de Camus, de Mouloudji...

En fait, d'ailleurs, le cinéma a donné depuis cinquante ans une appréciable quantité d'œuvres de cette classe. Il semble malheureusement que l'on assiste aujourd'hui à un certain dépérissement de l'art de l'écran, qui s'enferme dans des formules et qui, dans le meilleur des cas, s'enlise dans une sorte d'académisme. Et quand les formules sont appliquées consciencieusement ou quand l'académisme est bien verni, la critique crie au chef-d'œuvre et une bonne partie du public salue respectueusement.

Alors il arrive un film, — comme *L'Espoir*, — qui, quels que soient par ailleurs ses défauts, apporte l'expression originale d'une certaine manière d'être et de voir. On l'admire beaucoup, mais on ne semble pas comprendre la différence qu'il présente avec les produits soigneusement manufacturés qu'on a montés en épingle auparavant. On dirait qu'il y a une commune mesure entre *le Ciel est à nous*, par exemple, et *L'Espoir*. On met sur le même plan *les Enfants du Paradis* et *Falbalas*. Et lorsqu'un metteur en scène connaît bien sa grammaire, on dit qu'il a du style.

Il serait temps, à ce point de vue, de réviser un peu les valeurs et puisqu'on a tant discuté pour déterminer qui est l'auteur d'un film, on pourrait peut-être s'apercevoir que si un film a un auteur, le personnage qui mérite le mieux ce nom, c'est celui qui a quelque chose à dire et qui le dit. Autant dire que bien souvent ce n'est personne. Parfois, c'est le scénariste ; d'autres fois, c'est le réalisateur, — d'autres fois encore, c'est l'équipe formée par le scénariste et le réalisateur.

C'est pourquoi lorsqu'un écrivain de talent se trouve aussi avoir le sens du cinéma, c'est une sorte d'aubaine



Le chef de la brigade indépendante Alsace-Lorraine André Malraux, alias colonel Berger.

dont on voudrait bien profiter souvent. Il s'agit alors d'un homme qui exprime lui-même, directement, en images, ce qu'il dirait jusqu'alors dans des livres. Quelle que soit l'importance indéniable de la collaboration des techniciens qui l'entourent, c'est tout de même lui qui, en dernière analyse, impose sa vision et c'est cette vision qui nous intéresse.

Il y a un autre avantage à voir un romancier comme Malraux venir faire un film. Jusqu'à présent, c'étaient les auteurs dramatiques surtout qui s'étaient agglutinés autour de l'art particulièrement nutritif de l'écran. Ils y avaient apporté toute leur déformation professionnelle et leurs petites formules boulevardrières. Un romancier, au contraire, se présente dans un état beaucoup plus pur. Il n'est pas enfermé dans des règles aussi strictes et semble devoir s'adapter beaucoup plus facilement aux exigences particulières du vrai cinéma. Certes, il peut avoir lui aussi une déformation, — et l'on trouve quelque élément « littéraire » dans *L'Espoir*, — mais ce n'est pas si agressif, c'est sans doute plus valable et en tout cas, pour aujourd'hui, c'est relativement nouveau.

Il ne nous reste donc qu'à souhaiter aussi bien d'autres films de Malraux que l'apparition dans les studios de quelques autres Malraux, si c'est possible. Sans doute leurs œuvres souffriraient-elles de quelques tâtonnements inévitables, — mais du moins ce seraient des œuvres dignes de ce nom.

Jean ROUGEUL.

## BEAUX-ARTS

## LE NOUVEAU MUSÉE DE LA MARINE

Il y a d'abord une collection unique de navires en réduction. La plupart de ces maquettes sont d'authentiques œuvres d'art. Depuis les lourds voiliers de l'ancienne marine royale jusqu'aux plus récents paquebots et navires de guerre, il est bien curieux de suivre l'évolution d'une esthétique qui, malgré les progrès du machinisme et de la technique, n'a cessé d'obéir à des lois invariables, imposées par la nécessité de vaincre les forces élémentaires.

On verra, avec un véritable plaisir de l'esprit, en parcourant ces salles du Palais de Chaillot, qu'entre les vieilles galères royales et le plus moderne contre-torpilleur ou le *Dunkerque*, ou tel « skiff » de course, ou la grande pirogue du roi de Siam, il n'y a pas de différence essentielle, que tout procède des mêmes règles supérieures de la même structure et de la même beauté profonde, qui rejoint en même temps les mathématiques et le cours des astres.

Il faut admirer notamment la coupe fine et merveilleuse de ces galères dont le nom, dans l'imagination commune, évoque plutôt de lourds bâtiments. Tout au contraire, ces galères sont d'une ligne légère et gracieuse, l'élégance même. On se demande ce que pouvait bien en penser la chourme rivée à ces bancs et à ces lourdes rames. Ces navires avaient aussi trois immenses voiles triangulaires qui évoquent trente siècles de navigation méditerranéenne, toute une antiquité légendaire.

Il y a aussi dans les lourds vaisseaux de ligne du règne de Louis XIV et de Louis XV ces poupes dorées et magnifiques, qui en font de grands palais flottants, avec leur luxe d'architecture : leurs étages, leurs balcons superposés, leurs ornements, leurs lanternes ouvragées, qui font irrésistiblement songer à l'invitation au voyage.

La peinture n'est pas oubliée. Et il faut bien dire ici que la noble corporation des peintres de la marine laisse souvent à désirer, au moins dans sa période la plus récente. En revanche, les siècles précédents nous offrent une série de combats navals qui nous

plaisent par leur inspiration et leur mouvement : tempêtes, feu roulant des canons, incendies de navires, voiles déchirées, abordages.

Enfin je dois avouer une faiblesse pour la série des grands ports de Joseph Vernet. C'est un peu trop composé, un peu trop consciencieux. Certains se ressentent du travail et de la commande. Mais il y a dans plusieurs beaucoup d'air et un grand sens de la lumière.

Fernand PERDRIEL.

ORFÈVRERIE

**CHRISTOFLE**

Achète  
tous services de table  
12, rue Royale  
Tous les jours, sauf lundi.

**A L'HOTEL DROUOT**

EXPOSITION

MERCREDI 10 OCTOBRE

Salle 1. Tableaux des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. — Expert : M. Logé. M<sup>e</sup> Glandaz.

VENTE

JEUDI 11 OCTOBRE

Salle 1. Tableaux des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. — Expert : M. Logé. M<sup>e</sup> Glandaz.

## NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 30

**HORIZONTALEMENT.** — I. Fait partie de la résistance. — Fournisseur de pain. — II. Aimait bien sans doute qu'on le rembourse. — Préfixe. — III. Plus efficace que le tromblon. — IV. Ce qu'est la Trinité. — Initiales d'une femme peintre. — On arrive à lui en passant par une ruelle. — V. Pas lâches. — Préposition. — VI. Au fronton des églises. — Vénéral par des jaunes si on le retourne. — Ses agents n'ont pas d'uniforme. — VII. Quand un sacrifice est consommé. — Pour réduire en bouillie. — VIII. Remue la queue. — Prénom. — IX. Grecque. — Difficile à atteindre. — X. Peut faire des blessures. — On ne les achète que s'ils sont faux. — XI. Prouve son agilité près d'un certain cirque. — Ne ménage pas la vedette. — XII. Déchire l'écorce. — Adverbe. — Article.

**VERTICALEMENT.** — 1. Fait attendre l'arrêt. — Légers quand ils sont faux. — 2. Légume. — On ne peut y circuler les yeux fermés. — 3. Echauffé le colon. — Se dit d'un qui deviendra peut-être gendarme. — 4. Patrie d'un père qui ne reculait devant aucun sacrifice. — Beaux parleurs. — 5. Morceaux de peau à une lettre près. — Pronom. — En demi. — 6. Est maintenant mécanique. — Prise de contact. — 7. Prénom à l'envers. — Pas assez simple pour être spartiate. — 8. Note. — Attaque les tissus. — 9. Une drôle de bobine. — Un lit où l'occupant a laissés des traces. — 10. Symbole. — Chef de rayons. — 11. Va au feu si elle ne l'ouvre pas. — On apprécie fort ses débordements. — 12. Amènent l'eau au moulin. — Réunion de mouches et de moutons.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II												
III												
IV												
V												
VI												
VII												
VIII												
IX												
X												
XI												
XII												

SOLUTION DU PROBLÈME N° 29

**HORIZONTALEMENT.** — I. Capote, Orgue. — II. Aviné, Abouts. — III. Na, Cnémide. — IV. Clôture, Etui. — V. Régie, Neutre. — VI. No, Adoré. — VII. Ménage, Sur. — VIII. Rot, Ln, Roc. — IX. Entrée, Es, Se. — X. Pie, Clavecin. — XI. Um, Stimulant. — XII. Eetion, Esse.

**VERTICALEMENT.** — 1. Cancre, Repue. — 2. Avalé, Monime. — 3. Pi, Ognette. — 4. Oncion, Si. — 5. Tenue, Alecto. — 6. Er, Agnelin. — 7. Amende, Am. — 8. Obi, Eo, Revue. — 9. Rodeurs, Sels. — 10. Guetteur, Cas. — 11. Ut, Ur, Rosine. — 12. Essieu, Cent.

**Armagnac Sempé**

MAISON H. SEMPÉ . SABAZAN ( GERS )  
 DEPOT : 39 RUE DU LANDY , S'OUEN - PARIS



**ENIGME...**  
 POUR VOTRE CHANCE  
**CERTITUDE**  
 POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE  
**LOTÉRIE NATIONALE**

**PHILATÉLIE**

Je veux parler aujourd'hui d'une question qui préoccupe de plus en plus les philatélistes, aussi bien les collectionneurs que les marchands. Il s'agit des nouveautés étrangères. Depuis que le ministère des Finances a introduit le contrôle des changes et mis l'embargo sur les capitaux, les échanges internationaux dans le domaine philatélique sont devenus impossibles.

Pendant la guerre, on se résignait devant les difficultés insurmontables et, aussi longtemps que les relations postales étaient interrompues avec la plus grande partie du monde, on se montrait patient. Mais depuis que les missives nous arrivent de nouveau régulièrement de tous les coins du globe, le désir de mettre à jour nos albums devient impérieux. Le facteur nous apporte des lettres affranchies de jolies vignettes que nous n'avons encore jamais vues; les journaux philatéliques suisses, américains et autres parlent des émissions nouvelles qui, n'étant très souvent que temporaires, nous restent inaccessibles; tout cela suscite parmi les philatélistes français un mécontentement justifié.

On comprend très bien la nécessité d'étendre les mesures visant le contrôle des changes sur les timbres-poste. Une libre circulation des timbres permettrait une fuite importante de capitaux et ouvrirait une brèche dans le système de défense que l'on a créé autour du franc. Mais, avec un peu d'intelligence et de souplesse, on pourrait facilement trouver des moyens pour satisfaire les demandes justifiées des philatélistes, tout en sauvegardant les intérêts du fisc.

Le ministère des Finances devrait autoriser un échange régulier avec tous les pays du monde. Des licences d'échanges devraient être délivrées à un certain nombre de marchands, spécialisés depuis toujours dans le service des nouveautés.

Ce système contenterait tout le monde. Les intérêts du Trésor resteraient sauvegardés à tous les points de vue. Il n'y aurait pas de paiements ni dans un sens ni dans l'autre, donc pour le budget commercial du pays, ces opérations ne seraient nullement nuisibles. Le caractère des marchandises échangées étant exactement identique, on ne pourrait même

pas objecter que l'on importe quelque chose d'inutile en le payant par un produit de première nécessité. Comme on le sait, le ministère des P. T. T. ne demande pas mieux que de pouvoir augmenter sa « production ».

Les conditions auxquelles la délivrance des licences d'échanges internationaux devraient être soumises seraient : 1° On ne pourrait exporter ou importer que des timbres en cours. Les valeurs classiques pourraient permettre des fraudes et chaque fois il faudrait recourir à des experts de la douane pour établir la valeur des envois. — 2° Les échanges devraient être calculés d'après la valeur faciale des vignettes, sur la base des cours officiels des monnaies respectives; 3° Les vignettes importées devraient être mises en vente à un prix qui correspond à leur valeur faciale majorée des frais et du bénéfice du marchand, comme

c'était l'usage avant la guerre pour le service des nouveautés.

L'interdiction complète des échanges ne favorise que les contrebandiers. Avec la création des licences d'échanges internationaux, leur obscur commerce serait ruiné et les marchands honnêtes pourraient de nouveau contenter leur clientèle. — P. ALMASY.



**TIMBRES** provenant d'œuvres et d'échanges.  
 Demandez notre "Circulaire Mensuelle" Spécimen Gratuit.

**Ab. DENIS** La Coquille (Dordogne)

UN CADEAU DE CHOIX... "COLLECTION IMPÉRIALE"  
**J. FORET** Expert  
 ACHAT-VENTE TIMBRES-POSTE  
 Env. Catal. PA. Prix 13F  
 64.R. LAFAYETTE. PARIS. PRO. 3427

ALBUM DE TIMBRES-POSTE D'AVIATION  
 PRIX: 300F  
 Avec timbres 500 à 50.000F

Achat de **BALLONS MONTES**  
 Au Comptoir des Timbres  
 20, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup>)

ISP

CHEVEUX SECS  
 CHEVEUX GRAS  
 PELLICULES  
 CHUTE DES CHEVEUX

...pour chaque cas une spécialité Xour

**XOUR**

P. HÉRAULT

**COGNAC GAUTRET**

Maison fondée en 1847

JONZAC COGNAC

89<sup>e</sup> Année - N<sup>o</sup> 4328

**LE MONDE ILLUSTRÉ**

6 Octobre 1945

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

Hebdomadaire paraissant le jeudi

RÉDACTEUR EN CHEF : Pierre CHEVILLOTTE

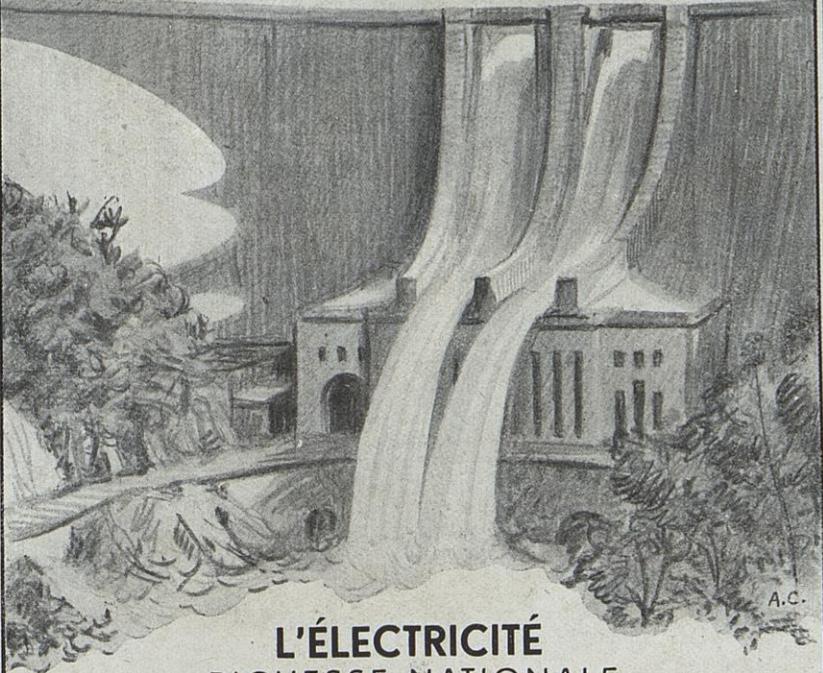
COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS  
 69, Quai d'Orsay — Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37  
 Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"  
 12, Rue d'Anjou - PARIS VIII<sup>e</sup> - Téléphone : Anjou 04-80  
 7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

Le barrage de St-Etienne-Cantales  
qui vient d'être mis en service.



A.C.

**L'ÉLECTRICITÉ**  
RICHESSE NATIONALE  
donnera bientôt le confort au foyer d'aujourd'hui.



Toute une gamme d'appareils  
électro-ménagers est à l'étude chez



**Calor**

AU SERVICE DE LA FEMME DE FRANCE

ARCHAT

**COGNAC**  
**ROUYER**  
MAISON FONDÉE EN 1801

**POUR  
RECONSTRUIRE  
LA FRANCE**

**PRODUIRE  
ÉPARGNER**

**BONS DE LA  
LIBÉRATION**  
à intérêt progressif



*Prôme 3* marque une étape nouvelle dans l'art de la parfumerie; il apporte à la toilette masculine le complément tant souhaité d'une essence fraîche et tonique aux discrètes senteurs de lavande.



LES PARFUMS DU CHEVALIER  
**D'ORSAY**

